

AR P E N T E R  L E S A C R É

Vivante Égypte

De Gizeh à Philae

Florence Quentin

DESCLÉE DE BROUWER

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Vivante Égypte

Collection dirigée par Olivier Germain-Thomas

Du même auteur

L'Égypte, la belle au sable dormant, photographies P. Biermé, Studio Philippe Biermé, 1993.

Égyptes : Anthologie, de l'ancien empire à nos jours, avec C. David et J.-P. de Tonnac, Maisonneuve et Larose, 1997.

Fous d'Égypte, avec J.-P. Corteggiani, J.-Y. Empereur et R. Solé, Bayard, 2005.

Isis l'Éternelle. Biographie d'un mythe féminin, Albin Michel, 2012.

Le Livre des Égyptes (dir.), Robert Laffont, « Bouquins », 2015.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-06743-8
ISBN epub : 978-2-220-07858-8

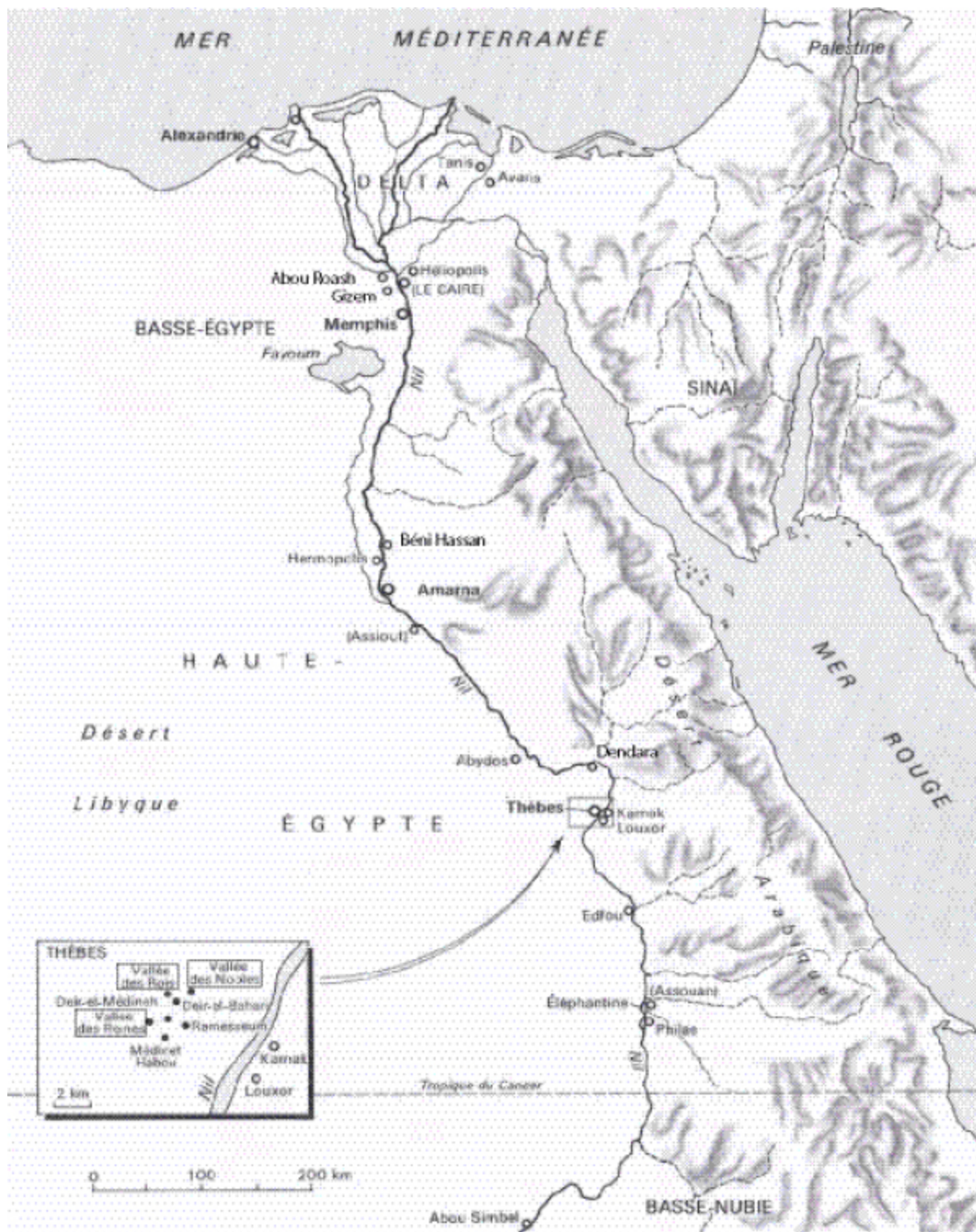
Florence Quentin

Vivante Égypte

De Gizeh à Philae

« Arpenter le sacré »

DESCLÉE DE BROUWER



Incipit

Le Nil à mes yeux contient tous les fleuves, c'est lui qui coule dans mes veines.

Andrée Chedid

L'obscurité nous encercle de toute part. Le silence est seulement traversé par le claquement des drisses dans le mât et le crissement de l'eau que la felouque a déchirée dans son sillage. Des terres endormies, dans l'ombre, montent des senteurs d'herbes froissées et de glèbe retournée ; le fleuve d'hématite exhale une fraîcheur acide.

Avec ma mère et ma sœur aînée, nous voguons de nuit vers Armant, en Haute-Égypte, pour rejoindre une maison d'hôtes ocre rose et désuète, vestige d'une époque coloniale révolue. Dormir dans la campagne égyptienne, loin des hôtels de tourisme, c'est aussi prendre le pouls de ce pays rural qui n'existe que grâce aux largesses d'un fleuve majestueux et lent. Ce Nil qui nourrit ses enfants depuis plus de cinq mille ans mais qui a aussi permis à l'une des civilisations les plus accomplies de l'humanité de se développer sur ses rives.

Luttant contre le sommeil, la tête posée sur le bois de la banquette, j'ouvre les yeux. Dans mon champ de vision se déploie une voûte céleste bleu roi, de soie moirée comme un manteau de prélat. Loin des villes, infiniment constellée. Voie lactée du lait des déesses, demeure des « Étoiles impérissables » que les pharaons, après avoir gravi l'escalier céleste des pyramides, rejoignaient à leur mort. Ballet des astres qui semblent accrochés au mât puis disparaissent alors que nous glissons sur l'eau, esquissant entre eux d'instables figures.

J'ai douze ans et c'est mon premier voyage sur la terre qui deviendra pour toujours mon Orient. Dans cet espace-temps initiatique entre l'enfance et l'adolescence et que chacun parcourt en équilibre instable, la tête en plein vent, le cœur en bandoulière, l'âme à nu, l'inattendu va surgir pour la très jeune fille que je suis dans cet esquif suspendu entre ciel et eau : alors que la felouque vire doucement de bord, mettant cap à l'ouest, je me sens

happée et quitte cette réalité – le « monde phénoménal », diraient les philosophes. L'environnement immédiat s'efface. Tout mon être se dilate dans le ciel d'encre constellé. Dissolution du moi terrifiante mais qui s'accompagne d'une sensation paradoxale, celle d'une union indissoluble : je saurai bien plus tard que je suis en train de vivre une de ces ambivalentes expériences numineuses, marquées par le jaillissement impromptu, bouleversant – et violent – du sacré.

Mais l'enfant n'a pas les résistances de l'adulte et je finis par me fondre dans l'immanence de cette nuit, dans la félicité d'un « sentiment océanique » qui prodigue une perception aiguë de l'unité – s'éprouver un avec tout. Dans ce temps aboli, accéder au Soi le plus souvent inatteignable, et brièvement, percer le plafond de verre de l'ego.

Mes tout premiers pas en Égypte m'en avaient donné la prescience mais c'est bien ici même que s'est manifestée pour moi la rencontre avec le « tout autre », sous l'apparence du cosmos égyptien. Même si j'adhère pleinement à l'idée d'un Angelus Silesius¹ – « Arrête, où cours-tu donc, le ciel est en toi : et chercher Dieu ailleurs, c'est le manquer toujours » –, depuis ce jour il me semble à nouveau entendre le murmure des dieux et des déesses des « Deux-Terres ».

Égypte, *ta mery*, ma terre aimée, terre-miroir, terre-écrin, terre des vivants ô combien ! Des morts glorifiés ô combien ! Terre alchimique² du *solve et coagula*, qui vous dissout pour mieux vous rassembler, Égypte, qui peut littéralement vous « posséder » et même vous conduire au délire.

Mais qui, dans sa forme lumineuse, peut être aussi un « ébranlement de l'âme », comme le définit Zénon. Un « transport » qui vous mène aux confins de vous-même.

Pays des mystères, royaume de l'immobilité, du sable et du *sol invictus*, pourvoyeur d'imaginaires, objet de fantasmes et d'une passion qui ne vous lâche plus...

Expliquerait-on même ces mécanismes-là qu'on ne dirait rien de leurs ressorts secrets, de ce choc en plein cœur, de cette tension et de cette fièvre qui montent en soi quand l'objet de votre amour se révèle à vos yeux, quand la montagne thébaine se profile dans le hublot et que, pour la vingtième fois peut-être, vous posez le pied sur le tarmac à Louxor. Et cette évidence qui se dévoile et du même coup vous libère, comme si, d'une cécité à laquelle

on s'était habitué, on sortait pour recouvrer la vue. Et davantage encore : *La vision*.

« Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant », écrit Rimbaud qui choisit quant à lui pour ce « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », de cingler encore plus au sud. L'Égypte nous rend tous *voyants*. Ici, me disait encore un de nos grands égyptologues français, « on ressent tout plus intensément, on vit avec ses sens ».

« Raisonné dérèglement » qui nous rend donc la *vision*, sans cesse activée par les expériences vécues non seulement dans les hauts lieux de la vallée du Nil mais aussi de nuit, sur le pont d'une felouque, au petit matin dans le désert rose vif, ou encore au coucher du soleil, quand le ciel s'embrase et que le Nil se mue en tapis d'Orient tissé d'écailles ambrées, frappées d'un œil sombre. Pleine *vision* qui ne nous donne pas d'autre choix que d'entamer une révolution intérieure.

Comment douter dans ces moments-là que le « Divin » a fait de l'Égypte l'un de ses lieux d'élection et que, du plus écrasant des temples aux témoignages les plus poignants qui se révèlent lorsqu'on fouille ce sol-palimpseste – œil *oudjat* en faïence bleue, fragment de statuette ou de papyrus inscrit –, cette terre nous renvoie toujours à l'essence du sacré, elle qui a consacré la plus grande partie de ses efforts à lutter contre son propre anéantissement, notre anéantissement à tous, et avec une telle obstination, à paver de ses formules, de ses hymnes et de ses peintures, les routes qui mènent à l'éternité ? Elle qui nous offre à chaque étape une image unifiée du monde, à travers l'idée d'un *unus mundus* cher aux Anciens et qui soutient l'ensemble des phénomènes manifestés dans la nature comme dans la conscience. Une conception globale, englobante, qui nous permet de revivifier notre personnalité en la reliant à la nature tout entière. Un avec l'univers. Un avec tous.

La culture égyptienne a aussi élevé – socialement et méta-physiquement – la femme au même rang que l'homme, elle qui a célébré inlassablement le visage féminin du divin³. L'un des Pères de l'Église, Clément d'Alexandrie, dont le magistère influencera tout l'avenir du christianisme, tenait encore, vers 180, qu'il « n'y avait ni mâle ni femelle dans le Christ ».

Le dernier texte hiéroglyphe fut inscrit à Philae le 24 août 394 de notre ère, mais le message de l'Égypte ancienne ne s'éteignit pas à cette date. Qu'il s'agisse des Évangiles de l'enfance du Christ dont les épisodes se situent sur les bords du Nil, des règles monacales comme celle de Benoît,

qui doit tant aux Pères et Mères du désert, des disciplines comme l'astrologie, l'hermétisme et l'alchimie, l'esprit de l'Égypte s'est transmis de manière prodigieusement variée et riche jusqu'à nous. Cette civilisation a contribué à établir les fondements de la quête spirituelle de l'humanité, en professant une tolérance envers les diverses manifestations du divin – parfaitement transposables de Grèce en Égypte par exemple, où le dévot d'Athéna retrouvait sa déesse de prédilection sous les traits de Netih de Saïs – que le tournant monothéiste et abrahamique (« Il n'y a qu'un seul Dieu et tous les autres sont de “faux dieux” ») battit en brèche.

Pourtant, lorsque saint Georges terrasse le dragon, on devine en filigrane Horus maîtrisant de sa lance son oncle félon, le dieu Seth, dans un même esprit de conjuration et de maintien de ce qui est « juste et harmonieux » face aux forces du chaos.

Et devant la Vierge noire de Notre-Dame de Rocamadour, si fine, si brune et hiératique avec son enfant posé sur les genoux, comment ne pas penser à une Isis *lactans* et son fils, lui aussi sauveur du monde ? Toutes deux qualifiées des mêmes épithètes : « Reines du Ciel », « Étoiles des mers » et salvatrices.

C'est à ce voyage intérieur en Égypte que je vous invite, avec le sentiment qu'il existe des terres privilégiées où « arpenter le sacré ». Celle-ci en fait sans conteste partie.

1. Mystique rhénan proche de Maître Eckart.

2. Le terme vient de *Kemit*, la terre noire, le nom antique de l'Égypte, qui a donné *al-chemia* en arabe, puis alchimie.

3. En Égypte, le Divin comprend à la fois une dimension masculine et une dimension féminine, tout en étant aussi, d'un autre point de vue, situé au-delà de toutes polarités.

Marcher vers soi

*Tu t'empportes toujours avec toi !
Ce qui te poursuit, c'est ce qui t'a chassé hors de chez
toi.*

Sénèque

La frontière qui sépare le récit de voyage de la fiction est ténue. Raconter crée une ambiguïté à propos de la véracité des faits. Recourir à ses souvenirs, à ses « impressions », forcément subjectives, passées au crible d'une constante recreation, relève sans doute plus de l'imagination que du reportage. Et le voyageur qui relate ses expériences s'avère être le seul garant de ce qu'il écrit.

Tous ces éléments bigarrés donnent une saveur unique au récit de voyage dans lequel les repères temporels sont quasi inexistants, les personnages, transposés, et où les sensations, chatoyantes, fuyantes même, prennent le pouvoir, en dépit de l'écrivain et son « désir du réel. »

Récit de voyage qui a ici la forme d'une quête, dont on ne sait au départ si elle est vaine, si le secret qu'elle renferme, finalement, se dérobera ou non. Et c'est bien ce qui en fait la valeur – à la manière de ces « aventures » dans lesquelles se lançaient les chevaliers des romans d'initiation sans savoir ce qu'elles leur révéleraient, où elles les conduiraient, le plus souvent, au vertige métaphysique.

« Peut-être ne suis-je ici que pour cette question. (...) Qui suis-je ? Ou plutôt *que* suis-je ? » résume ainsi l'écrivain-voyageur J.-M.-G. Le Clézio, dans *Gens des nuages*.

De la même manière, on ne trouvera dans ce livre une quelconque structure de « guide » de voyage avec ses étapes, ses signalétiques et ses repères. Encore moins d'itinéraires tracés au cordeau et qui, dans le cas de l'Égypte, pourraient suivre la forme d'une longue tige de papyrus dont la « roue » de bractées s'épanouit en delta.

Mon vagabondage métaphysique m'a conduit dans les hauts lieux de ce pays qui, chacun à sa manière, renferment un message, et contribuent à

révéler, tant dans sa forme que dans ses décors, dans son environnement naturel tout autant que dans ses textes, la grande liturgie pharaonique.

Errance sans but apparent, ni temporalité précise, mais du nord au sud, errance spatiale tout de même qui laisse l'âme « prendre l'air » et passer des portes symboliques, tels devant la *maât* les défunts enfin justifiés « marchant librement comme les maîtres de l'éternité ».

Je place ce livre sous les auspices de l'« éloge des écrivains » du papyrus Chester Beatty⁴ :

*Un livre est plus utile qu'une stèle peinte, qu'un mur de tombe érigé.
Créer cela, c'est créer des demeures et des tombeaux
Dans l'esprit de ceux qui prononcent leur nom.
L'homme a péri, son corps est poussière, tous ses proches ont disparu.
Mais ce sont les écrits qui conservent son souvenir par le bouche-à-oreille !
Un livre est plus utile qu'une maison construite,
Qu'une demeure à l'Occident, il vaut mieux qu'une résidence fondée,
Qu'une stèle dans une demeure divine !*

En début de volume, une carte de la vallée du Nil permet de visualiser les sites décrits et, en fin d'ouvrage, une chronologie, de naviguer dans la longue histoire de l'Égypte.

4. Daté de la xx^e dynastie, XII^e siècle avant notre ère.

I

GIZEH

Les « ouvriers de la pierre⁵ »

Au ciel ! Au ciel avec les dieux qui y montent !

*Textes des Pyramides,
III^e millénaire avant notre ère*

Mer : mot à tiroirs comme les appréciaient tant les Égyptiens de l'ancien monde, ces maîtres des signes et des icônes, pour qui les hiéroglyphes – *medou neter* ou « paroles divines » qui immortalisent, protègent – étaient vivants, efficaces et pouvaient aussi bien renvoyer à des pensées et des concepts qu'à des éléments concrets de ce monde. Hermès Trismégiste, dans cette Égypte du crépuscule qui jetait ses derniers feux, ne dira rien d'autre :

Les Grecs n'ont que des discours vides bons à produire des démonstrations : et c'est là en effet toute la philosophie des Grecs, un bruit de mots. Quant à nous (les Égyptiens), nous n'usons pas de simples mots, mais de sons tout remplis d'efficace⁶.

Ainsi, *mer* avait-il pour eux aussi bien le sens de « pyramide », de « canal d'irrigation », que celui du verbe « aimer ». Jeu de mots qui forcément fait sens et ne me quitte plus en cette matinée où, sur le plateau de Gizeh, le vent souffle et le ciel moutonne au-dessus de ma tête. Parcouru dix fois ce plateau-là, mais le plus souvent en me frayant un passage entre les groupes de visiteurs agglutinés, bouche bée devant les « grandes pyramides », cernée par les vendeurs de souvenirs – ah ! la belle dextérité avec laquelle ils déplient à quelques centimètres de vos yeux, leur éventail

de cartes postales ! – et le ballet incessant des loueurs de chevaux et de dromadaires pomponnés. Mais aujourd’hui, ce lieu-emblème, objet de tous les fantasmes, cet archétype de l’architecture sacrée semble tout à moi ; seuls quelques chameliers passent au loin, désabusés par l’absence des touristes chassés par la révolution de janvier 2011 et les convulsions politiques qui, depuis, ne cessent d’agiter ce pays qui en a pourtant connu d’autres... Mais en quelques années, mettre un autocrate corrompu à la porte et destituer dans la foulée un président et des Frères musulmans qui tentaient d’imposer la charia, sont autant de signes d’un peuple qui a de la ressource et une très longue histoire derrière lui. L’accession au pouvoir, en 2014, du maréchal Abdel-Fattah al-Sissi a pourtant rafraîchi ses aspirations à la démocratie, surtout chez les jeunes révolutionnaires blogueurs dont beaucoup ont été condamnés pour leurs prises de position. S’il est sans conteste autoritaire, ce militaire incarne par ailleurs un rempart contre les djihadistes qui menacent les frontières égyptiennes, à l’est et à l’ouest, en Lybie ou dans le Sinaï. Aux yeux de l’Occident, il est aussi le premier chef d’État arabe à avoir prononcé un discours historique appelant à un tournant religieux en accord avec son temps : « Nous devons changer radicalement notre religion. » Les Égyptiens voient ainsi en celui qui s’impose comme « le » leader national, un nouveau Nasser laïque. Ou un « nouveau pharaon » ? Car arabe musulman ou copte, ce peuple est avant tout... égyptien qui, depuis les origines, a connu un état fortement centralisé autour d’un chef charismatique. Ainsi, comment ignorer ce qui se joue aux portes de Gizeh dont les monuments sont aussi un symbole et une fierté pour l’Égypte d’aujourd’hui et dont on retrouve le nom à l’envi : orchestre de musique orientale, hôtels, instituts et jusqu’au titre du premier quotidien égyptien, *Al Ahrām* – « pyramide » en arabe ?

Ce pays sera toujours pour moi, qui y lis les traces multiples d’un continuum de l’Antiquité à nos jours, un et indivisible, n’en déplaise à ceux qui viennent chercher ici un rêve défunt, un refuge artificiel dans un âge d’or solaire, cette Égypte ancienne dont ils sont nostalgiques et qu’ils s’étonnent de ne pas retrouver intacte dans ses mœurs, sa langue et sa population.

*Kemet, Misr, à mes yeux, sont insécables*⁷.

Sur le fleuve du temps

Je n'ai pas beaucoup dormi depuis mon arrivée, hier soir. La faute au choc frontal avec Le Caire – l'une des capitales les plus polluées au monde – dont l'air vous saute à la gorge pour ne plus vous lâcher. Témoin de cette pollution atmosphérique de plus en plus préoccupante : le *smog* (parfois noir, en automne) qui envahit la mégapole de 18 millions d'habitants et affecte la santé des Cairotes. Ce nuage, jaune en ce moment, noie même les pyramides dans le lointain. Leurs contours s'effacent, leurs pointes parviennent juste à émerger de cette opacité ; et si ces tombeaux royaux n'étaient finalement que des mirages ?

Mais Le Caire – qu'en dépit de tout, je continue à aimer pour son incroyable vitalité – ne serait pas Le Caire sans le tumulte incessant des voitures, la stridence des klaxons, et cette activité humaine qui, de jour comme de nuit, jamais ne semble s'apaiser. Une cacophonie unique avec sa trame mystérieuse qui donne à cette ville magnétique son identité sonore.

Je sens bien que cette insomnie qui m'a tirée du lit pour regarder, depuis le dixième étage de l'hôtel, la ville (en apparence) assoupie, avec ses toits hérissés de paraboles et ses terrasses jonchées d'objets hétéroclites et de déchets de toutes sortes, relève plutôt d'une puissante émotion, celle des retrouvailles avec ce pays qui fait mouche à chaque fois, même après trente séjours.

Débuter ce périple par le plateau de Gizeh et arpenter le royaume de ceux que les Anciens qualifiaient d'« ouvriers de la pierre », c'est non seulement suivre *grosso modo* la géographie de la vallée du Nil, du nord au sud, mais c'est aussi remonter dans un même élan le fleuve *et* le temps, plonger dans les grandes profondeurs égyptiennes, jusqu'aux abysses de cet Ancien Empire dont on ne distingue plus que les contours. Je dois m'affronter seule à ça. Sans me cacher cette fois derrière l'érudition que je me sens obligée de déployer quand j'accompagne quelques amis néophytes et qui me donne l'impression d'être un guide bien rodé, l'étudiante au grand oral. Qui m'empêche de tâter de cette « épaisseur du temps » dont je reparlerai. D'entrer dans le silence.

M'immerger seulement dans ce grand domaine funéraire qui abrite des morts si vivants, m'asseoir et contempler pour comprendre ce qui m'échappe encore ici. Et débiter aux pieds de la « grande pyramide » de Chéops mon errance pérégrine qui me mènera jusqu'au sud et à la première cataracte. *Step by step...* C'est bien le moins au pied d'un escalier « céleste ».

Le site de Gizeh quasi désert et les jeux d'ombre et de lumière d'une météo changeante accentuent sa solitude souveraine. Il semble se déplier enfin, s'épanouir dans le silence revenu. Bien sûr, on ne peut oublier l'omniprésence du Caire qui, vorace, s'étend de plus en plus et vient lécher les flancs du plateau calcaire qui porte les dernières des sept merveilles du monde antique. J'ai en mémoire cette photo aérienne où la mégapole à perte de vue semble arrêtée par une brusque ligne de démarcation qui, tel un gardien vigilant, protégerait le long plateau de sable parcouru par une route serpentant entre les pyramides. Mince filet bleu vu du ciel, elle évoque le réseau veineux d'un corps encore palpitant.

« Ô mes deux amis, il n'y a sous le ciel aucun monument dont la perfection égale les deux pyramides du Caire ! Le temps craint ces monuments, alors que toute chose sur la surface de la terre craint le temps... » a écrit 'Umâra al-Yamanî au XV^e siècle (*Description topographique et historique de l'Égypte*) dans une formule restée célèbre.

Sans doute les monuments funéraires de Chéops, Chéphren et Mykérinos qui régnèrent sur l'Égypte à la IV^e dynastie (entre 2650 et 2450 av. J.-C.) ont-ils, si ce n'est vaincu, au moins poli le temps comme un galet dans le torrent des siècles... Ici, comme partout dans cette Égypte-palimpseste, on peut faire l'expérience quasi sensorielle de l'épaisseur du temps, parfois si palpable qu'on assiste au surgissement inopiné du passé. Ce temps qui nous ramène toujours à la question métaphysique. Car avec ces monuments, les Égyptiens ont bâti bien davantage qu'une architecture de l'excellence mais plus encore, l'espace d'une durée éternelle, ou *djet*, dans lequel l'homme peut s'insérer en édifiant un tombeau de pierre : seul le bien, associé au temps *djet*, permet de durer, le mal et l'imperfection étant définitivement voués à la mortalité. En élevant ces témoignages matériels, l'éternité *djet* parvient à s'incarner dans le temps de l'histoire, *neheh*.

De loin, ce sont des épures avec leurs lignes parfaites et le jeu de la lumière sur leurs faces, tantôt dans l'ombre, puis écrasées de soleil. Dépouillées aujourd'hui de leur parure étincelante de calcaire poli, qui devait si bien capter et renvoyer l'éclat de l'astre qu'on les voyait luire à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde. Nues, les trois pyramides, qui, si elles méritent encore tous les superlatifs, apparaissent soudain désencombrées de leur gloire terrestre.

Leur forme, aussi, a fait couler tant de bonne et de mauvaise encre, symbolisme du triangle oblige... Pour être fidèle à l'esprit égyptien, il suffit pourtant de remonter loin dans le temps, à l'époque où « le Ciel n'était pas encore né », où la « Terre n'était pas encore née ». Aux origines, donc, il n'y avait qu'une immense étendue d'eau (le *Noun*), où résidaient les formes en attente. Mais voilà que de cette obscurité liquide et immensément silencieuse, surgit une butte. Le *benou*⁸, un oiseau surnaturel qui ressemblait à un héron, apparut à son tour et se posa sur le tertre. Tout bougea alentour et la lumière fit irruption dans le monde, comme nous le raconte la théologie d'Héliopolis, dont les prêtres conservaient dans le temple du dieu-soleil Rê une pierre taillée en pyramidion, image de la butte originelle. Ce *benben* pyramidal – dont le nom est en lien avec celui du *benou* – symbolisera désormais le triomphe de la lumière sur les ténèbres, celui de la vie sur la mort. Quadruple triangle sacré qui sera pendant quatre mille ans « le » signe des croyances les plus profondes des hommes et des femmes de l'ancien monde : après le temps des pyramides, il viendra coiffer le sommet des obélisques – leur pointe, quatre triangles isocèles recouverts de feuilles d'or tels des rayons solaires –, celui des tombes de la ville des artisans, à Thèbes ouest, ou encore, se faisant intime et émouvant, sous la forme de petites pyramides votives décorées d'images solaires et destinées à être inhumées avec le défunt qui emporterait dans son dernier voyage la butte de Rê, celle d'où jaillit un jour la lumière.

Mais ici, à Gizeh, le tertre originel a pris les dimensions d'une montagne ; elle abrite les rois, devenus à leur tour des *Benou* d'or.

Et gravir les marches vers le ciel...

Le soleil perce entre deux nuages et darde un rayon oblique et très blanc qui me percute comme un rappel à l'ordre. Alors, m'approcher, ne pas me contenter d'être l'observatrice qui évalue, mesure, note, ces trois indispensables de l'archéologie qui, s'ils sont utiles en leur temps pour ne pas divaguer, doivent être temporairement rangés dans les rayons des bibliothèques universitaires. Car l'esprit scientifique peut éloigner d'une connaissance d'un autre ordre, d'une manière de poétique des lieux à laquelle la seule raison fait obstacle. Cette connaissance passe aussi par la sensation physique, crissement du sable sous les pieds, chaleur de la pierre

infusée dans tout le corps et éblouissement solaire quand l'astre est à son zénith et, que par les torrides jours d'été nilotiques, il vous aime et vous accable à la fois.

Ainsi, rien ne peut se comparer à cette impression vertigineuse qui consiste à se placer au plus près de la base de la gigantesque « demeure d'éternité » de Chéops – un nom qui exprime la quintessence de la religion funéraire pharaonique pour laquelle on construit en pierre de taille sa tombe et en briques crues sa maison – collé à son corps taillé en diamant, et à lever les yeux au ciel, que sa cime ne cesse de désigner aux pauvres mortels obsédés par les mètres cubes entassés ici, les pseudo-mystères et prophéties qu'elles renfermeraient ou encore par tous ces « secrets » moisissés sur sa construction. Quelle prétention – et incommensurable sottise – contemporaine que de gloser sur de soi-disant intelligences supérieures qui auraient fait ici la démonstration d'une connaissance extraterrestre ! Ce que l'égyptologie confirme, à travers les textes qui nous sont parvenus, c'est que les hommes du troisième millénaire avant notre ère ont construit à Gizeh, avec ces tombeaux royaux, une incroyable somme théologique, une cité vouée à l'éternité, une voie d'accès à la lumière de l'au-delà des « justifiés », un lieu pour leur roi-dieu où les Égyptiens « ont reporté dans son image toutes leurs aspirations à l'immortalité, à la délivrance de la mort, et tous leurs rêves de vie éternelle en compagnie des dieux » (Jan Assmann) !

Dès l'Antiquité, les historiens grecs comme Hérodote et Strabon ont véhiculé une image négative de la théocratie pharaonique qui sera reprise par tous les péplums hollywoodiens : en *quest star*, pharaon, despote cruel et mégalomane, faisant plier les esclaves sous son fouet. C'était ignorer que pour les anciens Égyptiens, la pierre était bien davantage qu'une démonstration du pouvoir royal et qui en aurait servi exclusivement les intérêts, à la poursuite de sa propre monumentalisation. Ce matériau noble est avant tout médium d'immortalité, qui, avec les pyramides (plus d'une centaine ont été bâties sur le territoire), atteint un apogée jamais égalé depuis. Si ces tombes exaltent le roi, c'est en tant que représentant du dieu sur terre (il en est l'hypostase) et garant de la prospérité du pays entier. L'égyptologue Pascal Vernus, lorsqu'il parle d'« impératif de surpassement », renvoie à cette tradition égyptienne qui consistait à dépasser ses prédécesseurs, en complétant ce qui est inachevé, et à apporter sa pierre à l'édifice du monde créé.

Je m'approche un peu plus près de la « grande pyramide » et me serre contre le rang d'assise, pour prendre le pouls de cet « amour » que Chéops a fait engrammer ici. Comment comprendre le double sens de *mer*, si ce n'est en tentant de sentir cette pulsation intime au cœur de la montagne qui culmine à cent quarante-six mètres, avec ses deux millions trois cent mille blocs serrés autour de la chambre funéraire de pharaon ?

Ressentir mais aussi revenir à la source, c'est-à-dire à ce que les Égyptiens eux-mêmes en disaient dans les *Textes des Pyramides*, inscrits sur les parois de la chambre sépulcrale d'Ounas, le dernier roi de la V^e dynastie (vers 2375-2345 av. J.-C.) mais dont les origines remontent sans doute à l'aube de la civilisation égyptienne. Parce qu'ils nous livrent une clé essentielle :

L'amour est réalisé par Pharaon qui connaît la plénitude... Il aime, il crée.

Pas de création sans amour, pas d'amour sans plénitude !

Le « secret caché » des pyramides ? Rien d'autre – mais « l'essentiel », au sens métaphysique du terme – que le jeu subtil et incessant qui se noue entre amour humain et amour divin, entre cœur, siège de la conscience pour les Égyptiens, et corps, qui seul nous permet d'éprouver :

*Pharaon aime la lumière divine dans son corps,
Pharaon aime la lumière divine dans son cœur.*

Amour total car accompli ; plénitude spirituelle qui engendre le bonheur et la paix (*hotep*) :

*La plénitude est ce qui t'a été apporté,
La plénitude est ce que tu vois,
La plénitude est ce que tu entends,
La plénitude est devant toi,
La plénitude est derrière toi,
La plénitude est ton bien.*

La pyramide incarne ce lien privilégié entre le ciel et la terre avec sa pointe perçant le dais du ciel et sa parfaite orientation aux points cardinaux, vaisseau cinglant sur sa mer de sable vers la ligne d'*horizon*... dont celle de Chéops (*Khoufou* en égyptien) porte d'ailleurs le nom : *akhet Khoufu*,

l'horizon de Khoufou. *Akhet*, qui occupe le territoire intermédiaire entre le ciel, la terre et le monde d'en bas, et en particulier le lieu où se lève le soleil. *Akhet* et la pyramide, qui l'actualise symboliquement, sont ainsi liés dans une idée commune d'ascension céleste. De même que Rê s'élève du monde souterrain vers l'*achet* et apparaît dans le ciel, le roi s'élève, lorsqu'il est inhumé dans la pyramide, vers son *akhet*, son seuil de lumière. Le gardien de la porte, aux confins du ciel et de la terre, lui tend la main, car ce dernier est littéralement emporté, sans effort, dans l'azur ! Parfois même, il s'agit de la déesse elle-même qui accomplit ce geste d'accueil, faisant alors fonction de Mère Céleste, l'un des visages du Féminin divin :

Monte vers ta mère Nout. Elle prendra ta main, et te montrera le chemin qui mène à l'Horizon, là où se trouve Rê.

Textes des Pyramides

La forme même de la pyramide s'impose comme la concrétisation architecturale et symbolique de cette ascension royale. Concept fascinant... Tendons-nous tous, consciemment ou non, vers notre *akhet* ? En dépit des hauts et des bas de notre existence, de nos lâchetés, de nos mensonges, de notre « ombre », ne sommes-nous pas irrévocablement promis à franchir un jour notre « seuil de lumière » ?

Les *Textes des Pyramides* tournent autour de ce concept bien égyptien d'ascension céleste qui se cristallise dans la pierre, avec cet escalier montant à l'assaut des faces de la pyramide et qui ouvre à l'âme une voie *post mortem*. Mais les théologiens antiques ne se sont pas contentés de les faire inscrire dans la pénombre des chambres sépulcrales dont ils croyaient alors qu'elles seraient à jamais inviolées : ces textes étaient aussi récités et accompagnés de rites pour que le roi puisse atteindre le ciel et s'associer à la course du soleil.

Se sent-on toujours « contemplés par quarante-deux siècles », réactualisant ainsi la formule de Bonaparte à l'armée d'Égypte, quand on commence à entrevoir la théologie solaire à l'œuvre ici et qui fait perdre à ce monument un peu de sa physionomie écrasante ? Ces escaliers permettant au roi défunt de devenir un « Être de lumière » (*akh*) et de rejoindre les « étoiles impérissables » nous invitent non pas à nous prosterner, à nous replier sur nous-mêmes mais à nous élever, à gravir à

notre tour cette manière d'« échelle de Jacob », pour reprendre une analogie biblique⁹. À interioriser l'idée de travailler sur soi, sur son âme et sur son corps, comme le professe aussi la tradition soufie :

... pour gravir, degré après degré, la grande Échelle du Temps. Chaque échelon doit être atteint, habité, vécu en profondeur avant d'être abandonné, pour le prochain, plus haut, plus intense. Le voyageur peut retomber, reculer, mais il ne saurait sauter les étapes¹⁰.

Après cette ascension, se muant en étoile, le roi deux fois né devenait un esprit lumineux et rejoignait le grand corps stellaire de sa mère Nout qui chaque matin, tel le soleil de son ventre, le faisait renaître. L'invitation qui nous est lancée : renaître chaque matin jusqu'au dernier jour. Et entrer dans l'éternité les yeux ouverts. Celle de *djet*, la durée éternelle.

Quand Pharaon navigue...

La chaleur emmagasinée par les pierres d'assise s'est diffusée dans tout mon corps, rasséréné ; à moins que ce ne soit l'idée d'éternité exprimée ici par des hommes qui impressionne l'âme, qui lui confère une telle force.

Derrière moi, le vent a forcé, soulevant des rafales de sable blanc. En progressant d'une face l'autre, le visage protégé par mon chèche blanc, j'ai en tête cette formule incroyablement puissante des *Textes des Pyramides* :

Vis la vie puisque tu n'es pas mort de la mort.

Roi d'Égypte, « tu n'es pas parti mort, tu es parti vivant », assurent aussi ces textes. Pour, à son tour « partir vivant », faut-il encore tenir ensemble ces deux pôles extrêmes, de la naissance au trépas, et sans cesse batailler pour, sans peur et jusqu'au dernier souffle, conjindre en soi ces opposés...

Avant de pénétrer dans le cœur le plus secret de Chéops – sa chambre funéraire, ou « chambre du roi » –, je décide de faire un détour par un des lieux les plus incroyables où vivre cette sensation d'épaisseur du temps : le musée de la barque solaire sans laquelle aucun voyage terrestre ni céleste ne saurait être envisagé dans un pays où la vie était et est encore rythmée par son fleuve. Le symbole de la navigation fournira d'ailleurs parmi les plus

belles images et les dogmes les plus essentiels de la religion égyptienne. Il suffit pour s'en convaincre non seulement d'imaginer les barques des dieux et des déesses portées en procession durant les grandes fêtes votives ou encore celles qui conduisaient le mort momifié dans sa dernière demeure, mais aussi de partir en felouque à l'aube ou au couchant, sur le Nil, pour voir naître et mourir ce soleil, qui fut l'objet de toutes les vénération. Devant une telle symphonie de couleurs, avec cordes, vents et coup de cymbales final, on deviendrait vite des zélateurs du dieu Rê...

Alors, Chéops et sa barque solaire ? Tout simplement une de ces découvertes providentielles dont l'Égypte a le secret (au rang desquelles, bien sûr, le tombeau de Toutânkhamon, exhumé dans la vallée des Rois, en 1922).

En 1954, alors que les archéologues déblaient les abords de la grande pyramide, deux fosses hermétiquement fermées sont mises au jour avec cette sophistication que l'on sait : 41 dalles de calcaire disposées de chant ferment ces fosses de 30 mètres de long et de 5 mètres de profondeur. L'Égypte ancienne étant l'une des plus brillantes civilisations de l'écrit, des inscriptions à l'encre rouge et noire nous renseignent sur leur promoteur : c'est Djedefrê, le fils de Chéops, qui les a fait construire. Rangées dans une des fosses en 13 couches superposées, 1 224 pièces de bois de cèdre du Liban parfaitement reliées ensemble par des cordes d'alfa composent une barque qui faisait partie du mobilier funéraire du roi.

Une fois remontée, elle mesure plus de 43 mètres avec ses deux rames de gouverne et ces cinq paires de rame. L'impression générale est saisissante, et l'on guetterait presque un mouvement dans la cabine royale qui se dresse sur le pont. Les cordages, montés ici par des mains expertes il y a plus de quatre mille cinq cents ans, ne semblent attendre que le signal du départ.

Car tout est prêt pour appareiller, le roi étant sur le point d'accomplir son ultime voyage, à l'image du dieu-soleil qui navigue au ciel le jour et traverse le monde souterrain la nuit, avec son équipage composé des « étoiles infatigables ».

Un mouvement cosmique qui contribue à générer de la lumière, de la chaleur et du temps mais aussi à instaurer l'équité et l'ordre dans le monde, comme pharaon doit à son tour l'assurer dans le double-pays d'Égypte. On baguenaude sur les passerelles métalliques de ce musée fatigué, profondément touché par cette humanité qui, patiemment et avec maestria

pour l'époque, a assemblé un jour ce vaisseau fantôme. Les éléments de bois, les câbles dont parlent les hymnes solaires, rien ne manque, l'aridité du climat a tout conservé... Jusqu'à aujourd'hui où l'exposition de la barque solaire dans un lieu obsolète et le passage incessant des visiteurs montrent leurs limites. Le bois souffre d'humidité, de la pollution et de la lumière des baies vitrées. Sans doute faudra-t-il prendre rapidement des mesures pour transférer en lieu sûr cette concrétisation même du grand mythe solaire. « Être dans la barque de Rê » ne fut en effet rien de moins pour les Égyptiens de l'ancien monde que ressembler au « grand dieu » Rê et, à son image, de parvenir à repousser les ennemis qui barraient la route vers l'éternité...

Plus question de reculer. Je m'extrais de ma contemplation – j'aurais tant aimé toucher ces cordes, caresser ce bois comme ça m'est déjà arrivé avec des sarcophages, des restes d'offrande funéraire... et revivre cette émotion où les siècles semblent abolis, palper, encore, cette « épaisseur du temps » ! – et me dirige vers la sortie. Un *gafir* (gardien des sites égyptiens) n'a cessé de me fixer durant ma visite. Il s'approche, son turban blanc et ses circonvolutions dépassant d'une tête les rares visiteurs, puis semble hésiter. Je me retourne et remarque qu'il me suit. Je m'arrête. Nous entamons la conversation, les pans de sa *galabiyya* bleue jouant dans le vent. Il me demande si je suis déjà venue en Égypte, si j'aime Gizeh, si je suis avec un groupe, ces questions traditionnelles auxquelles on n'échappe pas quand on est une femme qui voyage seule dans ce pays. Mais j'ai l'impression que derrière ces banalités d'usage, il cherche à me dire quelque chose. Nous parlons des fouilles, toutes proches. De mes fréquents séjours en Égypte. Je le salue et m'éloigne. Décidément, il ne me lâche pas. Il me rattrape et se lance, enfin : « Si tu veux, ce soir, après la fermeture, je peux te conduire dans la chambre du roi et te laisser là pour passer la nuit. » J'ai envie d'éclater de rire mais je me retiens, pour ne pas le vexer. Un *gafir* m'a fait la même proposition il y a plus de vingt ans alors qu'il m'avait vue assise, les yeux fermés, près du sarcophage de Chéops !

Laa, choukran ! Non, merci, je ne recherche pas ce genre d'« expérience initiatique » qui est pratiquée aujourd'hui encore en Égypte par les amateurs d'ésotérisme du monde entier. Il m'explique qu'à l'équinoxe d'automne, il a vu des gens tout de blanc vêtus chanter des mélodies dans la « chambre de la Reine » et d'autres encore, en position du lotus, murmurant ce que j'imagine être des mantras. Non que je me moque

de ces pratiques, qui, si elles restent un choix individuel (et libre de tout embrigadement sectaire) ne me gênent pas, dans la mesure bien sûr où ces groupes ne dégradent pas les lieux (il y a deux ans, on arrêtait deux jeunes étudiants allemands qui avaient gratté une inscription peinte dans Chéops afin de démontrer que ce monument remontait en réalité à... cinquante mille ans).

À mes yeux, la véritable « quête » égyptienne, au sens médiéval du terme, ne peut se résumer à s'étendre dans la cuve de granit de la chambre du roi pour y recevoir une manière d'initiation ou pour y être baigné de « vibrations cosmiques ».

Le message spirituel de l'Égypte ancienne ne se dévoile pas de manière « automatique », alors qu'on serait couché dans le sarcophage de Chéops. La pyramide ne fut jamais un temple pour les initiations de « mort et renaissance », comme il en existait dans les cultes à mystères isiaques par exemple, ou à Abydos dans le temple consacré à Osiris, mais le tombeau du roi, lui-même le plus haut des « initiés » du double-pays, comme en atteste cet extrait des *Textes des Pyramides* :

*Ô Osiris le roi, tu es parti (mais) tu reviendras,
Tu as dormi (mais) tu t'éveilleras,
Tu abordes (au rivage de l'au-delà mais) tu vis.*

Ce qui se jouait ici dépassait de beaucoup l'individualité d'un seul : chacun des gestes du pharaon avait une implication cosmique, chaque nouveau règne réactualisant la création. Des droits de monarque absolu ? Oui, mais aussi les devoirs qui étaient leur corollaire : c'est ainsi que chaque jour, le souverain régnant devait faire advenir la *maât* (harmonie cosmique, équilibre face au chaos) sur terre, rendant ainsi la justice pour les hommes, « sauvant le faible du fort » (*Livre des Morts*)¹¹. Ce qui se déroulait dans le silence de la chambre sépulcrale – le voyage réussi du roi dans l'autre monde et sa résurrection – bénéficiait donc à *tous* les Égyptiens, car c'est ainsi seulement que pouvait continuer à s'accomplir la *maât* constamment menacée par *isefet*, le mal, le conflit, la corruption, l'entropie et ses conséquences destructrices.

Au cœur du mystère

Le sacré, en Égypte, se révèle par bribes, à ses heures et à sa convenance, par une longue et parfois aride fréquentation des textes, des voyages renouvelés dans ce pays de toutes les métamorphoses, et qui sont autant d'étapes clés dans une vie. Du moins, en est-il ainsi de la mienne.

Pour entrer dans la pyramide de Chéops, on pénètre par l'ouverture percée au IX^e siècle par le corps expéditionnaire du calife Al-Mamoun, que l'on peut ranger au rang des premiers égyptomanes arabes, nourris de récits fabuleux sur les trésors que ce monument aurait pu cacher. Mais les voleurs du Moyen Âge arrivèrent trop tard : ils avaient été devancés par ceux de l'Antiquité. Ni or, ni pierreries, ni momie royale en vue : la pyramide était vide, déjà pillée. Se déroband à la cupidité des puissants.

La véritable entrée du monument, qui se situe dix assises plus haut, est couverte d'énormes chevrons qui jouent sans doute un rôle de décharge dans l'architecture mais ont aussi une fonction symbolique puisqu'on les retrouve dans d'autres pyramides. Cette « porte » était fermée par une pierre mobile aujourd'hui disparue, les blocs de granit destinés à en murer l'entrée ayant parfaitement joué leur rôle. Les architectes de Chéops l'avaient voulue sur la face nord du monument funéraire d'après des calculs réalisés à partir de l'étoile Sirius-Sothis¹² annonçant la crue annuelle du Nil qui coïncidait avec l'apparition de l'étoile au début du mois de juillet (*le lever héliaque*).

Prendre une grande inspiration avant de franchir la porte des pillers et d'entrer dans le couloir creusé par la troupe d'Al-Mamoun : à mesure que l'on progresse, l'air va se raréfier et la chaleur humide vous opprimer dans les goulots étroits des étages supérieurs. Bien entendu, je *sais* ce qui m'attend pour avoir déjà parcouru plusieurs fois cet itinéraire qui donne accès au centre de la montagne de pierre, au cœur de *mer*, palpitante énigme. Mais savoir n'est pas *expérimenter*. Chaque nouveau voyage dans cette « demeure d'éternité » désigne l'endroit exact où s'ancre votre vie, au moment précis où vous passez son seuil. « Mesurer la distance angulaire entre deux points, faire le point hors de vue de terre » : la pyramide de Chéops, mon sextant.

Pas moins de trois appartements funéraires – fait unique dans les pyramides – ont été bâtis ici, disposés en patte d'oie. Au profit d'un seul homme ? D'un seul corps ?

Nous ne sommes pas au bout de nos questions avec ce lieu. Soit les architectes, confrontés à des difficultés – sismiques entre autres – ont changé de plan en cours de route, soit deux de ces trois chambres avaient une fonction uniquement symbolique. Celle dite « souterraine » voulait-elle évoquer le chaos primordial, le *Noun* d'où jaillit au premier jour Rê-Atoum ? Celle dite « de la reine » (bien qu'elle n'ait jamais abrité le corps de la Grande Épouse royale) située à la convergence des axes de la pyramide, servait-elle à accueillir, dans sa niche en encorbellement, la statue du ka¹³ royal, une pratique qu'on retrouve dans les mastabas (tombeaux) de l'Ancien Empire ? Enfin, la « chambre du roi », construite plus haut dans le massif pour alléger le poids pesant sur elle, qui abrite le sarcophage proprement dit. Mais des théories récentes estiment que la véritable chambre funéraire du roi resterait à découvrir, et qu'elle résiderait sous la « chambre de la reine »... Quant à sa construction, les querelles vont bon train, les théories, des plus sérieuses aux plus extravagantes, s'affrontent. En aura-t-on jamais fini avec ce monument ? Chéops garde encore son mystère.

Un architecte, qui travaillait à la restauration de cette pyramide, me racontait que les interstices entre les pierres étaient remplis de talismans déposés ici par les visiteurs : outre les cristaux aux vertus prétendument « magiques », on trouverait des mèches de cheveux, des petits papiers à message, et même... des radios dentaires ! Tout cela pourrait porter à rire, mais que nous disent ces « rites » modernes perpétrés dans le monument le plus emblématique de l'Ancienne Égypte ? Que Chéops pourrait transmettre aux dieux les vœux des simples mortels, faisant ainsi office d'intercesseur privilégié ?

Ou bien que beaucoup d'entre nous, au fond, rêvent d'accéder à l'immortalité, fût-elle partagée avec le roi de Haute et de Basse-Égypte ?

Il n'y a quasiment personne aujourd'hui alors que généralement, les visiteurs se pressent. Je pense à cette phrase de Julien Green :

Le silence de l'homme attire le silence de Dieu.

Sans ce silence, comment percevoir le bruissement divin qui parcourt ce lieu et semble parfois l'inonder de toutes parts ?

Au débouché de l'étroit couloir ascendant, on peut enfin se redresser. Quel spectacle ! La grande galerie et ses cinquante mètres d'une construction éblouissante avec sa voûte en encorbellement, sur quatre faces, pour la protéger des charges, ses banquettes et niches, le long des parois, qui maintenaient les blocs de granit détachés après les funérailles afin d'obstruer les couloirs. Prouesse de constructeur mais surtout intelligence hors du commun puisque le système a parfaitement fonctionné, sans pourtant éviter la sagacité des voleurs qui entrèrent dans la pyramide en contournant cette « machine de précision »...

Je m'appuie au garde-corps et lève les yeux à plus de huit mètres de haut, avec cette lumière rasante des éclairages blancs qui met tout en relief, en particulier la beauté des blocs parfaitement ajustés. Depuis quatre mille cinq cents ans, rien ne semble avoir bougé dans cette nef de cathédrale qui vous oblige à l'ascension. Dans quel but ? Celui, comme l'indiquent les *Textes des Pyramides*, de se transformer, tel Pharaon, en être stellaire pour parcourir inlassablement les immensités célestes ?

*Pharaon fait partie des étoiles qui entourent la lumière divine,
Il s'assoit parmi les étoiles qui sont dans le ciel,
Il est une étoile au ciel parmi les dieux (...)
Pharaon est une étoile vivante qui est à la tête de ses frères et il brille en
tant qu'étoile unique qui est au cœur de la déesse Ciel.*

Pour atteindre les étoiles impérissables, ces esprits lumineux qui règnent sur les offrandes et assurent la perpétuation de la puissance vitale, le roi emprunte un escalier, il traverse l'espace céleste pour les rejoindre et se tient à leur tête. Compagnon d'Orion « Père des dieux », le roi utilise aussi des marches pour accéder à ce dernier car il franchit sans encombre le seuil :

*Les Deux Portes du Ciel sont ouvertes pour toi,
Les grands verrous pour toi, ils (en) sont retirés
Pour toi, on déplace une pierre (mobile) de ton vaste tombeau.*

Parfois même, les « impérissables » lui tendent la main pour l'emmener au ciel. À l'heure de sa mort, suffit-il de « tendre la main » pour être élevé ?

Je continue à progresser dans la moiteur et l'air qui se fait plus rare, sans céder à la claustrophobie, si petite au cœur de la montagne de pierres, à

quarante mètres au-dessus du sol... Surtout, ne pas se hâter dans cette géographie labyrinthique, qui brouille les repères. Éprouver la densité de la construction autour de soi, le silence qui résonne dans la tête avec un battement régulier de métronome.

Les pyramides, « bornes frontalières entre l'éternité et le temps éphémère de la vie », comme le naturaliste et philosophe G. H. Schubert les qualifiait lors de son voyage en Égypte en 1837, invitent à la traversée du miroir, tentation ou appel qui me conduisent une fois encore à m'interroger : à quoi peut bien ressembler l'éternité, pour moi qui dans la prime enfance ai dû affronter l'épreuve de la mort violente de mon père ? Cette mort insensée qui a bouleversé ma vie de fond en comble mais qui, grâce à la résilience de mon amour pour l'Égypte, a fini par prendre sens dans ce pays.

Deuil fondateur aussi, qui m'a ouvert très tôt à une fine perception de l'au-delà, à un questionnement métaphysique précoce.

Mon père, désormais plus jeune que moi, a-t-il pu, dans l'urgence, tendre ses mains vers les « impérissables » quand, sur la route, la mort l'a arraché à nous un après-midi d'avril ? Nout lui a-t-elle montré le chemin qui mène à l'Horizon, l'a-t-elle guidé vers les « portes qui conduisent aux Eaux fraîches » pour qu'il s'y désaltère après l'épreuve ?

Au cœur de cet immense vaisseau de régénération, je veux croire que les « verrous du ciel » se sont ouverts devant lui. Et qu'il a enfin rejoint, par sa route propre, son *achet* lumineux, lui, le jeune résistant qui mit sa vie en péril pour la liberté et mérite le sort des hommes « justifiés¹⁴ » :

– *Qu'il est beau, dit sa mère,*
– *C'est mon héritier, dit son père,*
Le Ciel l'a conçu et l'Étoile du matin l'a enfanté.

Textes des Pyramides.

La chambre du roi se mérite, y accéder en pleine conscience, un dépouillement : d'abord quasi ramper dans la chambre des herses (qui ont disparu), ces deux couloirs de 1,08 mètre de hauteur, puis gagner l'antichambre qui ouvre sur la chambre du roi. Pour y entrer, il faut encore plier l'échine sous la pierre du vestibule. Sur le seuil, s'incliner.

Outre les dimensions de la salle en granit rose d'Assouan qui parlent d'elles-mêmes : 10,47 mètres sur 5,23 mètres, et une hauteur de 5,84 mètres, on est ébloui par le sarcophage vide, monolithe de granit sans couvercle, imposant et désolé à la fois avec son angle brisé et qui porte encore les traces de son système de fermeture.

Tant de luxe et d'intelligence mis au service de la préservation de la momie du « fils de l'univers », de celui qui fut *l'axis mundi* des Anciens mais aussi vanité de cette finalité, qui s'est brisée ici, dans la dispersion des objets et du corps le plus sacré entre tous...

Mais, au fond, qu'importent les apparences. Chéops, dont nous ne connaissons les traits âgés et impavides qu'à travers une modeste statuette d'ivoire, navigue désormais à la rame avec les étoiles sur les flots du ciel¹⁵.

« Tu n'es pas parti mort, tu es parti vivant ! » : si vivant que le défunt a encore besoin de respirer ! Deux conduits dits de « ventilation » ont été aménagés dans les murs nord et sud de sa chambre d'éternité et traversent la masse de la pyramide pour déboucher à l'air libre (à l'origine, les extrémités étaient bouchées). Quelle pouvait être leur véritable fonction ? Je préfère retenir l'option symbolique et religieuse : ces longs couloirs parfaitement équarris, rectilignes, ont pu être considérés comme des conduits psychiques favorisant le passage de l'âme du roi pour qu'il rejoigne Orion au sud, et au nord, les fameuses étoiles impérissables, celles qui, circumpolaires, ne disparaissent jamais.

Chéops, loin de son vaisseau amiral maintenant, est devenu « une étoile d'or ». Celui à qui l'on crie :

Ô Osiris Chéops, surgis, lève-toi !

Celui qui nous rappelle à l'essentiel : Savoir ouvrir « sa place au ciel ».

*Ouvre ta place au ciel en compagnie des étoiles du ciel,
Tu es bien l'étoile unique, le compagnon du Verbe.*

Textes des Pyramides

5. Le titre de *weba-mer*, « l'ouvreur de la pierre », fut attribué au roi Djoser qui fit élever la première pyramide, à Saqqarah, durant l'Ancien Empire et y fut vénéré comme un dieu.

6. *Traité* XVI, 2. Une idée similaire apparaît dans le *Timée* de Platon (21e-22a) : « Vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants, et il n'y a point de vieillard en Grèce... Vous êtes tous jeunes d'esprit car vous n'avez dans l'esprit aucune opinion ancienne fondée sur une vieille tradition et aucune science blanchie par le temps. »
7. Deux noms pour désigner l'Égypte, le premier, pharaonique et le second, arabe, qui est celui qu'elle porte de nos jours.
8. « L'image grecque du phénix revenant tous les cinq cents ans sur les lieux de son apparition afin de renaître de ses propres cendres a été inspirée par l'oiseau bénou de l'antique Égypte. Il s'agissait d'une forme du soleil se renouvelant dans les eaux primordiales à Héliopolis, où il était censé se poser sur le benben. Son modèle naturel est le héron cendré, oiseau migrateur regagnant l'Égypte durant la saison de l'inondation. » Isabelle FRANCO, *Nouveau dictionnaire de mythologie égyptienne*, Pygmalion/Gérard Watelet, 1999.
9. L'échelle céleste est aussi attestée à d'innombrables reprises dans les *Textes des Pyramides*.
10. *Liberté*, de Sayd BAHODINE MAJROUH, in *Rire avec Dieu, Aphorismes et contes soufis*, Albin Michel, 2015.
11. Toutefois, « les Égyptiens savaient distinguer entre la monarchie, qui était fondamentale pour leur conception du monde, et le titulaire de la fonction, qui pouvait être faillible », explique l'égyptologue Jean Vercoutter.
12. Sothis, la *Sopedet* égyptienne, guide Pharaon sur les routes du ciel, et par la racine même de son nom – *seped*, « être aigu, précis, efficient » – lui confère toutes ces qualités.
13. Plusieurs éléments mêlant réel (corps/momie, nom, ombre, cœur) et virtuel (âme/souffle vital, force créatrice, esprit lumineux, part divine) forment une unité indissociable pour les Égyptiens. Figuré par un oiseau à tête humaine, le *ba*, ou souffle vital, prend possession de l'homme à sa naissance. À sa mort, il vole au-dessus du défunt et accomplit pour lui le voyage dans l'au-delà. Il peut aussi prendre l'aspect d'un *ba* « vivant » et faire des apparitions sur terre. Mais il demeure relié à la momie qu'il doit rejoindre chaque nuit dans son tombeau. Le *ka*, sorte de double (au sens de « sosie »), est une manifestation de l'énergie vitale, en tant que force créatrice mais aussi conservatrice, en lien avec la force sexuelle. L'*akh*, ou « esprit lumineux, glorifié », est un état que l'on atteint par une vie juste et

le respect des rites funéraires. *Ib*, le cœur, est considéré comme le siège des pensées, de la conscience et de la mémoire. *Ren*, le nom, ou essence de l'être, est vivant lui aussi. Pour perpétuer l'existence du mort, il faut prononcer son nom. *Shout*, l'ombre, représentée comme une forme noire, est indispensable au défunt, et lui donne une matérialité. *Sahu*, enfin, incarne la part divine en l'homme.

14. Lorsque les deux plateaux de la balance du jugement sont équilibrés, le défunt devient alors un « triomphant », un « Juste de voix » ou *maâ khérou*.

15. Cette statuette de 7,5 cm de hauteur se trouve aujourd'hui exposée au musée du Caire.

II

AU FAYOUM Quoi ? L'éternité

*La mort est aujourd'hui à mes yeux
Comme la santé pour le malade,
Comme la liberté après une réclusion*

*La mort est aujourd'hui à mes yeux
Comme le parfum de l'oliban,
Comme le repos à l'abri d'une voile un jour de grand vent.*

*La mort est aujourd'hui est à mes yeux
Comme un parfum de lotus,
Comme un séjour sur la berge du Pays de l'Ivresse.*

*La mort est aujourd'hui à mes yeux
Comme un chemin fréquenté
Comme le retour au foyer après une expédition.*

Le dialogue d'un homme avec son ba
(Poème de la XII^e dynastie, vers 1840 av. J.-C)

Hermioné, Démos, Alinè, Tênos, vous dont les noms sonnent si grec, il me semble que je vous connais. Non que je vous aie assidûment fréquentés, mais j'ai si souvent dialogué avec vos portraits que vous m'êtes devenus familiers. Lointains ancêtres mais amis proches. Frères et sœurs humains embarqués dans la même aventure sans retour, du berceau au tombeau. Dans chaque musée que j'ai parcouru, je vous ai cherchés. Je ne voulais ignorer aucun de vous. Au Louvre, vous m'avez fixée longtemps alors que

je m'éloignais pour m'arracher au vertige de vos regards magnétiques. Jumeaux barbus aux épais sourcils d'Orientaux, vos toges bien blanches ornées d'un ruban pourpre et drapées sur l'épaule, vous avez tenté de me retenir, vous qui aviez retenu le message de l'Égypte ancienne :

Appelle-moi éternellement par mon nom et il ne disparaîtra jamais.

À Florence, après des journées passées aux Offices en compagnie de Raphaël, de Botticelli ou du Titien, j'ai parlé avec toi, Zénobia, dans les allées du Musée archéologique. Avec ton teint clair, tes traits fins et ce délicieux grain de beauté sur le front, l'égyptologue Ippolito Rosellini, qui te ramena d'Égypte en 1829, trouva que tu ressemblais à s'y méprendre à son épouse, la fille du grand Cherubini : le tien s'était effacé, on te donna son prénom. Pourtant, après le dialogue muet que nous avons noué en Toscane, où je te rappelai ta terre natale qui est aussi celle de ma « seconde naissance », je crois pouvoir dire que cette nouvelle identité t'est indifférente, toi, parée comme une princesse avec ton collier de pierres précieuses et tes boucles d'oreilles en perles, toi qui as pris soin de farder tes yeux noirs et ta bouche minuscule avec une pointe de carmin, toi qui as tressé tes cheveux au sommet de tes bandeaux bruns.

Fin prête pour le grand bal des ombres.

Au musée Pouchkine, à Moscou, éphèbe ténébreux avec ta barbe naissante, tu as cherché à me séduire, ne le nie pas. Les boucles serrées de ta chevelure de jais retenaient une couronne de laurier ; l'ovale de ton visage se détachait sur un fond d'or, ce métal qui renvoie à l'éclat du soleil – la chair même des dieux pour les Égyptiens – et que ton portrait arborait comme un trophée, tout autant que ton diadème de vainqueur. Vainqueur de la mort, de l'anéantissement. As-tu réussi ta course dans le monde souterrain ? Chaque visiteur, sous ton charme, s'arrête désormais devant toi. « Tu n'es pas parti mort, tu es parti vivant », proclamaient tes ancêtres. Quel triomphe, champion !

À l'ombre des tamaris et sous les palmes

C'est décidé. Je vais me rendre dans le berceau qui a vu naître ces frères et sœurs en humanité, revoir le linceul protecteur qui nous a offert le cadeau

inespéré de les découvrir intacts. Si vivants, si proches. Après la vibronnante mégapole dont la fréquentation m'a épuisée, j'ai maintenant hâte de descendre vers le sud, en Moyenne-Égypte, au cœur de la plus grande oasis du pays qui a livré ces saisissantes images de l'Antiquité. Au Fayoum, plus précisément, à une centaine de kilomètres du Caire, là où la nature s'épanouit, miracle vert en plein désert. C'est ici qu'à la fin des années 1880, des pillers de tombes ont mis au jour une série de portraits peints, inconnus jusqu'alors, et que l'aridité du climat égyptien avait conservés. Personnalisant les momies dans lesquelles les embaumeurs les avaient insérés, ils subjuguèrent immédiatement par leur fraîcheur, par la modernité de leur traitement, par cette présence d'une intensité telle qu'ils en sont parfois dérangeants... Et que dire de cette individualité qui ressemble, à s'y méprendre, à la nôtre ? Sept ans après leur exhumation, un marchand viennois, Theodor Ritter von Graf acquit bon nombre de ces peintures sur bois et les fit connaître à travers une exposition itinérante en Europe. Une telle découverte fit vite polémique, surtout à cause de la datation de ces peintures qu'on jugea même frauduleuses. C'est l'archéologue britannique Flinders Petrie, peintre à ses heures, qui révéla véritablement ces témoignages inédits d'une société multiculturelle. Dans la nécropole d'Arsinoé, au Fayoum, il découvrit d'autres effigies et émit les premières hypothèses sérieuses à leur sujet, « redonnant vie » aux membres de cette bourgeoisie urbaine, à la fois égypto-gréco-romaine et cosmopolite, prête à affronter la mort et à accéder à l'immortalité promise à tous, sur une terre qui, depuis trois mille ans, ne travaillait qu'à cet horizon-là. À Antinooupolis, la ville fondée au II^e siècle par l'empereur Hadrien pour son favori noyé dans le Nil, Albert Jean Gayet exhuma quant à lui des dizaines de « portraits de momie » qui furent présentés à l'Exposition universelle de 1900. À ce jour, un millier de « portraits du Fayoum » datés entre le I^{er} et le III^e siècle de notre ère, ont été découverts avec, en corollaire, des papyrus en grec, démotique, latin, hébreu qui témoignent d'une société interlope, au carrefour des influences grecques, romaines, de la pensée juive, du christianisme naissant et des dernières lueurs du cosmothéisme pharaonique. Signe supplémentaire s'il en fallait – car il y en a tant ! – d'une Égypte pharaonique qui s'est prodigieusement diffractée dans les cultures qui se sont implantées et développées sur son sol.

Alors, sans hésiter, ma prochaine destination sera le Fayoum où invoquer la mémoire de mes « amis peints » et tenter d'imaginer la vie qui

fut la leur dans cette vallée-oasis du désert libyque, connue depuis les origines pour sa fécondité et sa douceur de vivre. De plus, après mon séjour au Caire, j'éprouve l'urgente nécessité de fouler la glaise, de voir des champs, des vignes et des étendues de soucis. De m'asseoir à l'ombre des tamaris, des acacias et des eucalyptus qui ombragent les petits chemins de terre, d'évacuer toute pensée – ma méditation à moi – en m'absorbant dans la contemplation des dattiers qui balancent leurs palmes au-dessus des carrés maraîchers. Et de me promener en silence dans ce luxuriant jardin avec ses vergers d'agrumes, de manguiers, de figuiers, de pêchers et de grenadiers dont les fruits, considérés dans l'Antiquité comme aphrodisiaques, me font penser au *Cantique des cantiques* et son évocation érotique de la bouche de l'Aimée :

Ton palais est comme une moitié de grenade.

Et bien sûr à ces « Chants du verger » égyptiens qui ont influencé le poème biblique et où le grenadier parle ainsi de l'amante :

*À ses dents mes grains sont semblables
Et mes fruits ressemblent à ses seins
Je suis le plus bel arbre du jardin,
Car en toute saison je demeure.*

Lèvres épaisses et vermeilles qui font remonter à ma mémoire cet autre portrait, visible au British Museum, figurant une jeune femme dont le collier d'or s'épanouit autour du cou en pétales aigus. Sensualité de la bouche qui semble s'opposer à un regard si grave... Combien de temps cette élégante a-t-elle joui de cette région qui tire sa réputation de sa beauté et de sa fertilité, avant d'être fauchée par la mort ?

Aujourd'hui encore, le Fayoum produit beaucoup de fruits (agrumes, dattes, olives, raisins) et de la volaille renommée ; il fait ainsi vivre deux millions d'Égyptiens, bédouins ou *fellahin* répartis dans deux mille villages ou hameaux. Dans l'Antiquité déjà, les rois et des nobles venaient chasser dans le nome de Shodou et ses marais de papyrus grouillant d'oiseaux et de crocodiles, mais aussi pêcher au harpon dans les étangs, comme le montrent les aimables fresques colorées des tombes de scribes ou de vizirs, dans la nécropole de Thèbes... Une tradition qui s'est maintenue, à Chakchouk, dans ce village de pêcheurs par lequel je vais passer. Ce verger de l'Égypte

était irrigué par des *sakieh* ou *norias* (les roues à eau en bois) qui remontaient l'eau du canal. C'est dans le Fayoum qu'a été utilisée pour la première fois dans l'histoire cette technique d'irrigation¹⁶. On peut encore voir plus de deux cents d'entre elles avec leurs cruches d'argile qui puisent l'eau selon la technique de la roue à aubes. Un buffle, un âne, comme dans l'Ancienne Égypte, font tourner une poutre horizontale pour faire marcher le dispositif... Plaisir rare d'entendre la rumeur de l'eau qui passe à travers elles, sous les manguiers et les saules, dans cette vallée luxuriante cernée par le désert.

Le canal qui relie le Fayoum à la vallée du Nil, à la manière d'un cordon ombilical qui coule parallèlement au Nil sur quatre cents kilomètres en terrain limoneux, s'appelle Bahr Youssef ou « rivière de Joseph », en référence au personnage biblique, car la région abrita longtemps une importante colonie juive. Ce Joseph vendu par ses frères en Égypte où il connut une ascension fulgurante en devenant chancelier du pharaon et époux d'Aséneth (« Celle qui appartient à la déesse Neith »), qui plus est, fille de prêtre. De cette union, deux enfants verront le jour, ancêtres de deux tribus importantes d'Israël... à demi égyptiennes ! Fayoum qui demeura aussi pendant plusieurs siècles un centre névralgique du christianisme copte avec quelque trente-cinq monastères en activité au XIII^e siècle, autant de signes et de strates d'une Égypte qui fut le point de rencontre fécond de multiples courants et doctrines spirituels.

Mort, où est ta victoire ?

Plutôt que le train de troisième classe et ses interminables heures de trajet, j'opte pour la voiture et demande au chauffeur d'emprunter la route des pyramides qui sort du Caire et contourne le plateau de Gizeh pour jouir de ce spectacle encore une fois et pénétrer dans le désert. Après une heure et demie de route, et avant d'arriver à Médinet el Fayoum, le chef-lieu du gouvernorat où se loger, je choisis de faire un détour par le Kirbet Karoun (« lac de la corne », à cause de sa forme) que les Coptes appelaient *Pa-yom*, (« le lac ») et qui a donné son nom à la région ; avec un fond situé à quarante-cinq mètres au-dessous du niveau de la mer, et une profondeur de huit mètres, il n'est que le vestige d'un immense lac qui a commencé à se rétrécir dans l'Antiquité – il couvrait une zone huit fois plus étendue qu'aujourd'hui et était moins salé – avec le développement de l'irrigation.

Ses eaux très poissonneuses étaient vues par les Égyptiens comme une résurgence du *Noun*, l'océan primordial. Ou encore comme le ciel liquide de la « vache du ciel » où le soleil, ayant pris de l'âge, se cachait aux yeux des hommes et des dieux.

Mais voilà que mes « lointaines connaissances » me tirent encore par la manche : l'enfant qui esquisse un sourire et dont le regard est traversé d'un voile mélancolique annonçant sa mort prochaine est obsédant depuis que je l'ai croisé au musée du Caire. Vivait-il à Karanis, à la lisière entre le désert et les terres arables où on a découvert quelques-uns de ces portraits peints ? A-t-il fréquenté la « maison de vie », cette université associée au temple de l'époque gréco-romaine dont il subsiste des ruines et qui porte des inscriptions datant des règnes des empereurs Néron, Claude et Vespasien ? Vouait-il avec les siens un culte à Sobek, à Sérapis ou peut-être à Zeus-Amon qui l'a finalement cueilli dans la fleur de l'âge ? La découpe « à épaulures » de certains de ces portraits ou encore les interventions brutales des embaumeurs pour adapter les panneaux de bois peints au casque de bandelette entourant la tête du défunt laissent penser qu'ils ont été réalisés d'après nature... lorsqu'ils figurent des hommes et des femmes entre 25 et 30 ans, au zénith de leur vie. Mais devant ce portrait si tendre, si juvénile... me voilà révoltée face à l'absurdité du décès d'un enfant dont la couronne athlétique et la toge laissent deviner la noblesse. Accepter l'inacceptable ?!

À Chakchouk, sur la rive sud du lac, j'avise un pêcheur pour qu'il me mène en barque jusqu'à Dimeh. Cette ancienne ville fortifiée de l'époque ptolémaïque, importante étape sur la route des caravanes entre le II^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle ap. J.-C., conserve des vestiges de maisons et d'un temple consacré à Sobek, le dieu crocodile, ce batracien sacralisé qui pullulait dans la région. Les pèlerins venaient de tout le pays pour nourrir ces animaux vénérés. Après plus d'une heure de navigation, nous accostons enfin et le pêcheur me fait signe qu'il m'attendra durant ma visite. Il me reste encore deux kilomètres à parcourir pour atteindre Dimeh, dans un environnement minéral où la lumière blanche frappe le regard comme un uppercut.

« Vous devez tracer des sentiers vers l'inconnu », disait H. D. Thoreau. Et « avancer comme un pèlerin sans aller nulle part ». Me voilà seule vers l'inconnu, progressant vers ce nulle part. Impression fallacieuse ! Deux femmes accompagnent mes pas, l'érudite gréco-égyptienne dont la tête reposait sur le deuxième livre de l'*Iliade* inscrit sur un rouleau de papyrus et

cette jeune institutrice, Hermionè, qui demanda au peintre d'inscrire en guise d'épithaphe sur son portrait la profession dont elle était fière. Le sable tournoie sous les rafales tièdes – je n'ose imaginer la mitraille d'airain qui doit s'abattre sur vous en plein été dans cette ville retournée au désert – à moins qu'il ne se soulève sous leurs sandales ; je sens sur mes jambes le frôlement rêche du manteau parme de l'une tandis que le cliquetis des bracelets de l'autre rythme notre marche. Le vent qui vocalise me renvoie leur murmure. Le temps coule autour de nous comme l'eau des *sakieh*, dans un flux ininterrompu.

Dimeh se dessine, qui assurait la protection de la piste caravanière passant par cette partie du désert libyque. Dimeh était alors connue sous le nom d'île de Soknopaios, cette divinité identifiée à Sobek, crocodile à tête de faucon. Les pans de mur encore debout évoquent la découpe d'une dentition irrégulière dans le lointain.

Je délaisse les quelques ruines du temple de Sobek et m'arrête dans ce qui subsiste des habitations de l'ancienne cité fondée par Ptolémée II, au V^e siècle avant notre ère. Des murs de dix mètres de haut subsistent encore, humble témoignage de cette architecture de brique qui était la marque de l'habitat privé. Mes deux compagnes de route se sont évanouies. Sans doute sont-elles maintenant occupées à d'autres tâches, comme travailler à leur immortalité...

Il existe un passage qui conduit à des celliers voûtés et bien conservés. Je décide de m'y reposer au frais pour mieux laisser monter les voix du passé. Les yeux fermés, j'imagine ce que devait être leur vie ici, dans ce carrefour de négoce où les marchands s'activaient sur le quai et préparaient leur long voyage loin de la civilisation, au cœur du désert. Cette joyeuse agitation renvoie une nouvelle fois aux mystérieuses « icônes », à ces acteurs d'une société métissée, aux origines ethniques, sociales et religieuses bigarrées et qui vivaient ici en bonne intelligence : juifs ou chrétiens hellénisés (en dépit de l'interdiction en vigueur, les chrétiens d'Égypte embaumèrent leurs défunts jusqu'au IV^e siècle après J.-C.), Grecs ou Romains fascinés par les rituels anciens et la magie qui les entouraient, prêtres de Sérapis, ou encore patriciens autochtones séduits par la maestria des peintres itinérants formés à l'école naturaliste d'Alexandrie et qui proposaient leur service, de ville en ville.

Sur de minces plaques de figuier sycomore, de cèdre, ou de pin, ou encore sur de la toile de lin, ceux-ci s'appliquaient à rendre vivants leurs

modèles, employant des techniques aux rendus esthétiquement variés : l'encaustique, avec ses pigments à la cire d'abeille chauffée qui donne une matière riche, douce et exalte les couleurs ; détrempe – *a tempera* – et ses pigments mélangés à de l'eau et à un fixatif qui offre un rendu plus mate, avec des touches incisives. Et pour créer une impression de profondeur, les artistes travaillaient des teintes foncées aux teintes claires, déposant les carnations parfois directement sur le brun du bois nu ou sur le fond teinté, geste que l'on retrouve dans l'*impression* des grands maîtres classiques européens. Des touches fines pouvaient être juxtaposées pour définir le modelé du visage, la courbe des sourcils et la complexité de la chevelure. Dans les portraits les plus virtuoses, étaient même rendus les effets de transparence. Pour les détails précieux (bijou, parure, carnation), on employait de la terre verte naturelle ou de la malachite, de la rose garance ou cyclamen ou encore de la pourpre rare et coûteuse, extraite des coquillages.

« Tu ne périras point ! »

Que dire de ce syncrétisme réussi au sein duquel descendent(e)s des soldats macédoniens venus dans la vallée du Nil à la suite d'Alexandre le Grand ou encore colons romains se firent momifier et figurer sous la protection d'Anubis et d'Osiris, les dieux psychopompes et sans âge de la vieille Égypte ? Divinités et culte élaboré d'un voyage *post mortem* qui leur proposaient une vision heureuse de l'au-delà, là où la religion classique faisait des Enfers le lieu des ombres errantes, et cela au moment même où s'écrivaient les évangiles. Comment, encore, ne pas voir le lien qui existe entre ces visages d'hommes barbus, saisis dans leur éternité et les premières icônes byzantines (entre autres, le Christ Pantocrator) dont le modèle, on le sait, provenait d'Égypte ? Ou avec les retables italiens à fond d'or ? Quelle fécondité et quelle pérennité !

Le soleil commence à décliner, je m'assieds sur une dune et regarde vers l'ouest que l'astre me désigne. Coutume singulière que celle qui consistait à garder le sarcophage d'un proche (voilà que le regard de l'enfant couronné de lauriers d'or me hante à nouveau) dressé contre un mur dans une pièce de la maison familiale, pendant les soixante-dix jours

nécessaires à l'embaumement, conformément à la tradition égyptienne rapportée par Diodore de Sicile au I^{er} siècle avant J.-C. :

Beaucoup d'Égyptiens gardent le corps de leurs ancêtres dans des chambres magnifiques et ont ainsi sous les yeux ceux qui sont morts bien des générations avant leur naissance, si bien qu'[ils] (...) en éprouvent une satisfaction singulière, comme si ces morts avaient vécu avec eux.

Soixante-dix jours et soixante-dix nuits pour faire d'un mortel un Osiris vivant, un nombre symbolique qui ponctue les étapes de cette incroyable transformation d'un être de chair en être de lumière.

Impossible d'imaginer une telle pratique aujourd'hui où « mourir est devenu muet » ! Vivants et morts cohabitaient sous le même toit durant le temps nécessaire au deuil, et croisaient chaque jour la représentation de ces visages aimés, si vivants, et que les artistes n'avaient jamais embellis, laissant apparents leurs défauts physiques : oreilles trop grandes, nez aquilin, yeux cernés ou traits lourds de cette matrone désabusée à la bouche tombante. La disparition affrontée dans toute son humanité, une peinture qui sait aussi révéler une beauté intérieure et inaltérable : autrement dit, une peinture de l'âme. Cette perte, l'endeuillé pouvait alors la traverser, car il était parvenu à intégrer la réalité de la mort de celui ou celle qu'il avait aimé(e).

Quelle alternative proposons-nous dans la société sécularisée qui est nôtre ? Un silence assourdissant qui s'abat sur la mort, une grande solitude pour épancher sa peine, quand l'Égypte et ces portraits lui donnaient sens, faisant du voyage final une destination naturelle de la vie. Hegel écrit à ce propos, dans son *Esthétique* :

L'Égypte établit pour la première fois un royaume de l'invisible.

Une Égypte à la fois abstraite et rationnelle, visible et invisible...

Il me semble évident aujourd'hui que la gaieté des fresques des tombes pharaoniques, que les sarcophages et les momies, que les regards troublants de mes « amis » du Fayoum nous remuent « dans nos grandes profondeurs » car ils nous tendent un miroir où réfléchir nos propres interrogations sur la mort, nos espoirs de survie dans un au-delà que nous ne pouvons qu'imaginer. Mais bien plus encore, que, figés dans une jeunesse impérissable, ils font rempart à nos angoisses mortifères. Que,

singulièrement, par leur entremise, le deuil n'est plus vécu comme quelque chose de honteux, comme une anomalie.

Que Hermionè, Flavien, Alinè, Isarous et la délicieuse jeune fille qu'on appelle « l'Européenne » au Louvre, car elle nous ressemble comme une sœur, nous permettent, par des voies parfois souterraines, d'accomplir nos deuils inachevés.

« Tu ne périras point », rappelle l'ancienne liturgie funéraire qui, réservée originellement aux seuls rois, fut un jour promise à tous.

Et si devant tant d'obstination, devant cette conviction sans faille, nous céditions enfin à la tentation d'une possible immortalité ?

Et si l'Égypte qui, aux premiers siècles de notre ère, prit les traits de ces deux frères enchâssés dans un *tondo*¹⁷ et unis jusqu'au sépulcre, avait raison ?

Le soleil va bientôt descendre sur sa barque dans le monde souterrain pour affronter ses ennemis et en triompher finalement, puis réapparaître à l'horizon du ciel, comme chaque matin depuis l'aube de l'humanité.

Il est temps pour moi de repartir en direction du lac Karoun puis de Médinèt el-Fayoum, avec ses pigeonniers en pisé comme des tours de palais, où des centaines d'oiseaux roucoulent et s'envolent tel l'oiseau-âme *ba* des corps glorifiés. Et les derniers vers du poème s'égrènent alors que je parcours, sereine, la chaussée fragmentée que mes amis des « Portraits du Fayoum » foulèrent un jour :

*La mort est aujourd'hui à mes yeux
Comme une éclaircie dans le ciel
Comme la compréhension de ce qu'on ignore
La mort est aujourd'hui à mes yeux
Comme le désir de revoir son foyer
Après de longues années de captivité.*

16. L'irrigation du Fayoum – vaste dépression irriguée après la construction d'un barrage sur un bras mort du Nil (le Bahr Youssef) – témoigne du travail spectaculaire des Égyptiens, dès trois mille avant J.-C. La mise en place et l'entretien d'un tel système exigeaient une organisation sociale très hiérarchisée et un pouvoir centralisé fort.

17. Tableau de forme circulaire.

III

AMARNA *Sol invictus*

En ce lieu, mes yeux sont les yeux sans paupières d'une figure de pierre dans un désert près du Nil.

Les Vagues, Virginia Woolf

Tell el-Amarna reste le plus grand site d'un chapitre particulier et mouvementé de l'histoire de l'Égypte ancienne : la première tentative monothéiste. Une capitale en plein désert, une ville éphémère fondée par le dixième pharaon de la XVIII^e dynastie, Amenhotep IV/Akhenaton (1353-1338 av. J.-C.), cinq ans seulement après son accession au trône. En renonçant aux anciens dieux en faveur du seul Disque solaire, Aton, ce roi fit table rase de traditions pourtant fermement établies. Rencontrant des oppositions à une réforme inédite, il abandonna Thèbes, la capitale du Nouvel Empire, marquée par l'omniprésent dieu dynastique Amon, pour jeter les bases d'une nouvelle religion et celles d'une ville sans passé : « Le roi est devenu le sanctuaire de l'Égypte. Il est un électron libre, l'endroit où il se trouve est sacré. Il peut quitter la terre ancestrale du dieu Amon de Karnak pour s'installer sur la terre vierge d'Amarna, lieu d'apparition d'Aton », note à ce propos l'égyptologue Robert Vergnien.

Cette cité, qu'aucun dieu ou déesse du panthéon n'aura même effleurée, Akhenaton choisit de l'implanter, selon les principes de la géographie sacrée, en Moyenne-Égypte, à mi-chemin entre Memphis, la capitale de la Basse-Égypte et Thèbes, celle de la Haute-Égypte. Baptisée Akhet Aton, l'Horizon du Disque, et dédiée au seul culte du dieu-soleil.

À la mort d'Akhenaton, sa capitale fut abandonnée. Les zéloteurs d'Amon contraignirent son successeur et fils, le jeune Toutânkhamon, alors âgé de huit ans, à quitter Amarna. Rentré à Thèbes, il déclara à nouveau capitale de l'Empire celle qui avait été trop longtemps ostracisée.

Résumé succinct d'un épisode éclair dans l'histoire pharaonique mais qui aura si bien marqué les esprits de son temps que le nom d'Akhenaton et toutes traces de son règne furent effacés par ses contemporains.

Tout alors « rentra dans l'ordre » immuable.

Mais le silence qui tomba sur cette période – la fin du culte d'Aton ne fut pas brutale – devait connaître un sort plus funeste, non pas sous les successeurs du roi (Horemheb en particulier), mais une centaine d'années plus tard : une *damnatio memoriae* (condamnation *post mortem*) sans appel frappa la cité du Soleil durant le règne de Ramsès II qui fit raser les temples et la cité d'Akhenaton, ce roi-bâtitteur, et qui en réemploya les matériaux dans ses propres édifices¹⁸.

Alors, pourquoi se rendre à Tell el-Amarna, détruite jusqu'aux fondations et dont il reste si peu de vestiges¹⁹ ? Pas pour s'extasier devant une salle hypostyle comme celle de Karnak ; non plus pour s'étonner de la fraîcheur des teintes d'une tombe de la noblesse thébaine. Faire le déplacement dans cette région peu fréquentée par les étrangers, traverser le Nil et se retrouver devant une longue plaine désertique ponctuée de soubassements de murs de brique, de fûts de colonnes solitaires et de tombeaux aux reliefs rongés par le temps et les prédateurs, qui découpèrent sans vergogne leurs scènes délicates, revient à poursuivre le rêve d'un homme dont on ne sait s'il fut un prophète ou l'un des premiers fondamentalistes de l'histoire des religions. À retrouver dans le tracé des rues encore visibles par endroits, les traces infimes de ce règne de météorite en arpentant un ensemble urbain unique en son genre. À sentir les mânes de la grande épouse royale, Néfertiti, dont on sait si peu de chose, excepté la beauté souveraine.

Et s'il est vrai que l'Esprit souffle où il veut, il n'a pas manqué de le faire à Akhet Aton...

La ville-utopie du roi « ivre de Dieu » (Daniel Rops), se trouve aujourd'hui dans la province de Minya, en Moyenne-Égypte, à quelque 245 kilomètres au sud du Caire – on peut la rejoindre par le train jusqu'à la capitale du gouvernorat, Al-Minya.

Là, sur la rive est du Nil, les falaises des premiers contreforts de la chaîne arabique s'écartent du fleuve et dessinent un vaste hémicycle de terre fertile dont la longueur mesure dix kilomètres sur cinq de largeur.

Un décor parfait qu'Akhenaton fit borner par quatorze stèles-frontières pour marquer le domaine royal dédié à Aton. Taillés à même la roche, ces monuments uniques en Égypte mais détériorés par le vent et le sable, sont encore accessibles pour peu qu'on ne craigne pas l'ascension. À leur pied, on distingue encore ce que furent les statues du couple royal, dont les corps usés et détruits ne sont plus que des silhouettes. Au centre de la stèle, le roi suivi de la reine Néfertiti et de l'aînée de leurs filles, Mérytaton, tendent les mains vers Aton dont les bras-rayons portent des *ânkh* à leurs narines et inondent de lumière un autel chargé d'offrandes. Les inscriptions effacées par endroits révèlent le projet théologique mais aussi urbanistique du roi. La zone définie par Akhenaton avec ses vingt-cinq mille hectares de terres agricoles devait nourrir près de cinquante mille habitants. Un extrait nous éclaire sur les ambitions du souverain :

La surface délimitée par ces quatre stèles depuis la montagne orientale jusqu'à la montagne occidentale représente véritablement Akhet Aton.

Elle appartient à mon père Aton, avec les montagnes, les déserts, les champs, l'eau, les villages, les rivages, les hommes, le bétail, les plantations d'arbres et toutes les autres choses qu'Aton, mon père, fera croître dans les siècles des siècles.

Non, je ne violerai pas ce serment que j'ai prêté devant Aton, mon père, dans les siècles des siècles, mais il subsistera sur la stèle de pierre à la frontière sud orientale.

Il ne doit pas être effacé, il ne doit pas être lavé, il ne doit pas être martelé, il ne doit pas être couvert de plâtre, il ne faut pas le faire disparaître.

Mais s'il disparaît, s'il devient illisible, si la stèle sur laquelle on l'a gravé tombe, alors je le ferai renouveler à cet endroit où il se trouve maintenant.

Illusion bien humaine de croire que l'on foule une terre vierge, d'instaurer (envers et parfois contre tous !) le bonheur sur terre. D'avoir la conviction que l'on peut transcender son temps et accomplir la mutation que l'on ne porte qu'en soi. Lendemain qui chantent !

Autant en emporte le vent. À la célébration quotidienne du soleil qui donnait la vie et repoussait les ténèbres chaque matin, succéderont la

condamnation et les larmes. La peste décimant la famille royale et les habitants. La cité abandonnée au bout de quinze années seulement. L'oubli, le silence dans les rues désertées, un épais tapis de sable recouvrant tout.

En marchant sur les chemins âpres et pentus qui montent vers la nécropole amarnienne, ces paroles de *L'Ecclésiaste* tournent comme un mantra dans la tête : « Vanité des vanités, tout est vanité », ou encore ce « rien de nouveau sous le soleil », échos formidables au projet fou d'Akhenaton. Sentiment de l'absurde, aussi, qui frappe, quand on atteint la cime les yeux rivés sur les tracés de cette ville fantôme où l'imagination s'effondre, impuissante à recréer la vie bouillonnante qui devait régner ici. Mais paradoxe à ce dénuement quasi total, à ces existences arrachées, surgit un singulier désir d'absolu, celui qui n'exige plus rien. On accepte enfin la fragilité et la destruction de toutes choses. L'éphémère, le transitoire ? Cette cité foudroyée en est une belle métaphore, après tout, particulièrement faite pour les hôtes de passage que nous sommes ici-bas !

Le *logion* de l'évangile apocryphe selon Thomas, dont l'Égypte nous a aussi fait don²⁰, n'indique rien d'autre :

*Jésus a dit :
Soyez passants.*

Tout a été écrit et de multiples thèses échafaudées sur l'époque amarnienne et sur ce personnage déstabilisant qu'est Akhenaton. Moderne, incontestablement.

Mais en dresser un portrait fidèle revient à réinventer le passé. Pour certains, il aurait été l'inventeur du monothéisme, c'est-à-dire d'une religion consacrée à Aton dont il fit le dieu unique de l'Empire égyptien. Pour cela, il aurait « révolutionné » la théologie égyptienne jusque-là caractérisée par le polythéisme. Et, incapable de gouverner, il aurait laissé son royaume en déshérence²¹.

Sitôt exhumé, sitôt « inventé » : dès sa redécouverte au XIX^e siècle, Akhenaton et sa réforme religieuse firent immédiatement l'objet d'incompréhensions (« fanatisme sans pareil »), d'affabulations (« épileptique sujet aux transes », souffrant d'un « dérèglement hormonal au vu de sa morphologie gynoïde », « eunuque moderne », car certaines de ses statues le montrent asexué), d'interprétations parfois douteuses

(rapprochement étymologique expéditif entre *Aten* et *Adonai*, par exemple) et d'une tentative continue de rattachement à la tradition occidentale, avec, comme aboutissement, le dernier ouvrage de Freud : *L'homme Moïse et la religion monothéiste*²². Depuis toujours et pour longtemps, ce personnage complexe fascine. Chacun le passant au crible de sa pensée, de sa culture : sage et visionnaire pour certains, hérétique, despote mégalomane et ayatollah pour d'autres.

Tell el-Amarna nous livrera-t-elle des clés pour tenter de cerner celui qui ne cesse d'échapper à notre analyse ?

Cité du Soleil

Les vestiges les plus intéressants de l'Horizon d'Aton étant à distance les uns des autres, il est indiqué d'emprunter un taxi depuis la ville d'Al-Minya, sise à cinquante-huit kilomètres au nord d'Amarna (et d'y dormir).

Outre la cité de notre paradoxal pharaon, la Moyenne-Égypte est une région riche en sites archéologiques qui méritent vraiment qu'on leur consacre quelques jours : Béni Hassan et ses tombes princières du Moyen Empire (1980-1760 av. J.-C.) avec leurs décors bucoliques, Tounah el-Gebel qui abrite le temple-sépulture d'un grand prêtre de Thot, Pétosiris (à qui l'on doit l'un des derniers *Enseignements*), Hemopolis Magna où s'élabora la cosmogonie des huit dieux créateurs (l'Ogdoad) et la cité d'Antinopolis que l'empereur Hadrien consacra à son bien-aimé Antinoüs, après qu'il se fut noyé dans le Nil. Et où, divinisé, il lui rendit un culte.

Seul bémol à cette région préservée : la Moyenne-Égypte s'est refermée sur elle-même depuis quelques années ; les touristes se font rares car les tensions confessionnelles sont fréquentes. Le gouvernorat de Minya compte 35 % de chrétiens, alors qu'ils composent moins de 10 % de la population dans tout le pays. Mais c'est aussi un fief islamiste. À cela s'ajoutent les querelles de clans avec la version locale de la vendetta, le *tar*, un code d'honneur où un crime appelle une dette de sang. Mais marcher dans l'Horizon d'Aton vaut bien qu'on mette son inquiétude de côté (les visiteurs sont les bienvenus ici et ils sont si peu nombreux...) pour contempler les vestiges des temples d'Aton ou du palais du nord où vivait la bien nommée Néfertiti, (« La Belle est venue »), découvrir la nécropole des proches de la

famille royale où l'on peut encore lire les lignes inspirées du *Grand hymne à Aton*, composé par le roi lui-même.

Aller jusqu'à la cité du Soleil est en déjà un voyage en soi. De Al-Minya, on parvient à la rive ouest du Nil, face à un cirque montagneux qui, au fil des heures, prend toutes les couleurs du jour. Pour accéder à ce souverain isolement, on traverse le fleuve en ferry à partir du village de Et-Till et on reprend le taxi. Mais ce paysage enchanteur cache une réalité plus préoccupante : les villages modernes s'étendent, comme les terres cultivables qui menacent (entre autres) les ruines du grand temple d'Aton. Il est heureusement question de remonter en partie ce sanctuaire et de le protéger car il a une valeur archéologique et spirituelle unique.

Alors, aucune hésitation, Akhet Aton est à parcourir d'urgence !

Cette cité occupe aujourd'hui trois zones distinctes. La première porte les stèles-frontières qui bornaient la ville, la seconde, à l'est, dans la falaise, les tombes sud et nord qui abritaient les dépouilles des courtisanes : décorées de scènes gravées, certaines sont hélas assez ruinées. Mais le style « naturaliste » qui prévaut dans l'art amarnien y est encore visible, comme de belles scènes de la vie à la cour.

Le long d'un *ouadi*, se cachent les tombeaux royaux, telle une nouvelle vallée des Rois voulue par Akhenaton.

Des fouilles ont aussi révélé un village des ouvriers qui œuvrèrent à la construction rapide de la ville, de ses sanctuaires et palais, de ses tombes. Grâce aux images satellites, la mission archéologique belge de l'université de Leuven qui fouille à Amarna, a trouvé les traces d'une cité industrielle au nord de la cité du Soleil. Les égyptologues ont pu identifier les frontières de la ville alors entourée d'une vaste région industrielle qui s'étendait sur douze kilomètres et qui comprenait de nombreuses carrières de pierres. Plusieurs voies servant au transport des pierres depuis les carrières jusqu'à la ville et au Nil ont également été découvertes. Un port avait même été construit pour transporter les blocs vers la partie orientale d'Amarna afin qu'ils soient utilisés dans la construction de temples et d'autres édifices. Les résultats de l'imagerie sont analysés dans le but de comprendre comment les anciens Égyptiens avaient construit leur nouvelle capitale monothéiste. Mais ils aideront également à découvrir d'autres édifices inconnus.

Quant à la cité proprement dite, qui s'étirait le long du Nil, elle est encore à moitié enfouie sous les sables, ses vestiges, érodés par les vents, les (rares) pluies, les déprédations humaines. Les pierres des temples et des palais ont été réemployées ailleurs, à d'autres fins, mais on peut encore s'asseoir près des soubassements des anciennes maisons en brique et conjecturer sur le quotidien de ces habitants transportés ici dans un lieu neuf, pour adorer un dieu plein de vitalité, porté par l'élan d'un jeune roi.

Au centre d'Akhet Aton, balayée ce jour-là par une brise tiède, ce sont les pas des rares voyageurs qui crissent sur les pierres affleurant ; soudain, l'un d'entre eux, monté sur un *tell* (colline), retrouve son âme d'enfant chercheur de trésor en tirant du sable un tesson de poterie qu'il brandit comme un trophée.

J'ai gardé longtemps sur mon bureau un de ces spécimens où subsistaient encore des traces de pigments colorés, de ce beau bleu intense de lapis-lazuli... Et puis, un jour, je m'aperçus qu'il était à nouveau vierge. Ses teintes délicates n'avaient pas survécu à l'humidité de l'Occident. Savoir qu'il avait été peint par un potier d'Amarna il y a trois mille cinq cents ans m'avait profondément émue. Le tenir dans la main, un retour dans mon « château intérieur²³ »...

Dans ce qui fut le cœur vivant de la ville, on devine encore les vestiges de plusieurs palais, et de nombreux bâtiments abritant l'administration, alignés de part et d'autre d'une longue voie de circulation qui traversait tout le site. C'est là qu'on découvrit en 1887 une inestimable correspondance diplomatique rédigée en écriture cunéiforme qui témoigne des échanges entre la cour d'Égypte et ses rois vassaux proche-orientaux.

Ces ruines sont le seul exemple qui subsiste en Égypte d'un quartier royal ; elles permettent, avec un peu d'imagination, de récréer les scènes dépeintes dans les tombes de la nécropole. Cette image de bonheur conjugal, par exemple – dont on souhaiterait qu'elle ne fût pas qu'une habile mise en scène théocratique – où le roi enlaçant la reine traverse, du nord au sud, à l'instar du soleil, les rues de la cité sur son char d'apparat.

Ou encore, celle de la « fenêtre d'apparition » du palais liturgique, qui figure le couple royal dans ses fonctions rituelles, distribuant des colliers à ses sujets assemblés, telles des divinités depuis l'Olympe.

L'invention du monothéisme ?

Pénétrer ce territoire étrange revient aussi à s'interroger sur le soleil, placé au centre de tout et seul autorisé ici : qui était ce « nouveau » dieu Aton pour lequel Akhenaton révolutionna les traditions les plus ancrées et, pour certains historiens, « traumatisa » son peuple, soudain privé de ses divinités tutélaires ?

Avant tout, Aton est le Disque solaire, le soleil sous sa forme visible. Puis il devient lui-même la force qui l'habite, l'énergie qui l'anime. Enfin, il se dilue dans l'invisible pour devenir pur rayonnement et chaleur essentielle (de ce fait, il n'est plus figuré comme les autres divinités, sous forme anthropomorphe). Aton, principe de toute vie, unique, et surplombant tous les autres dieux, car il est leur père à tous.

Lorsque le fils d'Amenhotep III arriva au pouvoir, vers 1350 av. J.-C., l'Égypte était au sommet de sa puissance et de son rayonnement : le jeune roi et son épouse, qu'il associait à tous les rites, bouleversèrent un ordre millénaire en radicalisant une tendance religieuse née quelques années plus tôt, vers 1500 av. J.-C. Il commença par changer son nom dynastique (Amenhotep IV) en celui d'Akhenaton – phénomène unique dans l'histoire égyptienne –, et qui par sa portée « magique » symbolise, dans le contexte qui est le sien, plus qu'une nouvelle identité, une seconde naissance – comme dans d'autres cultures anciennes, le nom était considéré comme ayant une vie propre et révélait la vérité, l'essence de la personne : dès lors, changer de nom équivalait à devenir un homme nouveau.

Les anciens dieux furent laissés de côté, leurs cultes et leurs fêtes pour la plupart abandonnés, les temples fermés et nombre de prêtres révoqués. Le nom d'Amon, le tout-puissant dieu de Thèbes, fut martelé jusque dans les cartouches d'Amenhotep III. Par la même occasion, cette décision inouïe permit au roi de s'opposer au tout-puissant clergé thébain qui, avec le temps, était devenu un véritable État dans l'État. Et menaçait la fonction royale.

Alors, une vraie révolution ? Plutôt le résultat d'une évolution au sein de laquelle le dieu Soleil, qui était généralement associé aux autres dieux et déesses dans des constellations, s'en éloigna et finit par faire le tour du monde seul dans sa barque. Ce monothéisme latent, Akhenaton le cultiva jusque dans ses plus lointaines extrémités, rejetant tout autre mythe, culte et

divinité. De longs rayons terminés par des mains portant des *ankh* : voilà la seule représentation qui fut autorisée. Mais contrairement au monothéisme biblique, celui du roi garde une dimension cosmothéiste, profondément égyptienne : il repose sur la vénération d'une puissance cosmique qui se manifeste en tant que soleil, par la lumière, le rayonnement et le mouvement²⁴.

La simplification de la religion renforça le rôle du roi : chacun peut bien sûr voir le soleil, mais seul Akhenaton a accès « à la connaissance » de sa vraie nature. Lui et son Dieu assurent une régence partagée sur le monde – ce qui est nouveau dans la théocratie égyptienne. Le nom d'Aton fut même inscrit, comme celui d'un souverain régnant, dans des cartouches royaux²⁵.

Les récits cosmogoniques, si riches et si variés ? Supprimés, eux aussi : Aton, à chaque aube, crée le monde. Quant au roi, c'est « ici et maintenant », dans cette réalité, qu'il s'unit au Disque alors que ses ancêtres ne rejoignaient le soleil qu'à leur mort (voir chapitre I : « À Gizeh »). S'adressant à Aton, Akhenaton se montre tel l'unique initié aux mystères divins :

*Bien que nul ne te voie de ceux que tu as créés,
Tu demeures pourtant dans mon cœur.
Il n'y a point d'autre qui te connaisse.
Sinon ton fils Neferkheperourê Ouaenrê,
Car tu l'as informé de tes desseins et de ta puissance.*

Toutefois, le polythéisme, création idéologique moderne, n'a jamais existé en Égypte ; il est plus juste de parler d'hénothéisme (la vénération d'un seul dieu parmi un panthéon pourtant fourni, et non pas la croyance en un dieu unique) qui n'est pas spécifique à cette civilisation²⁶. Le dieu créateur unique « s'est transformé en millions », en une richesse différenciée, le panthéon, dont les formes peuvent être échangées à volonté. Les Égyptiens, qui pensaient en termes de propositions complémentaires, ne voyaient pas de contradiction dans le fait que le divin apparaisse un et presque absolu, et en même temps multiple dans ses manifestations. Qu'un être divin puisse être universel et unique, sans nom, sans forme, mais susceptible de les revêtir toutes.

Par cette « révolution », le roi dépassa les limites de la seule théologie : il influença et ensemença les arts (marqués par l'exagération des formes, souvent pour des raisons symboliques et religieuses), l'architecture (comme on peut encore le voir, ici même, à Amarna) et la langue vernaculaire. Il écrivit aussi de grands hymnes au Disque solaire, montrant des qualités littéraires évidentes.

Vécut-il une authentique expérience mystique ou fut-il un « théoclaste²⁷ » ? Akhenaton fit certes preuve d'un certain jusqu'au-boutisme envers l'ancienne forme de la religion égyptienne, mais il est exagéré d'en faire un fanatique qui aurait mis fin à la période de tolérance qui l'avait précédé. C'est à la fois embellir cette dernière, et considérer la radicalité du pharaon sous l'angle moderne du fanatisme.

Car pour certains historiens, Akhenaton n'aurait pas inventé le monothéisme exclusif (c'est-à-dire celui qui n'admet aucun autre dieu que le sien), mais une forme intermédiaire, caractérisée par la coexistence d'un culte dominant, l'atonisme, avec les croyances populaires locales. Il n'aurait alors que radicalisé une unicité divine déjà présente dans une culture hénothéiste. Il existait par ailleurs de nombreuses cohabitations entre la religion amarnienne et le système antérieur, qui montrent que l'atonisme n'était pas incompatible avec la polysémie divine classique.

On peut dire qu'Akhenaton s'inscrit dans la lignée des grands prophètes tels Moïse, Bouddha, Jésus et Mahomet qui fondèrent des religions.

Le soleil est l'ombre de Dieu²⁸.

Le soleil frappe comme un marteau sur l'enclume. Pas une seule ombre à l'horizon où s'abriter. Le corps se consume tandis que les pensées ralentissent et dérivent vers ces jardins verdoyants, ces bassins décorés qui, ici, devaient rendre la vie douce et rafraîchissante. Alors, on ralentit le pas, en poursuivant son – dérisoire – travail de détective, habitué que l'on est, dans ce pays, à parcourir des ruines bien conservées et des tombes dont la fraîcheur des peintures semble indiquer que les artisans viennent d'y apporter la dernière touche.

Quels indices pourrait bien nous livrer le grand temple d'Aton (*Pr-Aton*) où le roi et la reine faisaient des offrandes au Disque sur un podium, mais aussi le petit temple (*hout-pa-Aton*), quand leurs murs, leurs pylônes, les statues et les colonnes qui les décoraient ont disparu ?

Les pierres ont été emportées, remployées dans d'autres constructions. Une seule colonne encore debout veille sur les lieux comme une vigie.

Mais il suffit de regarder le sol pour voir l'« impression » des plans que le gypse a retenue, et la longue enceinte rectangulaire du *Pr-Aton*.

On sait que les temples traditionnels étaient couverts, fermés aux yeux profanes car ils abritaient les mystères de la divinité : ils furent délaissés dans le nouveau culte au profit de sanctuaires construits à ciel ouvert et, de ce fait, offerts aux rayons bienfaisants du soleil. Ce qui était caché fut dévoilé.

Des pylônes donnaient accès au *Pr Haiï*, « la maison de la joie », puis à six longues cours baignées de lumière et à une multitude de tables d'offrandes. Le sanctuaire prit le nom de *Gem-pa-Aton* : « Rencontrer Aton », face à face, en pleine lumière ? Un acte révolutionnaire, n'en doutons pas !

Comme au temple solaire d'Héliopolis, un monolithe tenait lieu de *benben*, ce tertre originel qui jaillit du *Noun* et sur lequel le demiurge solaire apparut « la première fois ».

Sous la conduite de son roi-prêtre, l'Égypte était invitée à célébrer chaque jour et d'une seule voix les splendeurs du Disque :

*Tu apparais en beauté dans l'horizon du ciel,
Disque vivant, qui as inauguré la vie !
Sitôt tu es levé dans l'horizon oriental,
Que tu as empli chaque pays de ta perfection,
Tu es beau, brillant, élevé au-dessus de tout l'univers...*

Avec la nouvelle religion, l'ancestral et complexe rituel des temples fut abandonné. Quel incroyable bouleversement théologique, humain ! Désormais :

C'est le pharaon lui-même qui devient le sanctuaire... Il suffit qu'il mange ou qu'il boive sous les rayons du dieu Soleil en présence du peuple pour que le rituel soit accompli et pour que l'ordre soit maintenu (Robert Vergnieux).

Assis sur des bases de colonnes, une dizaine de jeunes Américains méditent en position du lotus, les yeux fermés, impassibles sous la mitraille

solaire, disciples modernes d'une religion qui se voulait cosmopolite et universaliste.

La Belle est venue

Son sourire mystérieux flotte autour de moi alors que je me rends au nord de la cité, vers ce qui fut sa résidence et celle de sa famille, le « palais nord des berges du fleuve ». Elle ? La reine Néfertiti, visage iconique de l'art, depuis la découverte, en 1912, par l'archéologue allemand Ludwig Borchardt, de son céléberrime buste en calcaire tendre recouvert de stuc peint, dans l'atelier du sculpteur Thoutmosis, aux côtés d'une vingtaine de modèles figurant les membres de la famille royale.

Inachevé – il n'en est que plus émouvant avec son œil droit incrusté de quartz noir et le gauche, dépourvu d'iris – il est devenu un archétype de la beauté féminine, utilisé *ad nauseam* dans la publicité ou les arts²⁹.

Ce visage sans doute idéalisé, au cou de cygne (pour équilibrer la masse du mortier allongé qui couronne sa tête), au nez fin, cette bouche carmin si bien ourlée et ces traits structurés nous la rendent familière, tout autant que les représentations qui ont échappé à la destruction et qui la montrent au quotidien mangeant avec son époux ou jouant avec ses filles.

Mais le paradoxe est bien là : nous ne savons presque rien de Néfertiti que les textes louangent en ces termes :

Celle aux mains pures, grande épouse du roi, aimée de lui, Maîtresse des Deux-Terres, Néfertiti, aimée du Disque vivant...

Avec les rares touristes qui arpentent le site, nous voilà pris par l'ambiance envoûtante du palais, bâti à l'écart de la cité. Personne ne dit mot, comme si nous avions franchi une frontière invisible et pénétré dans le domaine enchanté de la belle au sable dormant, cernés de murmures féminins et de cavalcades : « Je ferai les appartements de la grande épouse royale dans l'Horizon d'Aton, en cette place », lit-on sur l'une des stèles frontières des falaises, dans la bouche du roi.

Les traces au sol, encore elles, montrent que ce palais était protégé par une double enceinte ; sa richesse, que l'on peut juste imaginer, nous en

avons un avant-goût dans les vestiges de peintures naturalistes d'une très grande qualité d'exécution découverts ici avec leur profusion d'oiseaux et de plantes multicolores.

Néfertiti se promenait sans doute dans les jardins luxuriants du palais avec leurs bassins poissonneux et son parc zoologique peuplé d'antilopes, remplacé aujourd'hui par ce décor minéral sans l'ombre d'un palmier.

Mais de la reine, que pouvons-nous dire ? Qu'elle donna naissance à six princesses (et peut-être à Toutânkhamon³⁰), abondamment représentées aux côtés de leurs parents, le couple étant montré dans une position « décontractée », assis face à face, les petites sur leurs genoux. Scènes impensables dans la théocratie traditionnelle ! Mais cette proximité, cette modernité ne doivent pas nous abuser : les statues des divinités traditionnelles ayant disparu, c'est l'image de la famille royale qui les remplaçait. Elle devint objet de vénération devant lequel, des temples aux autels privés, les fidèles du nouveau culte pouvaient se prosterner et prier.

De même, le couple et sa fertilité affichée comme une manifestation tangible des forces génératrices d'Aton :

Akhenaton a déplacé le centre de l'équilibre égyptien, qui était dans les sanctuaires, en lui substituant la cellule familiale, devenue le centre du monde. (Robert Vergnieux)

Mais il est d'autres images qui interpellent et qui refont surface à mesure qu'on arpente les ruines du palais, celles où Néfertiti, accomplit une partie des fonctions sacerdotales jusque-là réservées au seul roi. On pense bien sûr à la « reine-pharaon » Hatchepsout, qui avait accédé au trône quelques décennies auparavant et avait abandonné tout aspect féminin, régnant sans s'adjoindre aucun roi.

L'influence matriarcale qui transparaît à travers le couple amarnien avait déjà été esquissée lors du règne précédent, sous l'influence de Tiy, grande épouse royale d'Amenhotep III. On la voit parfois représentée de même taille que son époux et même déifiée. Statuifiée sous forme de sphinge, elle accède alors au statut de gardienne de l'ordre divin auprès du pharaon. Quant au célèbre groupe colossal du musée du Caire, il nous livre une Tiy dont la coiffure pourrait bien être la contrepartie féminine de la double-couronne pharaonique. Les plumes de Nekhbet, déesse-vautour de la Haute-Égypte, y sont associées aux deux têtes de Ouadjet, déesse-cobra et

symbole de la Basse-Égypte. Identifiée à ces deux déesses protectrices, Tiyou accède au pouvoir royal.

Aurait-elle « préparé le terrain » à sa belle-fille Néfertiti qui se retrouva, elle aussi, à un poste-clé, tout au long de cette importante période de mutation politique et spirituelle ?

Néfertiti était omniprésente aux côtés de son mari. Elle assistait avec ses filles à tous les rites, qu'elle cocélébrait avec le roi. Dans l'exercice même du pouvoir, elle accompagnait son époux lorsqu'il recevait l'hommage et le tribut des pays vassaux, distribuant aussi les récompenses aux plus loyaux courtisans. Et tout aussi exceptionnel dans l'iconographie égyptienne, Néfertiti est représentée, à plusieurs reprises, en train d'accomplir l'acte sanglant du massacre rituel des ennemis (ceux qui menacent l'Empire tout autant que les forces contraires qui pourraient renvoyer au chaos originel), jusqu'alors réservé au seul pharaon. Dans l'un des quatre temples dédiés à Aton, dans l'enceinte de Karnak, le roi est invisible, la reine étant seule officiante.

Le couple royal incarnait la divinité sur terre, souvent définie comme « mâle et femelle à la fois » par les théosophes égyptiens. Un androgynat qui est également intrinsèque à la nature d'Aton : père de toute la Création, il est aussi appelé, dans une tombe d'Amarna : « Mère qui met au monde l'humanité. » Le colosse du roi (aujourd'hui au Musée du Caire), figuré nu et asexué, et qui a suscité les interprétations les plus hasardeuses, en est une éclatante démonstration.

Dans l'art amarnien, où ils sont hypertrophiés chez les femmes comme chez les hommes, une grande importance est donnée au bassin et au ventre, sièges de la création par excellence, mais aussi au développement de la poitrine, qui fait référence à la fertilité du roi mais aussi à celle du principe solaire, à l'origine de toutes choses.

Aux stances du *Grand hymne à Aton* :

C'est toi qui fais se développer les germes chez les femmes Toi qui crées sa semence chez les hommes,

Toi qui vivifies le fils en le sein de sa mère...

Toi qui ne cesses de donner le souffle pour vivifier chacune de tes créatures...

Tes rayons nourrissent la campagne

Dès que tu brilles, les plantes vivent et poussent par toi

répond la voix de Ay, courtisan d'Amarna, qui associe, dans une même fécondité, Akhenaton et le Disque solaire :

*Neferkhépérourê, mon dieu qui m'a créé,
Nil débordant chaque jour pour vivifier l'Égypte.*

À travers cette féminisation poussée à l'extrême, Akhenaton réaffirmait la bipolarité du Créateur à laquelle l'homme doit parvenir ultimement. La reine, parangon de féminité et de maternité, était quant à elle mise en scène dans des actions viriles ; son époux, roi tout-puissant d'Égypte, comme le corps fécond et fécondant du pays.

Subtil jeu des opposés et des polarités complémentaires où l'intelligence active et le logos fécondant (yang) rencontrent l'intelligence réceptive et la sagesse intérieure (yin ou Sophia).

Mais en quittant son palais comme pris dans les rets d'un charme, on se résigne : la « dame de beauté, digne d'amour, grande épouse du roi qui l'aime, puisse-t-elle vivre pour toujours et à jamais », demeure une inconnue...

Akhenaton et Rimbaud, poètes et prophètes

À celui qui n'a pas une âme d'archéologue en quête d'infimes traces du passé, et qui pourrait repartir déçu de Tell el-Amarna, un détour par les tombes des nobles et des dignitaires, creusées dans la falaise surplombant la cité, redonnera le goût du lieu. Car les scènes qu'on y distingue encore nous renseignent sur la vie de la cité, sur ses rites et ses cérémonies officielles. Sur ses habitants aussi, qui, suivant Akhenaton, voulurent à son image se faire inhumer dans le territoire du Disque.

Certaines sépultures sont attribuées à des personnages importants dont les noms et les fonctions nous les rendent (un peu plus) familiers : Huya, « surintendant du harem royal » (les domaines de la reine-mère Tiy), Meryrê, « grand prêtre d'Aton », Ahmès, « flabellifère à la droite du roi », Pentou « médecin en chef du roi », Parennefer, l'architecte, « surintendant des mains pures » ou encore ce Mahou, « chef de la police ».

Leurs dépouilles connurent *in fine* le même sort que les vivants, à la « mort » de la ville : elles « migrèrent » elles aussi vers Thèbes.

Réparties au nord et au sud en deux groupes séparés par un *ouâdi*, les tombes reflètent l'existence, la personnalité de leurs propriétaires³¹ et témoignent de la « carrière » fulgurante des fidèles courtisans que le roi éleva à des charges prestigieuses. Les tombes nord de Huya et Meryrê nous dépeignent, entre autres, la fastueuse cérémonie diplomatique de l'an 12 du règne où le couple royal entouré de leurs filles reçut les princes de l'Empire et tous leurs tributs, chacun – levantin, lybien ou nubien – étant figuré sous ses traits d'origine.

Mais c'est dans celle du « divin père » Aÿ, futur successeur de Toutânkhamon sur le trône d'Égypte, qu'on lit les vers du *Grand Hymne à Aton*, de la bel ouvrage littéraire qui traite des bienfaits du soleil dans tous les aspects qui touchent à la vie humaine, animale et végétale, mais aussi au caractère négatif de la nuit :

*Lorsque tu te couches dans l'horizon occidental,
L'univers est plongé dans les ténèbres et comme mort. (...)
Tous les lions sont sortis de leur antre,
Et tous les reptiles mordent.
Ce sont les ténèbres d'un four et le monde gît dans le silence.
Mais à l'aube, dès que tu t'es levé à l'horizon,
Que tu brilles en astre du jour,
Que tu repousses les ténèbres pour lancer tes rayons,
Le double-pays est en fête.
On s'éveille, on se met sur ses pieds,
C'est toi qui les as fait lever !
Les corps sont lavés, les habits passés,
Et les bras sont en adoration devant ton apparition.
Le pays entier fait son travail
Et tous les animaux sont satisfaits de leur pâture.
Arbres et plantes verdoient,
Les oiseaux se sont envolés de leur nid,
Leurs ailes éployées sont en adoration devant ton ka
Et tous les animaux dansent sur leurs pattes,
Tout ce qui s'envole et se pose
Vit quand tu t'es levé pour eux.*

En dépit des sévères dégradations qu'elle a subies, la sépulture de Meryrê est elle aussi précieuse qui nous renseigne sur le statut de cet homme, nommé « grand des voyants » comme le pontife d'Héliopolis, « proche du roi », « ami unique » ou encore, plus prosaïquement, « chancelier du roi ».

Dès l'entrée, on le voit représenté crâne rasé, en prière, les bras levés en signe d'adoration.

À l'ouest, où il peut voir le soleil se lever, l'ami du roi n'est que louange pour ce jour nouveau :

Adorer Aton quand il se lève dans l'horizon oriental du ciel.

Que ton lever est beau, Rê vivant [...]

(Tu) donnes la vie pour toujours, à jamais.

Tu illumines le Double Pays de toutes tes beautés,

Tu entoures le Double Pays au moyen de ton Disque.

[...] Tu ordonnes les pays pour réjouir son cœur et satisfaire son Ka. [...].

Il les gouverne pour toi avec un cœur [aimant]...

Le pays lui est soumis comme il t'était soumis.

Les neuf arcs (= les ennemis traditionnels de l'Égypte) sont devant sa Majesté [...] sous ses sandales.

Tu as fait qu'il règne pendant la même durée que toi, étant ici avec

Toi, éternellement, voyant tes rayons chaque jour.

Tu lui accordes des fêtes-Sed (les jubilés) et des années par millions.

Toutes tes places sont sous son œil, [pour] ton fils, issu de ton corps, le Seigneur des Deux Terres Nefer-Kheperou-Rê, doué de vie.

Sur la partie est, d'où il voit se coucher le Disque, Meryrê poursuit :

Adoration à Aton lorsqu'il se couche dans l'horizon ouest du ciel...

Ton coucher est beau, ô Rê vivant...

Dans l'antichambre plongée dans la pénombre, à côté de prières rituelles, une mention plus personnelle éclaire les rapports de Meryrê avec son souverain, à qui il doit son titre de noblesse et sa charge sacerdotale, la plus élevée dans l'atonisme. Mais davantage encore : il s'adresse à Akhenaton comme à son propre maître spirituel, celui qui lui a donné accès à une forme d'illumination ; il n'hésite pas à l'associer à son ka, cette forme d'âme que l'homme hérite de ses pères et transmet à ses enfants :

Le souverain bon qui m'a formé, qui m'a engendré, qui m'a fait croître, qui m'a associé aux princes, la Lumière par laquelle je vis, mon Ka jour après jour.

Cette proximité se renforce dans le passage vers la salle hypostyle de la tombe où le Grand Prêtre d'Aton est représenté portant quatre colliers d'or autour du cou, don d'Akhenaton lui-même. Des extraits de l'Hymne à Aton (dans sa version courte) exposent le programme théologique du roi, avec des accents panthéistes qui firent sa renommée lors de sa redécouverte à l'époque contemporaine :

*Que ton lever est beau, ô Aton vivant, Seigneur de l'Éternité !
Tu es étincelant, beau et brillant,
Ton amour est grand et puissant de ses rayons (...)
Ta surface brille donnant vie aux cœurs.
Tu remplis le Double Pays de ton amour,
Le bon guide qui s'est formé lui-même, créant chaque terre et ce qui est dessus (...)
Ils vivent quand tu te lèves pour eux.
Tu es le père et la mère de tout ce que tu as fait : leurs yeux, quand tu te lèves, voient par ton intermédiaire.
Tes rayons illuminent toute la terre (...)
Quand tu te couches à l'horizon occidental du ciel, ils reposent, comme s'ils étaient morts. (...)
Quand tu as envoyé tes rayons, tout le pays est en fête : les chanteurs et les musiciens haussent le ton de joie dans la cour de la maison du Benben.*

Il est temps de regagner la plaine et les rives du Nil. De franchir l'artère vivante du pays pour rejoindre le tumulte du monde.

À la sortie de la tombe fraîche, sous un ciel bleu acier que rien ne vient troubler, ébloui par les rayons du Disque qui dardent sur les rochers, sur cette ville et ce règne pétrifiés, on redescend lentement dans la fournaise de l'après-midi qui dissèque l'âme jusqu'au noyau. Sous 43 degrés, on s'éprouve alors comme la matière dans la cornue : en fusion !

L'athanor amarnien est bien ce lieu cathartique qui expurge le cœur et épure les souvenirs, conforme en cela à l'œuvre au jaune de l'alchimie (ou *citrinitas*), cette phase qui enjoint à la réflexion critique, à la

désidéalisation. Et qui, même si elle est « amère » parfois, peut nous conduire à un « réensoleillement intérieur » (Marie-Laure Colonna).

« Jour en feu... Braises de satin » : ces fulgurances rimbaldiennes refluent à la conscience qui surnage sur l'océan minéral, dans la chaleur assommante de la descente.

Avec ce « Elle est retrouvée./ Quoi ? – L'éternité », le poète s'interroge sur l'illumination qu'il a reçue. À son âme en quête, il répond qu'il n'y a d'autre éternité que le renouvellement éternel du cycle du temps : la succession des jours, écrasés de soleil, et des nuits vides où l'homme se sent solitaire. Dès lors, l'âme du poète peut se détourner des aspirations communes et accomplir son destin. Rimbaud et Akhenaton : trois mille ans d'écart, mais quelle singulière proximité ! Deux hommes d'excès et d'ardeur. Deux « voyants », au sens biblique du terme, c'est-à-dire deux « prophètes ».

Le règne du roi renégat avait débuté sous les auspices de l'enthousiasme, de la lumière et de la joie : sa fin sera tragique, marquée par les échecs politiques et la menace grandissante des cités-États du Levant. Mais aussi, entre l'an 14 et 17, par la mort de ses principaux protagonistes, Néfertiti, à peine âgée de trente ans, celle de son époux et de trois de leurs jeunes filles, sans doute emportés par la peste qui sévissait dans la région.

Leurs sépultures sont vides aujourd'hui. Et leurs corps, transportés vers Thèbes qu'ils avaient si intensément voulu laisser derrière eux.

Depuis la falaise, dans ce chaos de sable et de rochers, la cité solaire, en contrebas, semble reprendre forme, ses contours dansent comme un mirage, elle qu'Akhenaton imposa fugitivement comme le centre d'un univers placé sous la suprématie d'Un Seul, sans distinction de races ou de croyances :

*Ô toi ce dieu unique, dont il n'y a pas d'autres,
Solitaire en esprit, tu façannes la terre.
Les humains, le bétail, les petits animaux,
Tout ce qui est sur terre et qui va sur des pattes,
Ce qui est en hauteur et vole de ses ailes,
La Syrie, la Nubie
Et la terre d'Égypte.*

Tu assures à chacun sa juste position, créant pour ses besoins ce qui est nécessaire

Chacun se voit ainsi pourvu de nourriture, et d'un temps d'existence justement mesuré.

Leurs langues dans leur bouche en langage différent, et leur apparence de même ;

Leur couleur de peau est distincte, car tu différencies les peuples étrangers.

Toute utopie n'est pas illusoire.

Tout rêve n'est pas une chimère.

18. Akhenaton entreprit, avant son départ de Thèbes, une grande campagne de constructions dans le domaine des dieux de Karnak, d'où proviennent les fameux « colosses osiriaques » à son effigie, visibles au musée du Caire.

19. La ville fut construite très rapidement, en briques crues et en pierres de grès taillées de 52 cm par 52 cm, dites « talatates ».

20. Écrit en copte, cet évangile a été découvert en 1945, à Nag-Hammadi, en Haute-Égypte.

21. La découverte de documents officiels datant de cette époque fait ressortir que le roi se montrait digne de son héritage dynastique et qu'il suivait de très près les affaires politiques, alors qu'on en a fait longtemps un homme coupé des réalités de son temps. Pas un candide, donc, mais sans doute un habile tacticien qui imposa un changement radical à la société égyptienne.

22. Son dernier ouvrage paru en 1939, année de sa mort, où Freud examine les origines du monothéisme en Égypte au moment de la révolution religieuse d'Akhenaton et expose une théorie nouvelle sur les origines de Moïse et de la religion juive.

23. Au sens de celui de Thérèse d'Avila : « Il s'agit de considérer que notre âme est un château tout de diamant ou de pur cristal, qui se compose de maintes pièces, tout comme il y a au ciel maintes demeures » (chapitre I).

24. Akhenaton se place au début d'une chaîne que les philosophes ioniens de la nature ne poursuivirent que huit cents ans plus tard en posant la question d'un principe qui soit la condition et l'explication de tout. Une chaîne qui se terminera par les théories contemporaines du Tout, chez Einstein entre autres.

25. Pour l'égyptologue Dimitri Laboury, l'atonisme est aussi un « pharaocentrisme ».
26. Il survit surtout dans l'hindouisme, avec Vishnou ou Shiva, dont les sages savent bien que ce ne sont que des figures de l'Absolu, et où toute croyance admet la validité des autres, chaque dieu étant dans l'esprit du suppliant aussi valable que tous les dieux.
27. Qui cherche à faire disparaître les divinités.
28. Michel-Ange.
29. Depuis sa découverte, les autorités égyptiennes réclament régulièrement son retour sur sa terre d'origine. Hitler lui-même, qui voyait en la reine l'incarnation de la « beauté aryenne » (*sic*), s'opposa à son rapatriement.
30. Selon l'égyptologue Marc Gabolde, et grâce aux analyses des ADN prélevés sur plusieurs momies de la famille royale, Néfertiti et Akhenaton auraient été cousins germains. La proximité génétique apparente, selon lui, serait causée par trois générations successives de mariage entre cousins germains. Une consanguinité dont la momie de Toutankhâmon porte les stigmates : entre autres un pied bot, qui explique le nombre important de cannes découvertes dans la tombe de celui qui mourut à seulement 18 ans.
31. On en compte une quarantaine, d'importance différente dont vingt-cinq décorées et figurant leurs propriétaires et la famille royale dans ses fonctions.

IV

DENDARA L'Héliopolis féminin

*Hathor la vénérable, dame de Dendara,
Œil de Rê, dame du ciel, maîtresse des dieux, l'Or des dieux,
Vénérable de la grande Ennéade.
Elle est Maât quand on voit son uraeus, brillante de visage, parée de
poitrine.
Louange et joie à sa vue !
Les dieux et les déesses ouvrent pour elle l'année parfaite.*

Hymne à Hathor

Cette nuit, quatorze dieux précèdent la statue d'or que l'on vient de tirer des entrailles de la terre. En cette aube du Nouvel An, Hathor la Bouclée, celle qui réjouit le cœur des dieux, fille de Rê, va bientôt s'unir au Disque solaire. Horus, Harsomtous, Isis et Osiris l'escortent, leurs statues enveloppées de fumigations d'encens.

Dans *Ouâbit*, la « salle pure », elle reçoit les fards et les minéraux, telle la Dame du Ciel ! Ointe, parée d'étoffes, de bijoux et de couronnes, elle va bientôt monter jusqu'à la terrasse de son saint temple et recevoir la lumière de son père :

*Salut à toi, Rê, qui vis de vérité et détestes le mensonge, qui illumines le
pays et éclaires les hommes !
Comme c'est beau, tu brilles, Rê, tu circules dans le ciel sans jamais être
fatigué !*

*Hathor, l'Oeil de Rê, circule aussi dans le ciel selon un chemin parfait, ses ennemis n'existent plus,
Tu t'unis à ta fille, tu entends ce qu'elle dit en ce beau jour du Nouvel An !*

On a dressé pour la déesse des guéridons chargés d'offrandes pour la louer : pains chauds, gâteaux, bière, vin, lait. En abondance.

Le grand prêtre s'avance maintenant et récite la formule fixée au commencement du monde :

*Je t'apporte la grande offrande composée de toutes bonnes choses par milliers, des milliers d'offrandes pour ton ka dans ta cour divine.
Ta Majesté est puissante grâce à elles, tu en manges autant que le désire ton cœur !*

Lui tendre l'encensoir pour qu'il purifie la statue de la Dorée !

Gravir les marches du couloir étroit où, à la lueur des torches, tremblent les silhouettes des dieux, où sont gravés les hymnes immémoriaux ; ils n'auront pas de fin :

*Rê t'accueille dans ses bras,
Tu es installée dans le palais vénérable,
Tu apparais dans le temple,
Tu es la Maîtresse de l'univers dont la représentation est cachée,
Qui repousse le mal loin du Maître du grand sanctuaire,
La Resplendissante qui fait vivre les hommes !*

Sur le toit, renouveler les offrandes, reprendre les psalmodies. Tous les dieux l'entourent et on révèle son doux visage, dans les vapeurs d'encens mêlées aux parfums capiteux des bouquets montés et des fumets de viande.

Apporter le cierge consacré et tressé par Amon lui-même au prêtre ritualiste pour qu'il illumine le kiosque du Nouvel An avec ses douze colonnes dont les chapiteaux, sur leurs quatre faces, portent son visage, à l'image de son auguste père qui brille sur l'Est, sur le Sud, sur le Nord et sur l'Ouest.

Présenter à la Dame de vie le bandeau précieux aux motifs de l'année parfaite, tendre le *ouadj* vers son visage.

Vigueur, régénération pour le double-pays !

Le soleil vient de se lever sur Dendara : lorsque le premier rayon a frappé l'or de sa chair, Hathor s'est unie à l'astre ; « toucher l'Aton » a rechargé son *ba* jusqu'à l'année prochaine.

Proclamer ce miracle :

*On ouvre pour elle les portes de l'horizon,
Son père Rê se réjouit de la voir,
Il lui donne son sanctuaire, sa fonction royale,
Il lui donne le Sud en adoration devant son visage,
Le Nord en ovation devant son ka,
Il lui donne l'Est jusqu'aux limites où il se couche,
Il lui donne tout ce que voient ses yeux et tout ce que parcourent ses rayons !*

Les chanteurs la louangent, les jeunes musiciennes aux corps souples, avec leurs lyres, flûtes, harpes et tambours, l'entourent :

Souveraine de tous les dieux, Dame de la musique, de l'ivresse, Maîtresse de la danse !

De la cour monte une clameur sourde, celle des fidèles rassemblés pour célébrer l'arrivée du Nouvel an.

Les prêtresses s'avancent et agitent les sistres *sekhem* et *sechechet* dont les sons évoquent le bruissement des papyrus dans les fourrés où Hathor aime se promener :

Le ciel est en allégresse, la terre danse !

Mémoire transtemporelle

Je sursaute sous la pression d'une main ferme sur mon épaule : un Égyptien coiffé d'un panama blanc est penché vers moi et me sourit. Impossible de lui donner un âge. Soixante-quinze ans, peut-être. Des traits doux et des yeux bruns en amande, une bouche charnue qui dénude des dents du bonheur.

– Désolé de vous réveiller, mais j'ai eu peur que vous ne tombiez dans l'escalier, lance-t-il en souriant. Et me pousse derechef à m'asseoir sur un

gros bloc ébréché.

– C'est que je reviens du passé... Je crois que j'ai un peu perdu la notion du temps ! Et voilà que vous surgissez comme le bon génie des lieux !

– Remontée dans le temps ? Très intéressant ! Ce n'est pas la première fois que des visiteurs me racontent ce genre d'épisode.

Il rit franchement cette fois, et je ne peux que lui emboîter le pas :

– Je ne suis pas une adepte de la réincarnation, rassurez-vous ! Je crois que j'ai croisé trop de gens qui se souvenaient de leur vie antérieure en Égypte... Néfertiti ou Ramsès, le plus souvent. L'humble ouvrier de pharaon, jamais !

– Alors, nous sommes d'accord ! Anouar el-Singaby, je suis psychiatre, dit-il en soulevant légèrement son chapeau. Il m'est arrivé de soigner des touristes qui « décompensaient » et ne parvenaient plus à revenir dans la réalité. Ah ! les effets secondaires de l'Égypte ancienne sur la psyché... Cette passion quasi fusionnelle peut parfois confiner à la *mania*, au délire obsessionnel, croyez-en mon expérience. Et l'Antiquité devient alors un refuge idéal dont on ne veut plus sortir, à plus forte raison quand le réel est trop angoissant.

– Il y a parfois de quoi être troublée, à dire vrai. Les scènes que j'ai cru voir avaient une telle apparence de réalité. Le produit de mon imagination créatrice ? Ou un début d'insolation !

Nous décidons de monter sur la terrasse d'où l'on jouit d'une vue dégagée sur le temple et le désert.

– Au fond, que savons-nous vraiment des capacités extra-ordinaires de notre esprit ? Nous n'en sommes qu'aux balbutiements. Vous vous êtes peut-être perdue dans les méandres de votre inconscient. Surtout avec les affinités qui sont les vôtres avec ce pays, cette civilisation. Carl Gustav Jung disait qu'il y existait des images à caractère historique dont il était impossible d'expliquer les détails par l'expérience personnelle de l'individu. Il supposait qu'une certaine atmosphère historique était née en même temps que nous au moyen de laquelle nous décrivions des détails comme s'il s'agissait de faits réellement vécus.

– Selon quelle transmission ?

– Une sorte d'héritage psychique que nous aurions reçu à la naissance, comme il en existe un de l'hérédité physique décrite par Mendel. Il se

transmettrait de génération en génération sans se préoccuper de la vie de l'individu. Une idée en lien avec celle d'inconscient collectif...

– En somme, peut-être l'un de mes lointains ancêtres a-t-il voyagé dans l'Égypte des pharaons et j'en ai conservé des bribes de souvenir ?

J'aime beaucoup l'idée que Anouar vient de me suggérer. Et je compte bien me pencher sur la question à mon retour. Les confidences surprenantes de visiteurs qui, en Égypte, ont vécu une manière de translation dans l'espace-temps, sont récurrentes.

« Si les portes de la perception étaient nettoyées, écrivait William Blake, tout paraîtrait tel qu'il est, infini... »

Nous avons bavardé un moment, assis tous les deux sur le bord du toit, les jambes dans le vide, nos regards perdus sur les montagnes âpres et sèches et sur ce sable que la porte de l'enceinte en brique tentait de circonscrire. Les palmiers avec leurs fûts longilignes et cannelés rythmaient ce paysage contrasté, de verdure et de rochers ocre jaune.

Je l'ai quitté à regret, cet homme sage et paisible, qui m'avait évoqué dès les premiers instants la figure du vizir Amenhotep, fils de Hapou. Au XV^e siècle avant notre ère, ce scribe était vénéré comme le messager des dieux. Et le modèle incarné de l'humaniste :

Je suis celui qui adoucit le cœur au jour du malheur...

Je n'ai point fréquenté ceux qui font le mal et je n'ai pas permis que quelqu'un de ma suite vive dans la misère et les difficultés, accablé de travaux [...].

Celui qui m'a connu souhaitera devenir semblable à moi en écartant le mensonge et en évitant de nuire à autrui,

avait-il fait inscrire sur l'une de ses statues, au soir de sa vie...

En habitué des lieux, Anouar a obtenu l'autorisation auprès du policier en faction de me laisser un peu de temps, seule dans le temple, après la fermeture.

Ce n'est pas la première fois que je fais ce genre de rencontre singulière, grâce à laquelle un Égyptien m'offre un moment rare, impromptu. Un privilège.

Ainsi de cet après-midi dans la vallée des Rois, sur la rive ouest de Louxor. Les suites de la guerre du Golfe avait vidé l'Égypte de ses touristes, mais j'étais bien décidée à ne pas annuler mon voyage car je voulais faire découvrir ce pays à ma fille de six ans. Je nous revois marchant absolument seules, ses longs cheveux blonds soulevés par la brise, sa petite main au creux de la mienne, sur la route poussiéreuse de la grande nécropole royale. Je n'étais pas inquiète, j'avais placé ma confiance dans cet « esprit des lieux » que, je l'espère, je n'ai jamais trahi. Surgi de nulle part, un *gafir* au port de tête de prince du sang – mais à l'air bourru – nous apostropha. Il avait décidé, en dépit de mon refus appuyé, de nous accompagner. Et de nous ouvrir des tombes dont il détenait les clés contre un substantiel bakchich, une des plus solides « institutions » égyptiennes qui peut vite devenir un fléau relationnel...

Mais lorsque je lui appris que j'avais travaillé en Égypte et que j'avais été l'étudiante de l'égyptologue François Daumas, il arrêta net son « argumentaire commercial » et porta ma main à ses lèvres en pleurant. Il consentit même à ouvrir une tombe un peu à l'écart pour que Isaure voie une « vraie » momie dans son sarcophage – ce qui, loin de l'effrayer, la ravit ! – alors que la plupart des dépouilles royales ont été transportées depuis des années au musée du Caire.

Puis soudain, il disparut au détour de la route, comme il était venu, sans un bruit.

Érotique Hathor

Une heure pour moi seule à Dendara : j'y vois aussi un « cadeau » divin, plus particulièrement celui d'Hathor (ou *Hout-Hor*, « la demeure d'Horus », qu'elle protège et contient dans sa matrice, comme le représente l'hiéroglyphe de son nom), « mon » autre déesse tutélaire avec Isis. Figurée comme une femme à oreilles de vache, d'essence à la fois lunaire et solaire, les théologiens la qualifiaient de « La Dorée » car elle est l'or de vie, métal incorruptible et symbole d'immortalité.

Figure de l'éros, aussi, parce qu'elle établit le lien entre amour divin et amour humain, désir physique : « La sexualité et la spiritualité ont besoin l'une de l'autre du fait qu'elles représentent un couple d'opposés »,

soutiennent certaines écoles de psychologie des profondeurs, qui en font les deux axes de l'expérience d'individuation³². Je les rejoins sur ce point.

Une bien belle médiatrice, Hathor... Et pourquoi pas un support d'identité pour les femmes contemporaines en quête d'unité intérieure et qui peinent à conjoindre en elles toutes les dimensions du féminin ! Car si Isis incarne l'archétype de l'épouse et de la mère réalisée, Hathor, elle, s'apparente à la grande amante, celle qui était présente au moment de la création auprès du dieu Atoum dont elle est le bouclier rayonnant, l'émanation, l'alter ego, la fille et l'œil. Celle qui l'a assisté dans son acte créateur, lui qui en dépit de ses qualités démiurgiques, avait besoin d'une dimension féminine pour faire venir le monde à l'existence. D'où son nom évocateur de « Main du dieu », indispensable à la libération des forces créatrices du démiurge.

Si sensuelle avec l'éclat solaire qui annonce son arrivée, avec ses nattes lourdes et ses boucles, qu'elle va réjouir le cœur de son père Rê qui « passait toute une journée, couché sur son dos sous la tonnelle. Son cœur était triste car il était seul... Debout, elle découvrit son sexe à sa face et le grand dieu lui sourit ». À raison, les amoureux invoquaient Hathor sous le vocable de « Dame de la vulve ».

Cette dimension sexuelle en lien avec les forces génésiques, se retrouve aussi chez Isis lorsqu'elle endosse les traits d'Hathor-Aphrodite dans le milieu gréco-égyptien d'Alexandrie ; elle relève sa robe pour dévoiler son triangle pubien, ou encore elle prend la forme d'Isis-Baubô, avec ses seins lourds, ses hanches généreuses, sa taille fine et son ventre arrondi. Les jambes repliées et les cuisses écartées, elle présente son sexe ouvert, comme la Baubô du mythe éleusinien, où cette dernière entreprit de sortir Déméter de sa dépression, mère éplorée, en quête de sa fille Perséphone enlevée par Hadès.

Un geste qui, dans l'Antiquité, s'inscrivait dans l'ordre des choses, au cœur de civilisations toutes placées sous le régime de la Grande Déesse des origines. Par ce geste « initiatique », Hathor, Isis, Baubô ou la Celte Sheelana-nig qui ouvre les lèvres géantes d'une vulve béante, révèlent l'un des mystères fondamentaux de la féminité, celui, ontologique, de l'« origine du monde ». « Fente » primordiale qui permet au monde de naître, et à chacun de nous, tous issus du ventre d'une femme, de nous affronter à notre « deuxième » naissance, spirituelle cette fois.

Ce rire réellement salvateur qui a été déclenché par « le geste de Baubô viole un des tabous sur lesquels repose la société humaine, (et) doit être expliqué comme un acte magique, comme un exorcisme, destiné à mettre en fuite le mauvais démon dont est possédée Déméter³³ », nous dit encore Salomon Reinach. De même celui accompli par Hathor envers Rê étendu, dolent, soudain exorcisé de ses « démons intérieurs » par la sensuelle Hathor.

Le message psycho-spirituel que renferme une mythologie est un précieux allié, avec sa dimension cathartique et profondément initiatique. « La société qui chérit ses mythes et les maintient en vie sera alimentée par les strates les plus sûres et les plus riches de l'esprit humain », confirme Joseph Campbell (in *Des mythes pour se construire*). Aujourd'hui encore, nous pouvons en faire l'expérience si nous vivons en accord avec le mythe directeur qui est le nôtre. Plus spécialement à l'heure où le Féminin spirituel reprend sa place – légitime – aux côtés de la divinité masculine.

Un grand livre d'astronomie

Pour visiter le temple de Dendara, l'un des plus prestigieux mais aussi les plus complexes de la vallée du Nil, il convient de le décider, car ce sanctuaire, conservé sous son ultime aspect, se trouve à l'écart de la croisière classique qui remonte le Nil de Louxor à Assouan. Depuis Louxor, épiscentre de la Haute-Égypte, il faut faire route quatre-vingts kilomètres au nord, pour y parvenir, sur le coude que forme le Nil, en face de la ville de Qena.

Il fut élevé vers 80 avant notre ère, à l'époque des derniers Ptolémées ; le nom d'« Héliopolis féminin³⁴ » ne lui fut pas attribué par hasard (mais en Égypte, rien, au fond, ne relevait du hasard, d'autant que le nom était considéré comme vivant) car il s'apparente au temple du Féminin rayonnant. Des fouilles ont aussi révélé que dès l'Ancien Empire – un temple existait déjà sous le règne de Chéops – les Égyptiens y vénéraient Hathor, établissant très tôt dans l'histoire du pays une géographie sacrée.

C'est aussi à propos de Dendara, que Vivant Denon, accompagné des soldats de Bonaparte lors de l'expédition d'Égypte (1798), écrira :

Tout parlait, tout était animé, et toujours dans le même esprit. L'embrasement des portes, les angles, le retour le plus secret, présentaient encore une leçon, un précepte, et tout cela dans une harmonie admirable (...). Le membre d'architecture le plus grave déployait d'une manière vivante ce que l'astronomie avait de plus abstrait à exprimer (...). La peinture ajoutait un charme à la sculpture et à l'architecture (...). La sculpture était emblématique, et pour ainsi dire, architecturale.

Ceci encore :

Tout annonce que ces temples contenaient, pour ainsi dire, l'essence de tout, que tout en émanait.

Et on raconte que l'armée française, tels des chevaliers devant leur Dame, s'agenouilla devant l'édifice et applaudit.

De fait, l'« Aphrodite égyptienne », qui avait choisi Dendara (le *Iounet* antique) comme lieu de repos, est omniprésente dans son temple qui est à lui seul un traité magistral d'astronomie et d'astrologie (il n'existait à l'époque tardive aucun antagonisme entre ces deux disciplines) : des cryptes jusqu'aux chapelles et au kiosque élevés sur son toit, tout un symbolisme se déploie ici à la gloire de la déesse « unique et sans pareille dans le ciel » et qui s'incarnait aussi dans une vache prodigieuse, aux dimensions du cosmos.

Les Égyptiens avaient pour leur part une connaissance assez avancée dans ces disciplines, comme en témoigne le seul édifice égyptien à nous avoir livré un zodiaque, actuellement exposé au Louvre. Considéré comme l'un des plus beaux exemples de ce type, ce dernier décrit les constellations zodiacales, la lune et le soleil, mais aussi les cinq planètes principales : Mars, Vénus, Mercure, Jupiter et Saturne. La voûte céleste est y figurée tel un disque soutenu par quatre femmes et des génies à tête de faucon. Sur son pourtour, 36 génies ou « décans » symbolisent les 360 jours de l'année égyptienne. À l'intérieur de ce cercle se trouvent des constellations au nombre desquelles figurent les signes du zodiaque. On identifie bien le Bélier, le Taureau, le Scorpion, le Capricorne. Quant au Verseau, par exemple, il prend ici des traits égyptiens sous la forme du dieu de l'inondation, l'hermaphrodite Hâpy, qui tient deux vases d'où jaillit de l'eau³⁵.

L'éclipse solaire du 7 mars 51 observée par les astronomes égyptiens, dits aussi « prêtres horaires », a été figurée sous les traits de la déesse Isis tenant un babouin par la queue, c'est-à-dire qui empêche la lune, sous la forme du dieu Thot, de cacher le soleil. L'éclipse lunaire du 25 septembre 52, quant à elle, a pour symbole un *œil – oudjat* (ou « être intact », voir page 106), car une éclipse lunaire a toujours lieu à la pleine lune.

La configuration de ce bas-relief ainsi que son symbolisme auraient même, par des voies inconnues quant à sa transmission, influencé les sculpteurs romans lorsqu'ils édifièrent le portail « astrologique » de la basilique de Vézelay...

Pour fixer les principales fêtes liturgiques, les « prêtres horaires », observaient, à l'aide d'instruments de visée simples, la course du soleil, les phases de la lune, la position des planètes et l'évolution, heure par heure, des étoiles. Cette science, considérée comme sacrée, était indissociable du culte d'Hathor dont les théologiens égyptiens estimaient qu'elle réglait le mouvement de l'univers.

Dès le pronaos, le programme décoratif illustre la marche du ciel, les constellations, les mois, les jours et les heures. La joliment nommée « celle à l'apparition bleu turquoise » expose son large visage coiffé d'une perruque à volutes, au sommet des colonnes dont les peintures sont encore visibles par endroits.

Dans son séminaire de psychologie analytique (1925), Jung faisait remarquer que tous les peuples avaient « fabriqué des idoles pour concrétiser leurs idéaux et les éterniser ». Et il ajoutait ce qui me semble aujourd'hui une évidence : « Tous les symboles cherchent à être concrétisés. » La théologie égyptienne a su donner forme à ses symboles.

Car au-delà du programme décoratif et architectural à l'œuvre ici, l'intention symbolique et religieuse a toujours primé en Égypte : ces colonnes imitant le monde végétal forment, à l'entrée du temple, le marais primordial qui renferme les germes de la création et de la vie. La déesse se plaît dans cet univers aquatique, féminin, qui est celui de l'origine du monde.

Cette salle devait être utilisée comme support à l'enseignement des « maisons de Vie », au sein desquelles on abordait les disciplines les plus complexes : théologie, rituels, magie, « Sagesse », mais aussi les arts, les mathématiques, l'astronomie et l'astrologie. Au-delà de son rôle didactique,

ce pronaos servait sans doute de « sas initiatique » pour les postulants au culte hathorique, avant de pénétrer plus avant les mystères de la déesse.

On sait peu de chose sur la manière dont se déroulaient ces cérémonies nocturnes, car, selon la tradition, les initiés étaient tenus au silence. Car à la notion de sacré – *djeser* – était associée celle de secret – *seshta* –, ce qui ne peut être dit ou divulgué au monde profane. Des prêtres appelés « les beaux » et « les parfaits », des prêtresses, « les vierges » et « les douces », chantaient dans les cours du temple. Ils célébraient ensuite des rites secrets où l'on s'enivrait, on se parfumait. En communiant à la joie céleste d'Hathor, le myste découvrait ainsi l'une des clés de l'immortalité : « Chanteurs et vierges étaient rassemblés en un même endroit, relate l'un d'eux, et leur chant de gloire était pour moi comme le chant de la déesse Méret³⁶... »

Les noces alchimiques de la Déesse

C'est aussi à Dendara que l'on a découvert les stances du *Cantique du matin* qui nous donne la « tonalité » de ce qui devait se passer chaque jour ici : s'apparentant au genre de la poésie métaphysique, cet hymne qui célèbre les nombreuses théophanies d'Hathor était chanté à la pointe de l'aube, au moment où le grand prêtre pénétrait seul dans le naos ou « Grand-Siège » pour rendre à la « Mère de dieu » son culte quotidien³⁷. À la lueur d'un cierge, le « premier prophète », substitut du roi, comme ses homologues dans tous les autres temples de la vallée du Nil, brisait les sceaux d'argile qu'il avait apposés la veille sur le naos de la déesse. Après la toilette, l'onction et l'habillage de la statue et la quarantaine de gestes rituels accomplis, l'hymne du jour pouvait être récité. Au moment précis où le soleil se levait à l'horizon, un chœur entonnait ce cantique et, selon le rite de l'« union au Disque » où la statue était rechargée en énergie par l'essence divine solaire, le visage de la déesse était exposé aux rayons de l'astre. En voici quelques lignes :

Hathor, Dame de Dendara, Œil de Rê, Dame du ciel, Celle au beau visage, aux sourcils fardés, à la gorge brillante...

C'est toi qui fais éclater la création dans les cieux, toi qui emplis la terre de poudre d'or...

... Ton ventre qui enferme la perfection... s'éveille en paix.

Que ton éveil soit paisible !

... Tes mains pleines de vie et de prospérité, qui donnent la vie à qui marche sur ton chemin... s'éveillent en paix.

Que ton éveil soit paisible !

... Toutes les parties de ton corps qui se reforment en un tout communiquant l'allégresse... s'éveillent en paix.

Que ton éveil soit paisible !

Il était temps, alors, de présenter Maât à la déesse des lieux afin de lui inspirer le désir, à chaque nouvelle aube, de maintenir l'équilibre sur terre mais aussi de veiller au respect de ce qui est juste, deux valeurs sur lesquelles reposait la société égyptienne face aux menaces de rupture, d'injustice, de désunion, de guerre, toutes fautes commises par ceux qui n'auraient pas veillé au maintien de Maât. Respecter et perpétuer les rites dans chaque temple, matin et soir, s'imposant pour ce peuple profondément religieux – c'est-à-dire dans l'un des sens étymologiques du terme, soit *relegere*, soin vigilant, consciencieux – comme seul garant de l'équilibre universel. Sur la terre comme au ciel.

D'union au Disque, il était aussi question sur le toit du temple, plus précisément à l'angle sud-ouest de la terrasse, au cœur d'un petit kiosque dédié à cette cérémonie. Sur la porte orientale de cet édicule, les théologiens avaient associé les signes du zodiaque et leurs planètes respectives, avec les trente-six représentants divins des nomes (les provinces égyptiennes) dont la théologie comportait une signification astrale. Dans l'esprit de l'adage hermétique, « tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », la carte du ciel est ici projetée sur la géographie du double-pays. L'Égypte terrestre est le reflet de l'Égypte céleste, comme le rappelle la parole de Thot-Hermès :

L'Égypte est organisée à l'image du ciel.

Ainsi, par la loi des correspondances, l'ordre cosmique était aussi préservé dans le double-pays.

Ces trente-six dieux régionaux, gravés sur la porte, représentent également les trente-six décans³⁸ entourant l'étoile Sothis dont on sait que

le lever héliaque ouvre la nouvelle année, marquée par le retour de la crue³⁹.

Symbolisant l'unité du Double-pays, ils inauguraient l'Ouverture de l'année parfaite pour la déesse, sous sa forme d'Hathor-Isis-Sothis.

Cette étoile déifiée était déjà évoquée vers 2600 avant notre ère dans les *Textes des Pyramides*. Les prêtres horaires la considéraient comme l'« Œil de Rê », reflétant l'énergie du soleil et régissant le climat de notre système. Définie comme la « grande pourvoyeuse », elle n'est autre que la moderne Sirius. Il faudra attendre l'époque contemporaine pour que l'astronomie découvre la puissance énergétique de cette étoile, qui en fait une exception remarquable.

La plupart des historiens de l'Antiquité ont souligné les connaissances des Égyptiens dans cette discipline :

Il n'y a peut-être pas de pays où les positions et le mouvement des astres soient observés avec plus d'exactitude qu'en Égypte. Ils conservent depuis un nombre incroyable d'années des registres où ces observations sont consignées. On y trouve des renseignements sur le mouvement des planètes, sur leurs révolutions et leurs stations : de plus, sur le rapport de chaque planète avec la naissance des animaux, enfin sur les astres dont l'influence est bonne ou mauvaise. En prédisant aux hommes l'avenir, ces astrologues ont souvent trouvé juste...

Diodore de Sicile, I, LXXXII.

Et encore :

Ils sont les auteurs de diverses inventions, telles que celles de désigner à quel dieu chaque mois et chaque jour sont consacrés ; de déterminer, d'après le jour où un homme est né, les événements de sa vie, comment il mourra, quelles seront ses qualités.

Hérodote, II, LXXXII.

Cette cérémonie du Nouvel An, qui fêtait le retour de la crue, se déroulait dans les temples de la vallée rendue fertile. Par son énergie propre, chaque divinité locale participait à cette prospérité. Mais à Dendara, cet

événement liturgique prenait plus particulièrement valeur de symbole universel.

Ce haut lieu où régnait Hathor fonctionnait comme un vaste athanor au sein duquel la déesse allait s'unir au soleil lors de véritables « noces chimiques ». Au cours des différentes étapes du rituel de l'Ouverture de l'année parfaite, la transmutation des métaux en or ne se déroulait pas d'une manière physique (ou « externe », pour reprendre la terminologie alchimique), mais plutôt sur un plan spirituel (ou « interne ») : la matière spiritualisée et l'esprit corporalisé, l'un des buts de l'œuvre alchimique⁴⁰.

On retrouve dans ce temple l'analogie entre Hathor, « l'Or des dieux » et les minéraux car, traditionnellement, la déesse régnait sur toutes les richesses du sol. La fête du Nouvel An, qui était l'occasion d'en dévoiler la substance, nous entraîne pas à pas jusqu'à la révélation finale : l'« Union au Disque », qui correspond à la sublimation, phase ultime de l'alchimie.

La statue de la déesse était d'abord tirée des profondeurs de son naos, caché dans la crypte souterraine du sud qui, obscure et secrète, évoque le creuset. Elle était ensuite hissée jusqu'à une chapelle supérieure, la « maison de la flamme ». Précédée des dieux qui lui ouvraient le chemin et la protégeaient, elle passait alors par une salle dite du « pseudo-trésor » où elle recevait, de la part des différents pays miniers, des offrandes fictives, décrites sous forme d'inscriptions.

Les prêtres l'amenaient ensuite dans la *Ouâbit* ou « salle pure », petit temple aux proportions harmonieuses, où on lui offrait des minéraux. Au plafond de cet édicule était figurée Nout, la voûte céleste. Là, le soleil engendré par sa mère transmettait, à travers ses neuf rayons, son énergie divine à l'image d'Hathor, comme il le ferait bientôt à sa statue lors de la cérémonie de l'« Union au Disque ». Les Égyptiens étaient vigilants : cette représentation prendrait symboliquement le relais de ce rite essentiel qui, un jour, pourrait ne plus être accompli. Ointe puis parée d'étoffes, de bijoux et de couronnes, consacrée en vue du grand mystère qui allait s'accomplir, la statue était alors conduite sur le toit du temple. De nombreux prêtres et représentants du Roi la précédaient qui arboraient des emblèmes hathoriques mais surtout des coupelles de divers minéraux et métaux. Ceux-ci, de l'obscurité du temple jusqu'à la lumière des terrasses, allaient accomplir leur transmutation.

Le kiosque était d'abord illuminé avec un cierge – spécialement consacré, il annonçait la prochaine régénération de la divinité par la

puissante énergie du soleil levant – tandis qu’un prêtre ritualiste chantait les litanies de l’An Nouveau. L’officiant principal présentait quant à lui un bandeau précieux aux motifs de l’année parfaite ainsi qu’une colonne *ouadj*, fleur de papyrus qui signifie « être vert » et évoque l’idée de renaissance. Cette colonnette était alors manipulée selon un rituel très particulier, destiné à « vitaliser » le bandeau. Lorsque le premier rayon de Rê, symbolisant l’an neuf, touchait enfin la statue d’or, celle-ci se joignait « à l’éclat de son *ba* ».

Pendant tout le temps de la liturgie, un ritualiste-lecteur coiffé de deux plumes retenues par un bandeau serré autour de la tête, récitait les formules sacrées. La cérémonie s’achevait par une purification à base de racine de térébinthe qui entamait le cycle nouveau.

Ainsi, au premier jour de cette aube sacrée, la mise en scène divine se jouait-elle sur la façade du kiosque sacré, orienté au soleil levant. Les trente-six décans rassemblés là attendaient qu’Hathor-Sothis, en sa double nature diurne et nocturne, sorte des ténèbres et se régénère en ce lieu élu.

Précédée par la lumière matérielle du Cierge nouveau qui annonçait la véritable lumière de l’astre, la statue divine, venue des profondeurs des cryptes souterraines, pouvait enfin s’unir au soleil levant et devenir l’Or. Ainsi de l’ultime phase alchimique, dite de « sublimation », en correspondance avec l’or, « chair des dieux » pour les Égyptiens, et couleur du soleil pour les hermétistes, elle est celle qui apporte une totale et authentique plénitude spirituelle.

Dans les chapelles d’Osiris

Mais le toit de ce temple magnétique, baigné d’une chaude couleur bouton d’or, réserve d’autres surprises, comme ces deux chapelles qui se répondent d’est en ouest, et qui relatent sur leurs murs les scènes de la mort d’Osiris. Comme la plupart des temples égyptiens, Dendara était censé abriter une relique de cette divinité, conservée ici dans une des chapelles.

Lié aux cycles perpétuels, à la renaissance, et par extension au culte des morts dont il est devenu l’image absolue de la « renaissance éternelle », *Wsir* bénéficia de la ferveur d’un culte durant toute l’Antiquité. Les mythes qui l’entouraient et les dieux qui lui étaient associés le rendirent indissociable de la vie quotidienne et du culte funéraire. Dieu parfait

(*Ounnefer*, l'être perpétuellement bon), incarnation de la bonté, du sacrifice de soi afin que renaisse la nature, adulé dans toute l'Égypte, il apprit aux hommes comment se nourrir en cultivant la terre et en tirant parti des crues du Nil. Il leur enseigna les arts et la morale. Et leur inspirait compassion et respect, lui qui fut trahi par son propre frère, mais sut renaître grâce à l'amour que lui portait son épouse Isis. Son fils Horus le vengea de Seth, son assassin.

La survie du pays tenait à la décomposition de son corps qui se muait en crue féconde et à ses humeurs nourrissantes – Osiris était aussi celui qui dominait la survie et la régénération des hommes *post mortem*⁴¹. Un mythème « mort et renaissance » lié au cycle végétal, à la crue du Nil, à la germination et à la dimension profondément agraire de l'Égypte. Quant à l'écoulement des lymphes hors du corps d'Osiris, il est l'expression d'un rite de fertilisation du sol, comme l'indique un passage des *Textes des Sarcophages* :

*Je vis, je meurs : je suis Osiris.
Je pénètre en toi et je réapparaîs à travers toi ;
J'ai grandi en toi ;
Les dieux vivent de moi parce que je vis et je croîs dans le blé
qui les soutient. Je couvre la terre ;
Je vis, je meurs, je suis orge, je ne pérís point.*

Les mystères de sa résurrection, sous forme de rites secrets qui commémoraient d'abord sa mort, se déroulaient durant les fêtes de Khoiak (c'est-à-dire le quatrième mois de l'inondation, selon le calendrier égyptien). Pour l'occasion, on fabriquait des statuettes à l'image du dieu, faites de terre, de pierres broyées, de graines d'orge et d'aromates et que l'on faisait pousser dans un moule de forme osirienne. Puis on l'arrosait jusqu'à ce que naisse un véritable « jardin » aux contours du dieu des morts : « L'orge est en quelque sorte la pierre philosophale qui permet le passage à l'état divin : *l'embryon d'orge sert de substitut pour qu'Osiris se manifeste...* Le pâton est *la Matière*, qui mélangée à l'orge va alchimiquement se transmuier, non seulement en un simple simulacre matériel, mais en corps même du dieu », explique l'égyptologue Sylvie Cauville⁴², qui a consacré sa vie à l'étude de Dendara.

Une fois réalisées, on les traitait de la même manière qu'un corps momifié avec l'onction et l'embaumement rituels. On parlait à demi-mot de « travail mystérieux », alors que les différentes parties du rite se voyaient attribuer des titres comme « connaître les secrets du travail de la cuve-jardin », « connaître le secret de la maison cachée » ou connaître le mystère que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas, et que le père transmet à son fils⁴³ ».

Le 12 Khoiak, l'orge embryonnaire, devenu simulacre osirien, était embaumé et quatorze jours plus tard – un demi-cycle lunaire où l'astre est plein –, on célébrait la victoire du dieu sur l'anéantissement, lui qui, comme la lune (Osiris relève du régime lunaire et nocturne, quand Isis et Hathor relèvent d'un régime solaire et diurne), avait traversé l'invisibilité pour surgir pleine et rayonnante.

Cette figurine toute chargée d'énergie divine allait protéger le temple jusqu'à l'année suivante où elle serait remplacée par une autre statuette. Dans le même temps, alors que son corps-simulacre reposait dans la chapelle mystérieuse de Dendara, Osiris pouvait monter jusqu'à la voûte céleste, s'envolant « vers l'horizon comme Phénix et Lune ».

C'est dans le secret des chapelles de Dendara que se déroulaient cette mort et cette renaissance du dieu, plus particulièrement dans deux d'entre elles : l'une renfermait le rite de l'embaumement et la momie du dieu recevait les effluves parfumés des onguents préparés à l'étage au-dessous, dans le laboratoire du temple. L'autre, où l'on mettait la dernière main à ce rite, était située au-dessus de la salle du Trésor, où étaient entreposés les bijoux divins. Dans le même esprit que précédemment, ce lieu caché émettait des influx bénéfiques qui rechargeraient les cent quatre amulettes en or, pierres précieuses, fixées entre les bandelettes de la momie. Elles auraient un effet prophylactique sur le dieu lorsqu'il traverserait son année, chacune d'entre elles – ainsi celle posée sur le cœur, un scarabée – ayant une fonction propre.

Le 26 khoiak, au « matin divin », partait la procession de la barque du dieu depuis la chapelle de l'est, dont les murs reproduisaient le rituel funèbre des mystères d'Osiris. Puis telle la course du soleil, elle passait par le sud, pour rejoindre la chapelle de l'ouest où Osiris était ressuscité, sous l'aspect de la pleine lune, en dieu de l'inframonde.

Précédé d'une cour à ciel ouvert, ce lieu était conçu avec une première salle où pénétrait la lumière et sur laquelle donnait une salle aveugle,

éclairée par une seule ouverture au plafond.

Contraste ombre et lumière, sensation de pénétrer une part du mystère, qui saisissent encore aujourd'hui celui qui s'y attarde : entouré de phénix, symbole de résurrection, d'un hymne à la lune et des paroles efficaces du « remplissage de l'Œil-Oudjat », on éprouve dans ces chapelles la dimension ontologique de cette mystique élaborée. Quant à ce fameux « Œil-Oudjat », reproduit à l'envi aujourd'hui et porté en bijou sans que l'on en connaisse toujours le sens, tel est son message symbolique : l'œil d'Horus – car il s'agit bien de lui – fut crevé par son oncle Seth lors de leur combat pour la succession au trône d'Égypte, laissé vacant à la mort d'Osiris. Œil déchiré en quatorze parties et que le dieu Thot soigna, lui rendant son intégrité sous la forme de l'*oudjat*, symbole de la lutte constante des dieux et des hommes pour réparer ce qui avait été mis à mal par le désordre, le tumulte. À Dendara, les divinités de l'Ennéade héliopolitaine le soignent grâce à une plante et un minéral magique, lui rendant ainsi ses pouvoirs originels : luminosité et santé. *Oudjat*, ou la plénitude retrouvée.

Quant à la chapelle qui abritait le zodiaque, elle était celle où l'on fabriquait la figurine en orge, selon des opérations alchimiques réalisées « du crépuscule jusqu'à l'aube », le ciel les surplombant leur infusant toute son énergie et sa puissance. Cette carte astrale n'occupait pas par hasard la partie ouest du plafond : c'est le lieu où se couche le soleil, et le royaume des morts. Autour du zodiaque courait une légende :

Le ciel d'or, le ciel d'or ; c'est Isis la grande, mère du dieu...

Qui prend place dans Dendara, c'est le ciel d'or...

Le Jeune-Homme Osiris, son étoile visible

Osiris, sa Lune,

Osiris, son dieu

Sothis, sa déesse

Ils entrent et sortent pour les morts de la vallée infernale.

Isis et Osiris éclairaient ainsi la nuit mais aussi tous les défunts qui les avaient rejoints dans le paradis du dieu reverdissant.

Il ne faut pas manquer de se rendre dans la chapelle qui fait pendant à celle où se trouve le zodiaque, elle porte une scène envoûtante, comme tout

ce que comporte ce temple tout à fait « extraordinaire » : la déesse du ciel, Nout, y déploie son long corps sur tout le plafond. Elle rayonne et entoure dans son giron de lumière son fils premier-né dont les jambes sont repliées : Osiris y est figuré en position fœtale, lové en rond. Le cercle indique le temps cyclique et la succession des générations. Vivant une nouvelle naissance, l'enfant-dieu est invité à revenir dans la matrice mais aussi à en sortir, telle une nouvelle lune, protégé par le rayonnement solaire du Féminin spirituel.

Belle invitation qui est faite à chaque homme, par l'intermédiaire de cette image symbolique : pour s'émanciper véritablement et accéder à une dimension virile intérieure, il convient de sortir de la matrice, une étape indispensable dans tout processus d'individuation masculin...

La crypte de l'origine du monde

Pense-t-on que cette moisson symbolique et spirituelle s'arrête là ?

C'est sans compter sur l'incroyable dispositif qui a été *aussi* mis en place à Dendara : un réseau des cryptes qui parcourt le lieu comme les veines battantes d'un corps (toujours) vivant. Ces salles cachées dans la maçonnerie, véritables chambres secrètes, sont réparties sur les trois côtés du temple, s'étendant sous le sol, au niveau du sol et en étage. « Boucliers qui repoussent le mal », selon l'expression égyptienne, gravées de scènes primordiales, elles n'étaient autres, pour certaines d'entre elles, que des bibliothèques spirituelles où étaient enfouies les plus anciennes archives.

Dans la crypte 1, Cléopâtre elle-même, coiffée de hautes plumes, la « régente et maîtresse des Deux Terres, la fille aînée du roi » lève sa main en signe de protection vers son père Ptolémée Aulète.

Les statues les plus anciennes étaient quant à elles emmurées dans la crypte sous l'escalier, les dieux-ancêtres, eux, bien cachés derrière une porte au bloc décoré dont seuls les prêtres connaissaient le mécanisme d'ouverture.

Selon leur position, leurs fonctions variaient. Au sous-sol, les statues et objets de culte, au niveau du sol, les représentations divines, en étage, les archives. Chacune répondant à l'autre en une trame complexe, tissée à travers l'espace.

Il faut descendre dans l'une de celles qui occupent le sous-sol, et par l'étroit passage, se laisser glisser les pieds devant, sans voir le sol. Avec confiance, car il se peut qu'on y vive comme une seconde naissance, à travers la fente qui vous aspire vers l'inconnu. Il m'est arrivé de voir des visiteurs bloqués dans ce passage, sidérés, incapables de faire un mouvement car saisis d'une peur incontrôlable, quasi archaïque. Ou peut-être, rappelés à la mémoire du corps qui « faisait retour » dans le ventre même du temple d'Hathor... Comment d'ailleurs ne pas faire le lien entre ce réseau souterrain et éminemment tellurique – les « jambes » du temple, en quelque sorte ou encore, ses racines – et tous ces lieux, sous d'autres continents, grottes sacrées ou cryptes romanes qui abritaient les déesses gauloises puis les vierges noires ? Girons des grandes mères divines, entrailles par lesquels il faut un jour passer, comme le stipulent les différentes phases alchimiques, mourir (œuvre au noir ou *nigredo*), consumer son « petit moi » (œuvre au rouge ou *rubedo*) et enfin sortir à la lumière, régénéré (œuvre au blanc ou *albedo*). Une démarche mystique qui a toute sa place ici, dans les entrailles de l'« Or des dieux ».

La crypte axiale du sud, très bien conservée, renfermait quant à elle les statues et les objets rituels les plus précieux. Ainsi de la « statuette-*ba* » de la déesse des lieux que l'on montait sur le toit du temple au Nouvel An : sous la forme d'un oiseau à tête humaine, elle reposait sur un socle d'or pourvu de quatre colonnettes d'or surmontées d'un toit du même métal précieux.

Le programme iconographique et épigraphique des cryptes est prodigieux, exécuté dans un fin calcaire poli, avec une profusion de détails qui nous renseignent sur les rituels à l'œuvre ici : sistre à l'effigie d'Hathor en or et ébène et large collier *Menat*, élément indispensable de la liturgie hathorique. Formé d'un pectoral, ce bijou rituel était relié par des chaînes à un lourd contrepoids et symbolisait la renaissance, le passage à un nouvel état, permettant entre autres au mort de parvenir « à la persistance de la vie, à la jeunesse durable et toujours renouvelée ».

Hathor, au centre du Disque solaire posé sur l'horizon porte son sceptre *ouadj*, signe de renouveau. Maât est toute proche avec sa plume au sommet de la tête pour assurer l'harmonie cosmique, de même Horus, l'époux d'Hathor, faucon solaire avec son plumage rutilant. À ses côtes, un dieu-serpent jaillit d'un lotus épanoui, porté par un calice, première

manifestation de la vie, symbole d'éternité, dont le nom se perd dans la nuit des temps...

Chaque tableau est l'objet d'une nouvelle découverte, d'une méditation et parfois, d'une révélation.

Que voulaient ainsi signifier les Anciens lorsqu'ils gravèrent cette scène stupéfiante, en lien avec les plus vieux récits cosmogoniques ?

Parfaitement symétriques, deux lotus à la tige incurvée, se déploient en de longues enveloppes renfermant chacune un serpent. Le démiurge Atoum, sous forme du serpent abyssal, jaillit au premier jour du *Noun*, ou océan primordial plongé dans les ténèbres (histoire archétypale, que l'on retrouve, entre autres récits, dans le Genèse) ; il est le Père de l'ennéade héliopolitaine qui mit au monde le premier couple divin. Un dieu-serpent chthonien – qui était d'ailleurs honoré quelques mètres plus haut dans l'une des chapelles entourant le naos de la déesse, en tant que « Fils-de-la-terre » – se tient là.

Car il est bien ici question de la Création, soutenue ici par des personnages et par un des symboles récurrents de l'Égypte ancienne : le pilier *djed*, signe de stabilité, axe du royaume et colonne vertébrale d'Osiris qui équivaut à la perpétuelle régénération du monde ; le relever revient à laisser l'énergie primordiale circuler sans entrave, et le triomphe de la vie après une phase d'inertie. Il est ici muni de bras qui soulèvent cette chrysalide originelle dont la forme ovoïde qui sert de matrice nous parle du germe de toute vie en formation. Mais plus encore d'une existence constamment renouvelée, dans un temps cyclique qui ne cesse de se régénérer.

Avant de quitter Dendara, jetons un dernier regard sur la nécropole, serrée contre le mur de l'enceinte du temple : sa situation privilégiée permettait aux défunts de recevoir, à chaque nouvelle aube revivifiée par les rites accomplis dans le naos, un peu du rayonnement de celle qui était aussi la « Souveraine du Bel Occident » et qui résidait dans un sycomore pour nourrir les âmes justifiées⁴⁴.

Après leur passage par la terre, creuset indispensable à toute transmutation de l'âme, la Dorée, Mère des vivants et des ressuscités, pouvait alors les conduire vers la lumière.

32. L'individuation, du latin *individuum*, ce qui ne peut être divisé, est un terme que l'on doit à C. G. Jung. Il désigne le chemin de maturation qui unifie un individu.
33. Salomon REINACH, « Le rire rituel », *Cultes, mythes et religions*, t. IV, éd. E. Leroux, 1912.
34. Héliopolis était une ville et un centre cultuel – actuellement dans la banlieue du Caire – où l'on vénérât le soleil.
35. Les représentations des signes du zodiaque, tels qu'ils sont encore utilisés, n'apparaissent en Égypte qu'à partir de l'époque gréco-romaine. Ce monument reflète la façon dont s'est formalisée la fusion d'éléments culturels égyptiens avec des théories astronomiques et astrologiques babyloniennes et grecques.
36. Dame du chant, musicienne rituelle personnifiant le chant cérémoniel, dont le rôle est de marquer la mesure et de donner le rythme par le claquement de ses mains.
37. Les temples égyptiens n'étaient pas accessibles aux profanes. La statue de la divinité était cachée dans le saint des saints et seulement accessible à certains prêtres.
38. On doit à l'astrologue et astronome Claude Ptolémée (vers 90-168 ap. J.-C.) la transmission d'un savoir plus ancien : la subdivision du circuit annuel en trente-six décans, encore utilisés en astrologie moderne.
39. Les « horologues » égyptiens avaient divisé cette année en douze mois de trente jours, plus cinq jours hors cycle, dits épagomènes. Le mythe raconte qu'ils avaient été créés par le dieu Thot pour permettre à la déesse Nout d'accoucher de ses cinq enfants (Osiris, Horus l'Ancien, Seth, Isis et Nephtys) dont Rê avait, tout au long de l'année, empêché la naissance. Nous sommes les héritiers de ce calendrier solaire.
40. C'est-à-dire, selon le concept alchimique, non pas la transformation du plomb en or mais la recherche des secrets de la matière, du corps et de l'âme pour parvenir à la sagesse.
41. Des mentions d'Osiris apparaissent dès l'Ancien Empire sous la V^e dynastie, dans les *Textes des Pyramides*. Les rois présentent le vœu de renaître en Osiris, d'avoir une vie cyclique, une vie éternelle, et de parvenir après la mort à une nouvelle vie. Il faudra attendre les troubles des première et seconde périodes intermédiaires pour que le culte d'Osiris devienne « accessible » à tout un chacun. Ces périodes de doutes, d'incertitudes, conduisent chaque Égyptien à s'interroger sur ce qu'il adviendra de son

corps et de son âme après son trépas. Cette idée d'être préservé dans la mort s'imisce au Moyen Empire dans les cercueils : les inscriptions des *Textes des Sarcophages* (*Textes des Cercueils*), directement héritées des *Textes des Pyramides*, veillent à ce que le défunt ne manque de rien et en appelle implicitement ou explicitement à l'indulgence du dieu lors de la *psychostasie* (pesée de l'âme).

42. *Le zodiaque d'Osiris*, Peeters, 2003.

43. Après sa momification, l'Osiris des mystères, qui jaillit des eaux retournant dans leur lit, pouvait rejoindre son royaume d'Occident, vers sa transmutation. Dans la perspective de renaître dans l'au-delà, seuls les rois égyptiens s'identifièrent tout d'abord à Osiris, puis cette identification se démocratisa : tous les Égyptiens purent à leur tour prétendre au statut d'« Osiris », la mort devenant à leurs yeux non pas une issue dramatique mais un changement d'état préliminaire à une autre vie affranchie des servitudes terrestres. « Osirianisé » par les rites de l'embaumement, le défunt se voyait alors attribuer un domaine dans le verdoyant royaume du dieu des morts.

44. On fabriquait d'ailleurs les sarcophages en bois de sycomore.

V

SUR LE NIL

**« Qu’il est beau, Rê, lorsqu’il traverse les
ténèbres ! »**

*Jadis, ceux qui avaient goûté aux fruits du Lotos
oubliaient leur patrie et ne pouvaient plus quitter le
pays des Lotophages : ceux qui ont trempé leurs lèvres
dans l’eau du Nil l’aimeront, le regretteront et y
penseront toujours.*

Maxime du Camp, *Le Nil*.

Cinq heures du matin, à Louxor : l’air, limpide, et une quasi-virginité sonore en regard de l’habituelle rumeur des klaxons, des cliquetis du harnachement des chevaux, et de leur trot sur l’asphalte.

La nuit résiste encore un peu, chassée par l’aurore qui jette au hasard des écharpes flottantes, traversées d’incarnat. La base du ciel, gris rose.

Le ciel a été engrossé de vin (Textes des Pyramides).

Sur la rive ouest, la montagne thébaine qui accueillait dans son giron de rose des sables, les sépultures des rois et des nobles, des reines et des ouvriers, semble sortir du néant. Ses contours se redessinent lentement, comme à chaque aube.

Le clapotis des petites vagues mercures qui s’échouent sur la berge rythme les percussions du vent dans les gréments. Bel indifférent, le Nil

s'étire, scintille par endroits. Se souvient-il des processions des barques divines, des clameurs de la foule amassée sur les rives lors de la fête de la vallée ? De César qui l'avait remonté avec Cléopâtre ? Des savants de Bonaparte penchés sur lui et tout consumés d'intérêt pour sa crue qui, en érodant les massifs volcaniques éthiopiens, en avaient arraché des terres fertiles, mais aussi de Flaubert et de Du Camp – qui en fera, à son retour en France, le titre de son récit, *Le Nil*, paru en 1853 – sur le pont de leur *dahabieh* ? Et là, au ras de l'eau, remarque-t-il seulement cet homme qui vient de se réveiller et qui, silencieux, le fixe en tenant entre ses doigts son verre de thé brûlant ?

Le trafic reprend sur l'eau, les felouques tangent. Une barque de pêche bleu roi, à la poupe décorée de fleurs de lotus rouges, commence à remonter le fleuve en quête de perches du Nil et de poissons-chats. Le rameur navigue entre la végétation aquatique, emmêlée comme une chevelure dans le vent, et son acolyte, debout, frappe l'eau pour rabattre ses futures prises.

En aval, un filet vole dans l'air et s'abat avec un claquement sourd sur les eaux sombres.

« Jette l'homme chanceux dans le Nil et il remontera avec un poisson dans la bouche », dit un proverbe égyptien...

Hassan s'approche, tout sourire, et me tape dans la main, après que je lui ai donné mon itinéraire. Contrairement à certains de ses congénères, il n'a pas baptisé sa felouque du nom d'une divinité pharaonique dans le but d'appâter le chaland étranger, mais il lui donne du « Love boat » comme une caresse.

Sur la coque, un « Cabtain Hassan » inscrit sous un gros cœur écarlate qu'il a peint de ses mains. À la proue, un « Welcaim » en lettres noires enguirlandées, manière d'invitation au voyage. Selon son humeur du jour, il arrive que le felouquier à la moustache nassérienne arbore un drapeau rouge à l'effigie de Che Guevara.

Décidément, ce « cabtain » à l'âme pirate me plaît bien... qui me laisse parfois la barre de son « voilier » majestueux mais lourd et quasi impossible à manœuvrer.

Car naviguer sur une felouque – sans elles, que serait le paysage égyptien ? –, c'est aussi apprendre la patience et s'abandonner aux caprices d'un vent facétieux qui parfois vous « tank » longtemps au milieu du

fleuve. Ou encore force le marin à tirer des bords interminables pour rentrer à bon port.

Mais au plaisir de glisser sur le Nil en écoutant les mâts de bois grincer et les voiles immaculées claquer dans l'air, rien ne se compare, même pas la vitesse d'un catamaran lancé à pleine allure sur la mer et qui vous soulève des éléments sur un coup de bourrasque !

Il fait encore frais à cette heure, nous appareillons sans tarder pour suivre le soleil qui émerge à l'horizon. Quelle impatience gagne alors l'« embarqué(e) » à la perspective de quitter la ville et sa bruyante activité ! Pieds nus, Hassan et son mousse, déjà à la manœuvre, virevoltent dans les voiles. L'énergie du bateau qui, grinçant de toutes parts, quitte la rive, monte dans les jambes comme du courant électrique. Respirer l'air du large, retrouver cette volupté olfactive des effluves de terre grasse et de plantes d'eau, observer les huppes fasciées et les hérons garde-bœufs, les aigrettes garzette, les martins-pêcheurs pie ou encore ces « mouettes rieuses » qui portent bien leur nom !

Peut-être, si les dieux sont avec moi, apercevrai-je même un milan noir, pêchant comme un aigle, et je voudrais croire que c'est Isis qui m'accompagne, elle qui prit souvent l'apparence de ce rapace pour survoler le pays...

Bonheur de laisser aller son regard sur les scènes des bords du Nil, quasi inchangées depuis l'Antiquité. Et dont la seule vision – un couloir de verdure de dix kilomètres au maximum, bordé sur ses deux rives par des plateaux désertiques – repose, lave de tout. Rassure aussi, dans notre monde labile et incertain, par sa permanence et sa limpidité biblique.

Fleuve-Roi

Cap au sud. Le soleil va grimper à l'horizon et bientôt nous fouetter l'âme.

Au rythme de cette embarcation de roi – un tel luxe pour nous qui voulons toujours aller plus vite et ne sommes qu'impatience – sentir le temps couler en pure perte, au long de la journée, le laisser infuser doucement en soi : zénith et nadir, aurore et crépuscule. Retrouver sur l'eau l'étreinte sacrée de la première nuit...

Fleuve le plus long du monde avec l'Amazone, né de la confluence, à Khartoum, du Nil Blanc et du Nil Bleu, il charrie dans son lit des souvenirs de forêts rwandaises, de lac tanzanien et de montagnes éthiopiennes, la mémoire de tempêtes de sable en Nubie et de traversées héroïques dans des cataractes turbulentes.

Coulant sur plus de 1 880 kilomètres jusqu'à « sa bouche-delta » (Michel Butor), il a offert ses crues africaines, sa fertilité, son abondance à ce pays dont Hérodote écrivait qu'il était « un don du Nil ». Vallée fertile soumise à son rythme et sa crue qui leur offrait l'eau nourricière et répandait sur les champs le limon noir fertilisant. Tout tournait autour du fleuve divinisé, tout y prenait vie.

En dévalant depuis les monts d'Afrique, le Nil s'était un peu assagi, il rugissait moins : sa crue n'était plus ni subite, ni dévastatrice ; la lente décrue favorisait les dépôts alluviaux dans les champs inondés. Le limon était issu de la décomposition de roches volcaniques et métamorphiques du haut bassin, comme la silice ou l'alumine, dont la couleur rouge profond baignait le fleuve lors de la crue. « Les eaux comme un champ labouré de glèbe fauve et roussâtre »... comme les décrit le peintre Eugène Fromentin en 1869.

Toutes les eaux qui sont dans le fleuve se chargèrent en sang.

L'épisode de l'une des dix plaies d'Égypte rapporté par l'Ancien Testament et qui frappèrent le pays alors que Pharaon refusait de libérer le peuple hébreu tenu en esclavage, s'éclaire donc : la faute à la rouge alumine ! Ce souverain conspué par la Bible était en réalité tenu d'assurer l'ordre et de maintenir Maât dans son royaume : il lui arrivait de se lamenter des crues capricieuses du fleuve, comme le montre la stèle dite « de la famine », à Sehel :

Mon cœur était dans une très grande peine, car le Nil n'était pas venu à temps pendant une durée de sept ans. Le grain était peu abondant, les graines étaient desséchées, tout ce qu'on avait à manger était en maigre quantité [...]. On en venait à ne plus pouvoir marcher. Les temples étaient fermés, les sanctuaires étaient sous la poussière. [...] Tout ce qui existe était dans l'affliction.

Chaque année, en juillet, durant la saison *Akhet* (inondation) le niveau de l'eau du Nil montait. C'était le début de la crue, les prêtres scrutaient les nilomètres, ces puits munis d'escaliers reliés au Nil et dont les parois portent encore des graduations mesurant le niveau de l'inondation. On peut encore en voir un, bien conservé, sur l'île d'éléphantine, face à la ville d'Assouan. Grâce à ce système savant, les scribes faisaient une évaluation des récoltes. Pour une crue normale, du sud au nord, la hauteur du Nil était de neuf mètres à Assouan et de deux mètres dans le delta.

Le double-pays (Haute et Basse-Égypte) inondé, l'agriculture était impraticable : les paysans travaillaient alors à la construction des temples ou des pyramides. Vers la fin de l'année, à la saison *Peret* (décrue du Nil, germination) ils se remettaient aussitôt au travail dans les champs qu'ils labouraient, sarclaient. Les semeurs répandaient le grain que les animaux piétinaient dans le riche sol humide. Puis, tandis que la récolte poussait à la saison *Chemou* (été, récoltes), les percepteurs arrivaient et fixaient la somme que devait payer chaque paysan au pharaon. Les revenus de la cour dépendaient aussi du contrôle de la crue. La fiscalité frappait les terres en fonction de leur irrigation

Égypte, don du Nil, mais aussi... des habitants de la vallée qui ne ménagèrent pas leurs efforts pour endiguer des flots parfois dévastateurs, parfois trop faibles : dès le quatrième millénaire avant notre ère, les paysans bâtirent des digues pour protéger leurs villages de l'inondation et pour retenir l'eau afin d'irriguer les zones qu'elle n'avait pas atteintes. Travail colossal que le creusement et l'entretien des canaux : les paysans devaient des jours de corvées pour maintenir ce système d'irrigation efficace. Si les canaux s'envasaient, les terres ne pouvaient plus être irriguées ; si les levées s'effondraient, les villages subissaient l'inondation...

Ici, il a donc fallu prier, souvent ; faire des sacrifices incessants aux dieux pour qu'ils fassent monter les eaux, mais pas trop... Le Nil a créé un espace pour que s'y déploie un sacré gorgé de vie et de limon, de protection et de terreur à apprivoiser, puissances complémentaires incarnées par une cohorte amène ou inquiétante de dieux opulents : Thouéris, « la Grande », hippopotame femelle avec ses mamelles pendantes et son ventre gravide, Sobek, le puissant et redouté crocodile – dont le fleuve pullulait dans l'Antiquité – associé au flot de la crue, avec sa force génésique et son appétit sexuel. Grand reptile qui inspirait la terreur, violent et rapide avec ses « crocs pointus, ses dents acérées, la pupille terrible, le corps puissant »,

il était aussi le « maître de la semence ». Un démiurge qui « existe depuis la première fois, quand ses deux yeux embrasèrent les eaux et créèrent la lumière dans la nuit ». Et puis il y a Hâpy, l'androgyné, « père et mère des dieux », « matrice » dans laquelle se déversait la semence de tout ce qui était sorti du *Noun* (l'océan primordial). Avec son ventre plein et ses seins, il personnifiait l'inondation, la crue et en contrôlait le flot ; Min, aussi, le dieu fécond et ithyphallique dont la statue était portée en procession à la saison *Chemou* marquant ainsi le début des moissons.

Pieux et conservateurs

En regardant ce paysan buriné pousser la même charrue que celle avec laquelle labourait Sennedjem, le « serviteur de la place de Vérité », inhumé à Deir el Medineh, et artisan sous le règne de Ramsès II, je réalise que c'est bien la géographie qui a façonné le tempérament des Égyptiens. Car pour dompter ce fleuve impérieux, il a fallu serrer les rangs, s'épuiser à retenir ses flots, se soumettre à un pouvoir absolu. Oublier l'esprit de révolte pour pouvoir manger à sa faim. Grâce et à cause du Nil, les Égyptiens sont devenus « pieux, sociaux et conservateurs », explique avec finesse Emil Ludwig, dans un ouvrage paru en 1936. Des traits de caractère qu'on observe aujourd'hui encore dans la population, consciente de sa dette envers un fleuve qui irrigue les terres, abreuve le bétail, procure l'eau pour les pots et les briques des maisons.

Les rives sortent peu à peu de leur torpeur. Mouvantes et rapides, des langues de brume flottent au-dessus de la terre brune et des champs d'alfa, rampent entre les roseaux, s'accrochent brièvement aux palmes. Des femmes, drapées dans leur longue *melaya* noire, leurs enfants aux basques, lavent le linge dans de grandes bassines. Une fillette aux yeux brillants, dans sa robe fleurie et coiffée d'une multitude de petites tresses en couronne autour du visage, me fait un signe de la main en courant sur la berge. Elle peut désormais se baigner sans danger dans le Nil avec ses frères qui se préparent, d'un ponton branlant, à plonger dans les eaux... On ne voit aujourd'hui des hippopotames que sur les fresques des tombes antiques. Et les derniers crocodiles ont disparu avec la construction du haut barrage d'Assouan⁴⁵. Les oiseaux migrants et les animaux de jadis, à travers lesquels se manifestait le Divin, sont partis vers des contrées plus sereines.

L'Égypte a même perdu les deux plantes héraldiques qui symbolisaient l'union des Deux-Terres : le lis du Sud et le papyrus du Nord. À leur place, la jacinthe d'eau dévore les canaux au détriment des espèces indigènes. Pour retrouver l'ambiance nilotique qui prévalait dans l'Antiquité, il faut maintenant cingler bien plus au sud, vers le fleuve Niger, peuplé d'hippopotames, de sauriens, d'ibis et de flamants roses.

La crue, elle aussi, n'est plus qu'un lointain souvenir. La modernité triomphante a substitué au limon fertilisant des engrais qui épuisent les sols et stérilisent un pays qui fut jadis le grenier à blé de l'Empire romain... Mais le barrage répond aussi aux exigences d'une démographie galopante, avec de nouvelles terres à exploiter, une irrigation maîtrisée, jusqu'à trois récoltes par an et cette précieuse électricité qui lui faisait défaut⁴⁶. Éternel dilemme...

Le *big bang* vu d'Égypte

Le vent forcit et la grand-voile trapézoïdale se gonfle. Hassan a repris la lourde barre ; il allume sa dixième *Cleopatra* de la journée et chantonne. Sa bonhomie est un baume universel. J'entame la conversation sur son sujet favori :

- Comment vont tes enfants, Hassan ?
- Que Dieu les garde... Des cadeaux du ciel !

Il évoque leur avenir avec de la fierté dans la voix : non, pas felouquier comme lui. Ils iront à l'école, eux, *Inch'Allah* !

- Et toi, *ya* Florence, ta fille, pas encore mariée ?

(Passé vingt ans, une célibataire est suspecte en Haute-Égypte.)

J'élude la question et l'aiguille sur l'éducation car aujourd'hui, en Égypte, si l'enseignement est obligatoire, la réalité est tout autre. Les enfants servent de main-d'œuvre dans les quartiers défavorisés et dans le monde rural, et il faut bien payer les manuels scolaires... Hassan, quant à lui, prie à chaque minute pour que ses fils soient éduqués, qu'ils puissent choisir leur avenir. Et se dépense sans compter du matin au soir à promener des touristes exigeants. Je choisis de l'encourager :

- Que Dieu leur donne une longue vie !

Nos échanges sur le mode de la louange divine pourraient durer encore un bon moment. Je mets fin à la conversation par un sourire complice.

Au fond, l'idée que Dieu tient nos vies entre ses mains a-t-elle tellement changé ? Dans l'ancien monde, l'*Enseignement* du papyrus Isinger stipulait déjà :

Car c'est toujours du Dieu que vient le mauvais sort ou la bonne fortune.

Hassan, comme des millions d'Égyptiens, y croit dur comme fer. *Inch'Allah* ! Son dieu a simplement changé de nom. Sous des cieux identiques, le marin du Nil, que l'on pourrait juger fataliste, ne fait que perpétuer la tradition.

Le paysage défile plus vite avec ses feddans de terre cultivées où paissent de solides *gamousses* (bufflesses). Le bersim d'un vert émeraude et les champs de canne à sucre tranchent avec l'ocre des sables dont la frontière est marquée par des palmiers dattier bleu cendré qui empanachent les villages traversés.

Pour les théologiens anciens, ce décor tellement plus sauvage et foisonnant qu'aujourd'hui fut une invitation à inventer des mythes en puisant dans ce serpent vigoureux et insondable comme la Création toute une matière cosmogonique pour expliquer le monde. En somme, le *big bang* vu du Nil ! Et tout aussi foisonnantes et imaginatives furent les différentes versions de ces premières heures du monde.

Une oisiveté méditative est en train de me gagner et je m'étends sur les coussins multicolores pendant que le mousse rieur, avec son tee-shirt troué qui flotte autour de lui, prépare le thé sur un petit réchaud. Existe-t-il cet « abracadabra » qu'on prononcerait pour suspendre le temps ? Il serait là mon seul vœu sur terre. Plus rien ne m'importe. Tout désir d'ailleurs, toute volonté se sont évanouis dans ce relâchement total, si difficile d'accès dans nos vies fondées sur l'avenir, l'élan, l'effort.

Le soleil commence à poindre, l'eau d'argent vert se moire de lumière.

Faire abstraction de l'activité humaine sur les rives, des bateaux à moteur avec leurs fanions colorés et leur musique agressive. S'éloigner quelques heures de cette temporalité malade qui nous course comme un chien furieux avec son lot d'impatience, de hâte, d'immédiateté. Aller toujours plus vite, et sans délai. Être chaque jour davantage connecté, pour,

au bout du compte, se faire prendre de vitesse par la déferlante d'images et d'informations. Cette impatience délétère nous coupe d'une manière d'ontologie du temps, que nous n'entrevoyons plus, que nous ne parvenons plus à vivre, à envisager.

Glisser sous le vent du matin, faire corps avec le monde : un antidote à la précipitation. Éprouver toutes choses comme au premier jour. Faire taire toute pensée. Laisser la musicalité du mythe monter en soi.

Au commencement, alors que rien n'existait encore, ni nuit, ni jour, ni bonheur, ni colère, une étendue inerte, préexistante à toute vie, se déployait à l'infini. Les ténèbres, alors, enveloppaient le *Noun*, qui renfermait toute la création en puissance⁴⁷. Atoum-Khepri, le soleil, flottait, seul et inerte « sans trouver un lieu où se poser ». Inconscient. Mais à l'aube de « la première fois », animé par un souffle vivifiant, prenant conscience de lui-même, le démiurge solaire vint « de lui-même à l'existence » et se posa sur la butte originelle, de forme pyramidale, jaillie des profondeurs du *Noun*.

Selon les versions de théologies sophistiquées, c'est en se masturbant, ou en crachant ou encore en prononçant ce « Verbe » créateur qui hante les récits originels – et qui nous renvoie au Divin tout autant qu'à nous-mêmes et à la responsabilité de notre « parole » –, que le créateur androgyne donna naissance, avec sa propre substance, au premier couple de dieux sexuellement différencié : Chou, l'espace aérien et la lumière, le souffle vital (énergie masculine), et Tefnout, la chaleur du soleil et première incarnation de la Maât, qui apparaît dès les origines (énergie féminine). À leur tour, ses enfants jumeaux engendrèrent les éléments physiques du cosmos, Geb, la terre, figurée sous la forme d'un homme étendu et Nout, la voûte céleste, qui le couvrait de son corps constellé. Mais le soleil ne pouvant vraiment se mouvoir, Atoum ordonna la séparation du ciel et de la barque pour permettre la course solaire. Ainsi naquirent le jour et la nuit. Puis, le dieu Chou sépara la terre et le ciel. L'univers était créé... et le *Noun* s'éloigna. Enfin, de l'union de Geb et de Nout, vinrent au monde les « héros » de la plus célèbre geste égyptienne : Osiris et Seth, Isis et Nephtys. Et Horus l'Ancien.

Un passage des *Textes des Pyramides* raconte ainsi ce premier matin du monde :

*Atoum... qui est né dans le Noun
Quand le ciel n'était pas encore devenu
Quand la terre n'était pas encore devenue...
avant que les netjer (dieux) ne soient nés,
avant que la mort ne soit advenue,
avant que ne soit advenue la querelle,
la voix, la colère et la médisance...*

La vie surgissant du néant et avec elle, la mort, la querelle... le bruit et la fureur, sont hélas toujours d'actualité car intimement liés à la manifestation.

Les huit couples divins originels établirent les bases du monde, de même que l'étincelle primordiale s'était scindée pour propager la vie : Atoum étant à l'ogdoade – huit divinités – ce que le noyau est à la cellule, l'élément structurel à l'origine de la division et de la reproduction. Comme il conçut tout ce qui existe, le démiurge créa aussi les hommes.

D'autres récits livrent leur version de cet abyssal mystère : Ptah, démiurge de Memphis, créa l'univers dans son cœur puis, par sa parole divine, il fit advenir les dieux, les hommes et les animaux.

Le dieu-bélier Khnoum d'éléphantine, « seigneur potier », façonna quant à lui toute la création sur son tour.

Une autre légende originelle, racontée quant à elle dans les *Textes des Sarcophages* narre aussi : Les hommes seraient nés des larmes du démiurge, affligé d'une cécité temporaire. Un créateur un peu « chagrin » qui tient que : « L'humanité appartient à l'aveuglement qui est derrière moi. » Voué à l'imperfection, l'homme ne pourrait-il donc jamais atteindre la clairvoyance de son créateur ?

À Hermopolis, ce furent huit divinités qui surgirent des eaux primordiales et qui s'accouplèrent, faisant émerger la butte primordiale, dite « l'île de la flamme ou de l'embrasement ». Sur ce tertre, Thot, sous sa forme d'ibis, plaça un œuf cosmique qui engendra le soleil. « Île » ardente où naquit l'astre qui sera inlassablement vénéré durant quatre mille ans...

Ce dernier récit subjugué avec ses airs d'opéra wagnérien : surgissement de feu, envolée violente des instruments à cordes, puissance des cuivres et, pour finir, retentissement explosif des cymbales qui évoque une collision.

Autant de variations sur un thème que l'on retrouve chaque soir dans les couchers de soleil égyptiens qui embrasent le Nil à la manière d'un film en Technicolor : or qui se change en feu, tourne au rouge vif, et au pourpre sombre. Puis en un seul point ardent absorbé par la nuit, qui bascule d'un coup dans les ténèbres.

Les voyages du soleil

Ma main en visière, entre les voiles qui font comme un dais au-dessus de nous, je fixe l'astre à l'origine de la grande théologie égyptienne. Orbe parfait traversé par un rayonnement, une énergie originelle qui transforme tout en pure lumière. Et est indissociable du Nil. Pour les hommes d'il y a cinq mille ans, la géographie sacrée était en effet jalonnée par deux axes : est-ouest avec le soleil, nord-sud, avec le cours du fleuve. Le regard des paysans égyptiens d'aujourd'hui a-t-il tellement changé, en vérité ?

Dès les origines, et durant toute l'Antiquité, leur vision du monde a reposé sur un « monothéisme cosmogonique » : tout, monde, dieux et hommes, était né à partir d'une seule origine, le soleil. Les hommes d'alors se figuraient sa course comme le voyage du dieu du soleil dans deux barques : l'une pour le trajet diurne dans le ciel, l'autre pour le trajet nocturne dans le monde souterrain. Les principales divinités, associées à ce double itinéraire.

Chaque étape de la course du soleil était caractérisée par des constellations spécifiques – la naissance, à l'aube, du ventre de la déesse Nout, l'éducation par les nourrices divines, l'accession au trône du matin par les adorateurs. Leurs acclamations, à midi, la confrontation avec l'ennemi par les dieux secourables, le déclin du soleil comme retour au corps maternel, l'union avec Osiris dans le monde d'en bas et la renaissance au matin depuis l'Océan primordial comme répétition de l'étincelle de la toute première fois.

Un Disque omniprésent que les Égyptiens ne pouvaient qu'associer au temps cyclique : ainsi un « rituel des heures » accompagnait la course du soleil de réitations, prononcées à toutes les heures. Mais plus encore : ces manifestations cosmiques étaient concrétisées dans la sphère politique avec le rôle du roi, d'essence solaire, lui-même fils d'Horus mais aussi dans celle

du salut car le soleil triomphait chaque matin de la menace de son anéantissement après son immersion dans le monde d'en bas, qui n'était autre que l'état originel du monde avant la création, le *Noun*.

De la même façon s'accomplirait le cycle mort et renaissance promis à chaque homme. Espoir de vie éternelle et de « réversibilité d'un temps vieillissant » (Jan Assmann) qui s'ancraient dans ce que les Égyptiens tenaient pour la régénération d'un soleil qui se levait de nouveau chaque matin. « Dans ce processus, le cosmos apparaît comme l'essence d'une plénitude de vie surmontant la mort et d'une force ordonnatrice bannissant le chaos. À la lumière du mythe du soleil, l'homme se retrouve dans le cosmos. C'est sa mort qui y est surmontée, son ambivalence entre Bien et Mal qui s'y résout en Bien, son désordre qui y est maîtrisé, sa souveraineté qui y est exercée. Le cosmos n'est pas expliqué, il est interprété. Il recèle un message que l'homme peut rapporter à lui-même, un sens qu'il peut activer en lui-même⁴⁸ », explique l'égyptologue Jan Assmann.

Des dieux et des sages

Le monde d'avant la création est donc un monde sans dieux : ils sont nés ou ils ont été créés. Mais y a-t-il un terme à leur existence ? Dieux et déesses égyptiens sont-ils immortels ?

L'assassinat d'Osiris par son frère Seth prouverait le contraire. Revenu à la vie grâce à l'amour de son épouse Isis, il n'en deviendra pas moins le dieu des morts, quittant le monde d'en haut pour trôner à jamais dans l'au-delà. Quant à Thot, scribe des dieux, mais aussi comptable du temps, s'il attribue une durée de vie limitée aux hommes, il le fait aussi des dieux. Elles meurent, donc, ces puissances tutélaires, qui traceraient le chemin de nos vies ! Mais, de même, ressuscitent-elles sans cesse, tout comme la nature avec son alternance de saisons. Leur existence – comme toute existence – n'est pas une infinité immuable, mais plutôt un renouveau constant.

À la fin des temps, après avoir vécu, évolué, vieilli et même après avoir connu la mort comme Osiris, ces dieux si puissants aux yeux des hommes, retourneront eux aussi à l'état primordial du monde, celui du « non-existant ». Même le démiurge régnera « jusqu'à la fin », ce qui inclut une idée de limite au-delà de laquelle il n'est pas autorisé à aller, c'est-à-dire

une frontière entre le monde créé, ordonné, et le monde ténébreux des origines.

Le nom d'Atoum signifie à la fois « la totalité de ce qui est » et « ce qui a cessé d'exister » : le dieu porte donc en lui la création et ce qui fut.

Mortel, sans aucun doute.

Mais les dieux sont-ils omnipotents ? Pas davantage. La déesse Isis par exemple, considérée pourtant comme la plus grande des magiciennes, ne connaît pas le nom secret de Rê et devra user d'un stratagème pour le lui soutirer.

Être une divinité égyptienne présente tout de même quelques avantages comme celui d'être doté d'yeux ou d'oreilles à profusion qui décuplent les sens et permettent de faire face aux dangers : le bélier solaire est équipé de quatre têtes et de « 777 oreilles, des millions et des millions d'yeux, et des centaines de milliers de cornes ».

Les dieux – ou plutôt Dieu qui s'est fait millions – conservent toutefois le destin des hommes entre leurs mains, comme en attestent de nombreuses maximes des *Enseignements (sebayt)*, cette littérature didactique d'enseignement moral dont certains passages ont été comparés aux textes hébreux d'une éthique juive de Palestine comme les Proverbes, Job, les Psaumes ou encore l'Ecclésiaste :

*L'homme est boue et paille, le dieu est son bâtisseur.
Il détruit et construit chaque jour. Il rend un millier d'hommes pauvres
quand il le désire et il le fait d'un millier d'hommes.*

*Fais-toi lourd en ton cœur, affermis-le,
Ne pilote pas avec ta langue.
Certes, la langue de l'homme est le gouvernail du navire,
Mais le maître de toutes choses est son pilote.*

Enseignements d'Aménémopé (vers 1300 av. J.-C.)

Et à mesure que se précise dans le temps l'idée d'un demiurge unique, s'affine le lien personnel, intime, que l'homme entretient avec sa conscience. Lui obéir, c'est aussi gagner le salut :

Ne fais pas violence à l'homme, car dieu punit de la même manière... Les plans de l'homme ne se réalisent jamais. Ce qu'il advient est ce que dieu a ordonné.

La vie de l'homme, pour l'Égypte ancienne, doit être dirigée par Dieu, « maître des commandements ». L'idéal moral est le « vrai silencieux » qui se soumet à sa volonté : « Demain est dans la main de Dieu » ; il « place Dieu dans son cœur » (ce que les Écritures appelleront la « crainte de Dieu »).

L'éthique à l'œuvre dans ces *Enseignements* renferme les germes de ce qui sera la morale gréco-romaine puis chrétienne : éloge de l'équité, de la justice, de l'humilité et de l'honnêteté. Devoir d'être bienveillant, discret, de tenir sa langue et de mener une vie équilibrée. Enfin, pas de sagesse sans humilité :

Que ton cœur ne soit pas vaniteux à cause de ce que tu connais ; prends conseil auprès de l'ignorant comme auprès du savant, car on n'atteint pas les limites de l'art, et il n'existe pas d'artisan qui ait acquis la perfection. Une parole parfaite est plus cachée que la pierre verte ; on la trouve pourtant auprès des servantes qui travaillent sur la meule.

Enseignement de Ptahhotep (vers 2400 av. J.-C.)

Travailler, fonder une famille et l'aimer, ne pas se rebeller, se soumettre à l'ordre terrestre, reflet du monde céleste : la pensée égyptienne a posé dès les premiers temps de l'humanité les fondations des sociétés humaines.

Le soleil – l'« or des pauvres », comme l'écrivait à raison la poétesse Natalie Clifford Barney – est maintenant au zénith. Avec de grandes gerbes brûlantes, aveuglantes, il dilue toutes formes sous son ardeur et m'embrase de sa présence. Le ciel, immense, pénètre en moi tandis que j'entre en lui, portée par ces paroles inouïes d'Angelus Silesius :

Je dois moi-même être soleil. Je dois de mes propres rayons peindre la mer incolore de la divinité totale.

La chaleur s'abat d'un coup. On croise quelques rares paysans montés sur leur âne chargé de lourds ballots de canne à sucre. Dans le village, les

femmes et les enfants se sont mis à l'abri dans la fraîcheur des maisons de briques crues qui gardent des traces du limon d'autrefois. Des hommes demeurent à l'ombre des palmiers *doum*, allongés sur une natte, à fumer une *chicha* d'où sort une vapeur bleue.

Je glisse dans une torpeur heureuse. Rê a abandonné son visage scarabée-Kheper, celui du matin, pour prendre celui de midi, faucon couronné d'un disque écarlate. Il va bientôt cingler vers l'ouest sur Mândjet, sa barque du jour.

Le foc se tend et claque dans l'air bouillant.

« Le vent se lève. Il faut tenter de vivre », disait Valéry.

45. Voulé par Gamal Abdel Nasser, le Saad el-Ali, situé à une dizaine de kilomètres d'Assouan, fut inauguré par Anouar el Sadate le 15 janvier 1971, après onze ans de travaux. C'est l'un des barrages hydroélectriques les plus importants au monde.

46. Avec 84 millions d'habitants, et un taux de natalité qui frôle les 31 pour 1 000 habitants, l'explosion démographique est parfois considérée comme la « onzième plaie d'Égypte ». En un an, la population égyptienne s'est ainsi accrue de 2,6 millions de nouvelles bouches à nourrir.

47. La croyance égyptienne d'un océan primordial et de ténèbres qui l'enveloppaient fut adoptée dans le monde antique mais aussi par les gnostiques (chrétiens) qui la combinèrent avec celle du « chaos » grec.

48. « L'Égypte pharaonique et son héritage », in *Le Livre des Égyptes*, collection « Bouquins », Robert Laffont, 2015.

VI

KARNAK

Le domaine de l'Inconnaissable

Décrire les sensations que j'ai éprouvées en étudiant les lambeaux de ce grand cadavre d'histoire est chose impossible !...

J'ai vu rouler dans ma main des noms d'années dont l'histoire avait totalement perdu le souvenir, des noms de dieux qui n'ont plus d'autels depuis quinze siècles ; et j'ai recueilli, respirant à peine, craignant de le réduire en poudre, le petit morceau de papyrus, dernier et unique refuge de la mémoire d'un roi, qui de son vivant se trouvait peut-être à l'étroit dans l'immense palais de Karnak !

Jean-François Champollion

En cette fin de matinée, la salle hypostyle de Karnak évoque une tour de Babel où toutes les langues s'affrontent puis se mêlent en un esperanto chantant, parfois chuintant : les guides font de la surenchère pour se faire entendre et, en guise d'enseigne, agitent pancarte ou parapluie multicolore qui les distinguent des autres groupes. Vite, se soustraire à ce concert interlope, peu avare de décibels, et s'écarter de l'épicentre de cette « cathédrale » pharaonique construite par le roi Séthi I^{er} (1291-1279 av. J.-C.), son principal bâtisseur (avec d'autres pharaons) et qui cumule les superlatifs ! Un peu écrasé par ses dimensions exceptionnelles, on tente d'évaluer les lieux : avec ses 134 colonnes monumentales, ses 102 mètres

de large sur 53 de profondeur, cette salle hypostyle est la plus grande du monde. Quant à la nef centrale, elle est composée de 12 colonnes gravées (6 de chaque côté) hautes de 23 mètres avec une circonférence de 10 mètres. Ses proportions, ses couleurs encore visibles sur les architraves et les décors végétaux des chapiteaux en ont fait le symbole de Karnak, le complexe architectural de temples, de pylônes et de chapelles le plus vaste de l'Antiquité.

Considéré comme le Domaine de la triade thébaine (Amon, son épouse Mout et leur fils Khonsou), unique dans l'architecture égyptienne, il a été bâti, agrandi durant près de deux mille ans et conçu comme un cadre digne de la richesse et de la puissance de l'empire.

Rythmé par six pylônes, il se déploie sur deux axes : est-ouest, suivant la course du soleil et nord-sud, selon le cours du Nil et qu'on empruntait lors des processions qui menaient au temple de Louxor.

Marqué du sceau d'Amon et de son énergie virile qui pulse partout ici, Karnak galvanise, élève, transcende. Avec sa dynamique interne, il apparaît comme une manière de contrepoint aux temples dédiés aux déesses qui, eux, travaillent dans les grandes profondeurs de l'âme et de la psyché (Dendara par exemple, voir chapitre IV) ou encore bouleversent et transforment (Philae, voir chapitre IX).

Pourtant, les touristes pressés par les horaires haletants de leur « programme » du jour ont-ils conscience qu'ils foulent à Karnak un sol sacré entre tous ? Que le centre de la salle hypostyle, dite le « lieu de repos pour le Maître des dieux » où ils baguenaudent caméra au poing était le point de rencontre de l'axe divin et de l'axe royal ? Posant le pied sur cet omphalos, Pharaon pouvait ainsi entrer en contact avec Amon et s'identifier au dieu lumineux et fécond, qui le régénérerait. Après avoir traversé le parvis orné de sphinx à tête de bélier, passé le premier pylône, la grande cour baignée de lumière et franchi le deuxième pylône, pénétrer dans cette forêt à demi plongée dans la pénombre et les vapeurs d'encens ne pouvait que saisir l'âme du fils d'Horus, d'autant que les effets de perspective accentuaient encore la plongée de la lumière vers le sanctuaire, cœur vivant du temple. Il en reste aujourd'hui des traces indélébiles, un climat de recueillement comme celui que produisent sur nous les élévations des cathédrales gothiques. Ou encore la déambulation « exaltante » entre les

rangées d'arcs à claveaux alternés de calcaire blanc et de brique rouge dans la Mezquita de Cordoue.

Une « forêt de pierre » – et entièrement inscrite qui plus est : l'expression est un peu usée, peut-être, mais comme elle parle ! Le visage levé vers les chapiteaux à fleurs de papyrus ouvertes où les flaques de soleil réveillent les couleurs encore fraîches des hiéroglyphes, comment ne pas être subjugué par la puissance, la solennité et la beauté qui se dégagent du lieu ?

Dans l'Antiquité, seule cette colonnade était éclairée à travers des fenêtres à claustra, la lumière « ouvrant » de son énergie bienfaisante les boutons végétaux. En revanche, de chaque côté de la nef centrale, 122 colonnes étaient coiffées de chapiteaux papyriformes fermés : à quinze mètres du sol, elles étaient alors plongées dans l'obscurité et surplombées par un plafond de dalles décoré d'un ciel étoilé.

Omniprésentes, des scènes figurent différents monarques devant les divinités du panthéon égyptien, prenant part à des processions ou à des cérémonies en l'honneur d'Amon. Légèrement incliné, Séthi I^{er}, que l'on reconnaît à son profil délicat, lui tend des bouquets alors que Ramsès II, coiffé de sa couronne bleue de vainqueur (le *Kheprsh*) lève un encensoir vers son visage. Sur un autre fût, c'est l'un de ses successeurs, Ramsès IV qui offre... des laitues à Amon qui a pris ici les traits de Min, le dieu ithyphallique fécond et créateur, le « taureau de sa mère », signe de la virilité d'un dieu qui s'engendre lui-même⁴⁹.

Gravées, peintes, ces scènes chargées d'offrande, symboles de la régénérescence des forces divines, devaient – et d'une certaine manière, n'y sont-elles pas parvenues ? – permettre de pérenniser le culte, de l'inscrire dans l'éternité au cas où celui-ci serait un jour abandonné. Une perspective honnie par les Égyptiens qui répétèrent pendant des millénaires les rites et les formules, les hymnes et les prières, l'offrande pour les dieux afin de maintenir le monde en marche, hors de portée du chaos originel.

Amon, « l'Unique qui demeure dans son unité »

Cette crainte, l'« Asclepius », un traité du *Corpus Hermeticum*⁵⁰, rédigé dans l'Antiquité tardive, et qui retrace le dialogue entre Hermès Trismégiste et ses disciples afin de leur révéler une vérité secrète transmise par Dieu, s'en fait largement écho. Cette prophétie annonce l'avenir sombre qui attend la très sainte terre d'Égypte, berceau de la sagesse :

Et cependant, un temps viendra où l'on aura l'impression que les Égyptiens auront en vain vénéré la divinité d'un cœur pieux et avec une abnégation continuelle et que l'on se sera tourné en vain de manière sainte vers les dieux et que cette attitude aura été dépouillée de ses fruits. Car la divinité quittera la terre pour remonter au ciel et quittera l'Égypte. Ce pays, autrefois siège de la religion, sera désormais privé de la présence divine. Des étrangers peupleront ce pays et les anciens cultes ne seront pas seulement délaissés mais complètement interdits. De la religion égyptienne ne subsisteront que des fables et des pierres gravées. [...]

On préférera l'obscurité à la lumière et la mort à la vie. Personne ne lèvera ses yeux au ciel. On tiendra l'homme pieux pour un fou, l'homme sans religion pour un sage et le mauvais pour un homme bon. [...]

Les dieux se sépareront des hommes – oh séparation douloureuse ! – et seuls demeureront les mauvais démons qui se mêlent aux hommes et poussent les misérables par la force à toutes sortes de crimes, à la guerre, au vol, à la tromperie et à tout ce qui est contraire à la nature de l'âme. (...) C'est la vieillesse de l'univers : l'absence de religion (inreligio), d'ordre (inordinatio) et de raison (inrationabilitas).

Ces paroles prémonitoires, cependant écrites alors que les dieux égyptiens semblent délaissés, annonçaient la fin des temps de la culture pharaonique. Mais, disons-nous, plutôt la fin d'un temps car la redécouverte des hiéroglyphes, qui a rendu voix à l'Égypte ancienne, lui a offert une seconde naissance. Loin d'être vidé de sa substance, ou d'être un (beau) champ de ruines, ce pays bruit encore du murmure des dieux. Traduire et vocaliser chaque jour cette langue sacrée participe aussi à la régénération des lieux. À leur remise en musique. Comme le pensaient les prêtres magiciens qui rendaient efficace un texte en le répétant plusieurs fois...

À Karnak, les divinités se font ainsi entendre dans un brillant prélude dont le chef d'orchestre serait Amon.

Seigneur d'éternité qui traverses les années et dont l'existence est sans terme.

Vieillard qui rajeunis,

Personne âgée qui te refais jeune homme.

Maître des dieux supplantant tous les autres, omniprésent dans sa demeure, représenté sur chaque mur, colonne, chapelle, celui qui connut la fortune la plus surprenante puisque, d'obscur divinité locale, il fut élevé au rang de grand dieu dynastique.

Et pourtant, Amon demeure *l'inconnaissable*. On l'appelle « le caché », « celui dont la nature échappe à l'entendement ». Les théologiens, pour qui la « similitude consonantique » n'était que « la traduction d'une similitude essentielle des choses » (François Daumas) ont même eu recours au jeu de mots Amon ('Imn) est caché (Imn) pour dire combien sa nature est mystérieuse.

Nul ne peut connaître, circonscrire ou définir son essence profonde, ni sa vraie forme, en dépit des tentatives humaines pour la cerner. Un hymne s'y essaie :

Amon qui vint à l'existence au commencement, on ne sait d'où tu viens ; nul dieu n'a été avant toi, et nul dieu ne fut ton compagnon, qui puisse révéler ta forme ; pas de mère qui ait pu te donner un nom, pas de père pour t'avoir procréé, et qui puisse dire : « Voici mon œuvre », ô dieu qui modelas toi-même l'œuf dont tu devais sortir, puissance à l'inconnaissable naissance, dieu divin surgit spontanément...

Alors, les Égyptiens, des « zoolâtres » comme les qualifièrent (à tort) les Grecs, qui étaient révoltés par ces dieux à tête d'animal ? Ou encore Aristote et son rationalisme hellène, qui, dans sa *Métaphysique*, rechignait à accorder une valeur symbolique aux représentations divines ?

En réalité, on est loin d'un polythéisme coagulé de dieux distincts les uns des autres et auquel il faudrait définitivement renoncer quand on parle de la théologie égyptienne. Un hymne écrit sous le règne d'Amenhotep II, vers 1400 avant notre ère montre sa dimension monothéiste :

Tu es l'unique qui a créé tout ce qui est/Unique demeurant dans son unité, qui crée les êtres (...) / Hommage à toi, créateur de tout cela/Un qui demeure unique, aux mains nombreuses / Père des pères de tous les dieux.

Renoncer aussi à notre vision surplombante, celle des religions révélées qui auraient tout inventé, tout compris. Mais qui singulièrement, pourraient faire l'objet d'une pareille incompréhension : le Dieu du judaïsme porte des noms multiples, mais ils ne sont autres que des visages différents d'un seul et non des divinités différentes. De même la Trinité chrétienne, ce « trois en Un ».

À l'étude des textes anciens, je continue pour ma part à être émerveillée par la finesse de l'approche spirituelle égyptienne, par ses tentatives pour comprendre la source mystérieuse de vie, qui s'impose comme la cause première. Qui fait que nous ne venons pas du néant, que nous ne procédons pas du hasard, donc que nous allons bien vers *quelque chose* que nous ne connaissons pas mais auquel il faut nous abandonner, comme le cours de ce Nil qui charrie terre et limon (nos passions) vers son delta et rejoint la mer pour s'y fondre.

De fait, avec Amon, on est en présence d'une authentique pensée métaphysique, voulue par des théologiens de l'ancien monde qui, avec le temps, affinèrent de plus en plus leur conception du divin. À première vue, Amon se joue de nous : il prend des formes extrêmement variées (celle d'un bélier, pour ses forces génératrices ; d'un lion, pour sa puissance ; d'un rapace à tête humaine, qui survole le monde et accède à la *vision* ; d'un homme aux chairs bleues, coiffé de hautes plumes en tant que dieu du ciel ; d'une divinité en érection pour sa fécondité ; de Rê, le soleil, pour son rayonnement). Et pourtant ! Ces apparences qui nous déconcertent étaient en fait des tentatives pour cerner la complexité et la diversité de la nature divine tout en servant d'écran, de paravent, rendant de cette manière le divin méconnaissable.

Cette vision ontologique évoque la grande mystique judéo-chrétienne ou musulmane : Dieu demeure l'Innommable, l'Ineffable. Amon ou YHVH, il est celui dont on ne peut rien dire, « l'origine qui manque » d'un Grégoire Palamas.

L'horizon sur terre

Impossible de décrire tous les éléments d'un site aussi complexe, aux édifices imbriqués les uns dans les autres, reconstruits ou remployés par les différents pharaons et qui couvre plus de cent hectares. Jean Lauffray, un

architecte français qui a travaillé à Karnak, écrivait que ce temple était comme un corps vivant, avec une croissance voulue par les rois qui ne cessèrent de l'embellir et de l'étendre. Belle image, en vérité, et qu'il précise :

Chaque nouveau pylône est plus grand et plus éloigné du précédent. Les rapports entre leurs dimensions respectives et leur éloignement sont dans une même et constante progression. Curieusement, elle paraît identique à celle de la répartition des feuilles sur un rameau qui croît.

Mieux vaut alors renoncer à l'analyse, replier son plan et se laisser guider par l'esprit des lieux, en traçant sa route vers le fond du temple. Musarder entre les obélisques comme celui, élancé comme une flamme, de la reine-pharaon Hatchepsout. Elle le fit élever pour célébrer son jubilé, en hommage à son « père » Amon, à Karnak, précisément (ou *Ipet-sout*, littéralement « recension des places d'Amon », c'est-à-dire « compte » des biens dévolus au dieu) qui était une image du tertre où tout prit forme au premier jour, comme l'indique l'inscription que la souveraine fit graver sur sa base :

Je savais bien qu'Ipet-sout est l'Horizon sur terre, le vénérable Tertre originel, l'Œil sain du Maître de l'univers, son lieu de prédilection, abri de Sa perfection et réceptacle de Sa suite.

Le roi en personne (Hatshepsout) dit : « Je m'adresse aux générations à venir, elles qui s'interrogeront sur ce monument que j'ai fait pour mon père, qui discuteront et regarderont vers le futur. Eh bien, moi, j'étais assis sur mon trône, dans mon palais, et je pensais à mon Créateur. Je pris la décision de faire pour lui une paire d'obélisques, aux pyramidions d'électrum, qui se fondraient dans la couverture de la vénérable cour entre les deux grands môles du roi Taureau puissant, le roi de Haute et Basse Égypte, le défunt Aâkheperkâre [Thoutmosis I^{er}]. »

On imagine le temps où le Domaine d'Amon était peuplé de ces « aiguilles », rayons de soleil pétrifiés et dont les pyramidions étaient recouverts d'électrum, donc visibles des lieues à la ronde ! Des monuments célébrant la toute-puissante théocratie, son dieu dynastique et construit dans la même temporalité que celle des pyramides de Gizeh, deux mille ans plus tôt, un espace d'une durée éternelle.

Du saint des saints, qui abritait le mystère du dieu, il ne reste plus rien. Alors, je ne manque jamais de terminer cette partie de la visite par une méditation dans l'*Akh Menou* (dit « salle des fêtes ») éclatant de couleurs. En chemin, une grande statue de grès montre le dieu Amon sous les traits juvéniles du roi Toutânkhamon. Un ami égyptologue qui travaille au Centre franco-égyptien des temples de Karnak, me rappelle cette notion tellement importante pour les Anciens, et qui dépassait les seules prouesses techniques ou artistiques :

– En Égypte ancienne, on disait du sculpteur qu'il était « celui qui fait vivre » ou le « créateur des effigies ». Les artistes accomplissaient un vrai rituel sur leurs œuvres pour les animer. Cette opération magique était appelée l'« ouverture de la bouche ». Ce n'est qu'au terme de celle-là que la statue était vraiment vivante.

– Ça expliquerait pourquoi on a l'impression, devant certaines statues, qu'elles dégagent une forme d'énergie, ou encore un réalisme saisissant, une étrange présence...

– Qui sait ? Pour renforcer cette vie impulsée dans la pierre, les artisans gravaient aussi le nom de la divinité ou de la personne représentée sur le socle ou sur le pilier dorsal de la statue. Pour eux, nommer, c'était créer. Parole et écriture faisant exister ce qu'elles représentaient.

– D'où l'omniprésence des cartouches royaux. Et du nom d'Amon !

– Si Akhenaton avait imaginé qu'on éradiquerait ses titres et son nom de tous les monuments royaux, ici même, au nord de Karnak, lui qui avait fait marteler partout le nom d'Amon !

– En détruisant toutes les traces de son passage sur terre, et en effaçant son nom, on le vouait à l'oubli, c'est-à-dire, pour ses successeurs, à la mort et à une disparition totale. Quelle vengeance ! Cela me fait penser à cette coutume magique qui consistait à briser le nez des statues des rois qui avaient démerité : ce geste les empêchait de respirer et donc de vivre éternellement. Mais puisque aujourd'hui, on a retrouvé le nom d'Akhenaton et de grands pans de sa vie, ils n'ont pas entièrement réussi, tu ne crois pas ?

– Bien sûr, mais il a tout de même fallu trois millénaires pour qu'il réapparaisse dans l'actualité. Nous prononçons à nouveau son nom ? L'essentiel est donc préservé ! Peut-on vraiment éradiquer la mémoire du monde, n'en déplaise aux fanatiques analphabètes qui détruisent les monuments anciens ?

Dans beaucoup de traditions – et j’adhère à cette vision des choses – notre nom ne doit rien au hasard. Il incarne l’être, lui donne figure. Et peut même influencer sur sa destinée. Les Égyptiens l’avaient compris et en avaient fait une règle mais Balzac tout autant, qui disait qu’entre les faits de la vie et le nom des hommes, il y a de secrètes et d’inexplicables concordances...

Alors que nous progressons vers le fond du temple, émerge parmi les herbes folles une statue fragmentaire de Sekhmet, la guerrière, capable de faire fondre sur le monde les maladies, les guerres, les famines et les épidémies. Son mythe raconte qu’elle incarnait la colère de son père Rê et qu’il l’envoya punir les hommes impies. Mais elle se livra à un tel massacre que le dieu dut y mettre fin en lui préparant un breuvage composé d’herbes, de jus de grenade rouge et de bière. Trompée par la couleur du liquide qu’elle croyait être du sang, elle en but jusqu’à s’enivrer.

Mais, ici, à Karnak, assimilée à Mout, l’épouse-parèdre d’Amon, la « Mère », la pacifique, la déesse au mufler de lionne était censée guérir tous les maux. Une de ses mains, qui tient encore une croix de vie (*ânkḥ*) a survécu à la destruction. Je caresse la pierre grise et douce, qui a emmagasiné la chaleur du soleil et je repense à cette « présence » qui se dégage de certaines statues égyptiennes et à cette intensité de vie que les sculpteurs, il y a trois mille ans, ont réussi à transcrire dans la matière. L’effigie de bois du ka du roi Hor par exemple, avec ses yeux clairs – des globes formés d’un fragment de quartz blanc au centre duquel un morceau de cristal de roche figure la prunelle et un clou d’ébène, le point visuel – qui laisserait croire que les artistes égyptiens sont parvenus à capturer l’essence des personnages qu’ils représentaient⁵¹.

Le Disque solaire qui couronnait Sekhmet est en partie brisé mais on distingue encore l’oreille ronde de la lionne qui se dressait, comme l’orbe intact de son œil félin, aux aguets, prêt à exterminer les ennemis de son père Rê. L’astre, lui, monte vers son zénith ; il a survécu aux attaques de ses ennemis dans le monde d’en bas. À moins que sa fille, dans un ultime rugissement, ne les ait définitivement éloignés ? Je veux le croire en quittant son beau corps de fauve blessé.

De loin, les obélisques tremblent dans la lumière blanche et la masse du temple semble une sorte de mirage vapoureux.

Une invitation à se régénérer

Je hâte le pas vers mon lieu de prédilection, dans lequel je ne manque jamais de me rendre. Et qui m'offre en retour une plénitude que je ne saurais qualifier.

« L'horizon du ciel » : c'est ainsi qu'on appelait l'un des monuments les plus saints de Karnak, le secteur sacré de la « maison d'Amon » dans lequel étaient introduits Pharaon, prophètes (prêtres du clergé supérieur) et vizirs le jour de leur « initiation ».

L'*Akh menou*, avec sa salle à nefs de cathédrale de 40 mètres de long, est encore très bien conservé, entièrement décoré et polychrome. Toutoumôsis III le conçut pour célébrer son *heb-sed*, cérémonie de régénération du pouvoir royal. Ses forces, sa vitalité (et donc, son pouvoir) déclinant après trente ans de règne, Pharaon se préparait à rencontrer le Divin dans ce « monument lumineux » où son énergie serait renforcée. Cet édifice abritait ainsi un rituel initiatique autour de la « création perpétuelle », idée renforcée par les décors naturalistes du « Jardin botanique », qui, même si les décors en sont très dégradés, représentent plus de quatre cents espèces de faune et de flore.

Ce splendide bâtiment et ses multiples chapelles-magasins (où l'on entreposait tout ce qui était nécessaire à la célébration de la fête de la régénération) forment un ensemble chatoyant et... ombragé, car il a conservé son plafond. Loin du tumulte des visites, on y est plongé dans un calme que seul rompt le pépiement des oiseaux qui nichent dans les alvéoles des murs. On ôte son chapeau et on s'assied sur une pierre plate, entouré de piliers. Les deux rangées de dix colonnes éclatent de teintes encore vives : polyphonie de bleus, de l'azur au lapis-lazuli intense, vrai ocre jaune, rouge franc, vert Nil et jaune vif.

Au-dessus, le plafond constellé vous enveloppe comme une écharpe céleste, vous protège tel un dais tendu ; les hiéroglyphes peints sur les architraves où l'on distingue encore les traces d'un fabuleux bestiaire – abeille royale jaune vif, détails et couleurs d'un faucon bien préservés – bruissent de concert. Dans ce lieu de l'insondable mystère divin où sa vitalité était rendue au roi d'Égypte, on sent plus qu'ailleurs la pulsation vivante d'un sang jamais tari, bouillonnant dans les veines du Domaine d'Amon.

Les moines coptes, au IV^e siècle, y installèrent une église – la nef s’y prêtait si bien. Sur un pilier, une petite croix a été gravée, juste à côté du hiéroglyphe *neter*, le dieu... troublante proximité et palimpseste manifesté.

Sur les piliers, des scènes tronquées, où le roi fait face aux dieux et aux déesses, se déclinent en postures symboliques et énergétiques : Amon ou Horus approche une croix ansée à ses narines, lui conférant le souffle de vie, et plus encore, l’esprit, que l’hébreu traduit par *ruah*. Ici, la belle Hathor soutient son coude et pose sa main sur son épaule ; là, Khonsou à la boucle de jeunesse, dans sa gangue momiforme, l’étreint de tout son corps, ses bras passés autour de sa taille. Plus loin, Amon tient une main derrière sa nuque en signe de protection et de transmission.

Au-dessus d’une porte, Touthmôsis III fait offrande à Amon et à Amon-Min dont les chairs bleues contrastent avec l’ocre chaud du grès. Symphonie de couleurs, répétition des rites et des offrandes qui, à leur seule vue, redonnent de l’énergie comme si elle avait été engrammée dans l’Akh-menou pour les siècles des siècles.

Car, à l’image d’autres constructions de l’Égypte ancienne, il est bien davantage qu’un « monument » architectural dont le monde peut s’enorgueillir. Les Anciens tenaient que l’Akh-menou représentait « le ciel d’Amon sur terre », en d’autres termes, l’empyrée des dieux, tenu soigneusement à l’écart du monde profane. Le lieu où s’accomplissaient les seuls rites capables de maintenir l’ordre cosmique. Et où les dieux de l’Ennéade réunis autour du démiurge accrédaient Touthmôsis III comme l’« Horus des vivants » qui pouvait (lui ou le prêtre du clergé supérieur qui le représentait) chaque jour « faire monter Maât à son maître », assurant la cohésion sociale et temporelle, créant solidarité, harmonie, paix, stabilité continuité et préservation⁵².

Pénétrer dans l’univers des dieux revenait alors à recevoir une illumination, à accomplir une transmutation. À quitter le monde phénoménal avec ses limites et ses illusions et se transformer en un être lumineux, « brillant » (*akh*) tel un astre, sans attendre la grande initiation finale, la transfiguration qui suit la mort.

C’était aussi, pour le roi, le devoir d’être « utile » et « efficace » pour chaque homme afin que perdure le cycle du temps.

Parcourir en pleine conscience l’Akh-menou comporte une dimension initiatique et de régénération, car c’est dans ce but que ce lieu d’exception

avait été conçu. Cet « élan au-delà de nous » se manifeste parfois dans le secteur le plus sacré du temple, que nous sommes aujourd'hui autorisés à fouler. « Horizon du ciel » véritable, habité par les seuls dieux et déesses.

Semper vivens dans le sanctuaire de mon cœur.

Je vais finir mon périple près du lac Sacré où l'on portait les dieux en procession sur leur barque. Dans ce miroir magique à l'image du *Noun* originel et qui refléta tant de fêtes, il suffirait de plonger son regard pour entendre le pépiement des oiseaux dans les volières, pour voir reverdir alentour les jardins destinés à fournir les offrandes florales quotidiennes à Amon et tout peuplés, comme l'égraine cette liste botanique « de perséas, de figuiers, de treilles, de fleurs et de boutons de lotus ; de papyrus, de plantes des marais, de roseaux... »

Thébaïde qui porte bien son nom et qui fut tout entière le « ciel de chasse » dévolu à Amon qui aimait à s'y détendre. Parcelle du monde descendue sur terre qui demeure, devant nos yeux éblouis, étincelle de lumière et source vivante.

49. Min est le dieu de la fertilité et de la reproduction figuré avec le phallus en érection. Quant à la laitue, elle était considérée comme aphrodisiaque.

50. Recueil de traité hermétique rédigé en grec. L'hermétisme est une « voie » de connaissance, une gnose, née au III^e siècle avant Jésus-Christ et une interprétation hellénistique des *Enseignements* égyptiens attribués à Thot, le dépositaire du savoir des dieux qui a aussi inventé l'écriture pour en faire don aux hommes.

51. Exposée au musée du Caire, elle montre le double du roi, comme une seconde assurance au cas où sa statue serait détruite. Placées dans les chambres funéraires, ces statues personnifiant la force vitale du défunt constituaient une matérialisation physique pour le ka (XIII^e dynastie)..

52. Le roi appartient à la fois au monde humain et au monde divin, il assure cette liaison permanente entre le ciel et la terre, à défaut de laquelle le monde s'écroulerait. Dans la pratique, Pharaon ne pouvant être présent simultanément dans tous les temples, des substituts le suppléaient dans sa tâche. Le « prophète » assumait donc certaines prérogatives royales, ainsi le pouvoir d'entrer dans le monde divin, inaccessible aux simples mortels.

VII

LOUXOR

Au cœur de la « ville du sceptre⁵³ »

Cette ville, dont une seule expression d'Homère nous a peint l'étendue, cette Thèbes aux cent portes, phrase poétique que l'on répète avec confiance depuis tant de siècles, cette ville était encore un fantôme si gigantesque pour notre imagination que l'armée napoléonienne, à la vue de ces ruines éparses, s'arrêta d'elle-même. Par un mouvement spontané, on battit des mains.

Vivant Denon,
Voyage dans la Basse et dans la Haute-Égypte

Elles viennent de s'allumer comme à la fête foraine, les guirlandes électriques colorées, et les arbres où elles s'enroulent se muent en mâts de cocagne. Cornish Street el Nil commence à s'animer.

Chaque soir, les familles viennent prendre le frais au bord du fleuve et déambulent en grappes serrées. Le foyer a toujours été au centre de la dévotion égyptienne, depuis l'Antiquité la plus reculée. Déjà, les *Enseignements* enjoignaient le jeune homme d'en constituer un au plus vite, de chérir sa femme – « Quand ta main se lie à la sienne, n'éprouves-tu pas de la joie ? » ou encore, en lui rendant un hommage appuyé comme le sage Pétosiris qui l'appelle « son aimée, souveraine de grâce, douce d'amour, à la parole habile, agréable en ses discours, femme parfaite tendant la main à tous » – et de ne point punir trop durement ses enfants. Il constituait même

le socle sur lequel reposait le dogme : chaque grand temple était placé sous les auspices d'une triade comprenant le père, la mère et leurs fils, comme ici, dans cette région thébaine marquée par Amon, Mout et Khonsou.

« Pieux et conservateurs », les Égyptiens.

De la rive, montent des odeurs de fruits blets, une fraîcheur nette, qui tranche l'air encore chaud. Usant sans cesse de leur klaxon, les voitures parcourent en tous sens la rue principale, dans une cohue où se croisent miraculeusement calèches, bus, vélos et autres deux-roues pétaradants.

Les contours de la montagne thébaine se sont estompés au point de se fondre dans la nuit. Sur la rive ouest, les réverbères des villages projettent de grandes gerbes lumineuses sur les eaux anthracite, où dansent de petits bijoux intermittents. Le trafic fluvial se calme peu à peu ; les felouques sont à quai, leurs mâts en enfilade, lances dressées vers le ciel dans une gangue de voiles blanches et bleues.

Des relents de gasoil, de crottin de cheval et d'oignons frits sautent aux narines, dans une ambiance bon enfant où l'on marche d'un pas de sénateur avec poussettes et marmaille qui pousse des cris de plaisir et d'excitation. Des jeunes filles, toutes coiffées du foulard, se tiennent par la main et cachent leur bouche pour abriter leurs rires lorsqu'elles croisent des garçons au regard appuyé. Quinze ans auparavant, la plupart des femmes égyptiennes marchaient tête nue. Aucune silhouette entièrement recouverte et gantée de noir (seule une longue fente dégage leur regard, ce qui vaut au *niqab* le surnom de « boîte aux lettres » de la part des expatriés européens) n'arpentait alors les rues. Ces sombres tentes ambulantes – dont l'usage, avec l'émigration massive des Égyptiens vers les pays du Golfe, a été importé d'Arabie Saoudite et du wahhabisme le plus radical – contrastent avec la douceur de vivre qui se déploie ici, dans la tiédeur du soir. Contre nature, dans un pays qui a toujours prôné un islam assidu mais ouvert.

À quelques kilomètres de là, de l'autre côté du Nil, la plupart des fresques des tombes dévoilent les corps de gazelle de leurs ancêtres pharaoniques, à peine masquées par le lin de leur tunique, parées de ceintures chatoyantes qui soulignent leurs seins.

Et que dire de la condition féminine dans l'Égypte ancienne, où elles pouvaient se promener librement, sans être recluses sous la tutelle d'un père, d'un frère ou d'un époux ! Et du système juridique d'alors – qui choqua les Grecs connus pour leur misogynie – qui faisait l'homme et la

femme égaux en droit et en fait. Un immense respect leur fut toujours accordé et cela jusque sous les Ptolémées ; elles occupèrent tous les métiers (médecin, directrice de l'administration, chef de travaux et même pilote de bateau !), comme les plus hautes fonctions et même le sommet de la hiérarchie sacerdotale.

Syncope de l'histoire...

Louxor s'est métamorphosé depuis mon tout premier séjour. On reconnaît à peine la grosse bourgade où n'existaient alors que quelques hôtels et encore moins de bateaux de croisière. Dans ces années-là, elle conservait encore son charme désuet et orientaliste, assez proche des gravures de l'aquarelliste du XIX^e siècle, David Roberts.

Depuis, démographie et développement touristique obligent, la ville a enflé démesurément et compte aujourd'hui près de 500 000 habitants⁵⁴. Avant la révolution de janvier 2011, à coups de grands travaux et d'expropriations parfois abusives, le Service des Antiquités avait entrepris de transformer les sites de la région thébaine et leur accès en « Pharaon's land » tape-à-l'œil. Les habitants, qui vivaient essentiellement des retombées du tourisme – et de la manne de leurs illustres ancêtres, n'en déplaisent aux fondamentalistes qui lancent aujourd'hui des *fatwas* contre les pyramides et autres temples « impies », appelant à leur destruction pure et simple – attendent le retour providentiel des tour-opérateurs. Invoquons les génies du lieu pour que ce retour se fasse sous le signe du respect des sites et du mode de vie des Saïdis eux-mêmes⁵⁵ !

Bienvenue à la « belle fête d'Opêt »

Cette heure précieuse de fin de soirée est idéale pour se rendre au Temple d'Amon. La nuit gomme un peu l'environnement urbain dans lequel le temple est « enfermé », et l'éclairage des projecteurs lui donne un faux air de décor de l'*Aïda* de Verdi.

Dès l'entrée, une allée de sphinx à tête de bélier – le *dromos* qui rejoignait Karnak –, telle une garde divine éclairée à partir du sol, donne le ton de la solennité. Être accueilli par Amon qui veille lui-même sur son temple et se retrouver devant le pylône et les deux statues colossales de Ramsès II en granit gris un soir de pleine lune est une invitation à entrer

dans un univers fantasmagorique : Louxor est le seul temple de la vallée du Nil dont la façade est telle que les Égyptiens de l'Antiquité la voyaient. À une différence près : les mâts de bois qui ornaient les pylônes⁵⁶ ont disparu, comme leurs oriflammes qui guidaient de loin les pèlerins du désert.

L'ombre portée de l'obélisque dessine une forme oblongue, démesurément allongée, sur l'esplanade. Son frère jumeau, lui aussi de granit rose, trône désormais au centre de la place de la Concorde, à Paris, cerné par les voitures et noyé dans la pollution...

Alors, on hésite un peu sur le seuil de ce lieu tenu pendant mille cinq cents ans hors du monde commun, et dont le sol n'était jamais, au grand jamais, foulé par des pas profanes... On fait silence. Au minimum.

Les rangs des derniers visiteurs se sont clairsemés et les pylônes franchis, on pourrait presque entendre respirer le sanctuaire d'Amon d'Opêt. Devant cet amas de « vieilles pierres », même somptueuses, ce plan originel contrarié par les siècles, on ne peut croire que l'esprit des lieux a complètement déserté ces cours élégantes, ces portiques et ces chapelles, ce naos où trois fois par jour, des offrandes, des prières, des fumigations étaient accomplies devant la statue du dieu « caché ».

Pendant la journée et son déferlement de visiteurs, tout le mystère du temple se tient simplement en retrait, à distance des commentaires des guides, des vidéastes amateurs, et des frottements des sacs à dos qui agressent quotidiennement les bas-reliefs.

Mais la nuit, enfin, la demeure de la sainte triade semble reprendre ses droits et les divinités peuvent regagner leur antique séjour. Car c'est dans la « résidence du Sud » que les processions des statues divines venant de Karnak par la voie fluviale s'arrêtaient pour célébrer la fastueuse « fête d'Opêt », et le début du Nouvel An, au deuxième mois de l'inondation. La plus grande des cérémonies du pays, aussi, qui pouvait se dérouler durant onze à vingt-sept jours !

Devant les ruines de « l'Opêt du Sud », squelette élégant mais fragmentaire, on est reconnaissant à ces bâtisseurs surdoués qui ont construit avec l'obsession de la durée éternelle mais aussi à ces conquérants successifs – Perses, Grecs, Romains – et à ses religions – christianisme, islam – qui, en dépit des saccages qu'elles firent ici, n'ont pas entièrement détruit les signes ostensibles de ce cosmothéisme foisonnant, infiniment plus subtil que les apparences nous le laissent accroire.

On fait appel – encore une fois ! – à son imagination créatrice pour faire ressurgir les ors et les pompes de la fête qui marquait l'entrée dans la nouvelle année, avec ses cohortes de prêtres au crâne rasé, vêtus de lin immaculé, ses porteurs soutenant les longues poutres des barques divines entièrement recouvertes de feuilles d'or et ornées, à la proue comme à la poupe, de têtes de bélier, symbole d'Amon et de celles de Mout et de Khonsou. Acrobates, danseurs, musiciens les accueillaient au son des chants, des sistres, des tambours et des trompettes, accompagnés des soldats, porte-étendards, écuyers, prêtres et prêtresses parés pour la grande jubilation du cœur ! Et puis la foule en liesse, massée sur les rives du Nil, distribuant des offrandes et psalmodiant sur le passage des barques... Féeriques images que l'on voit gravées sur les parois du temple, pour qu'elles ne soient pas perdues à jamais...

Je traverse la cour de Ramsès II avec sa belle colonnade papyriforme à chapiteaux fermés et n'oublie jamais de saluer les colosses en granit noir d'Amenhotep III qui font pendant à sa statue en quartzite posée sur un traîneau et que les prêtres, à l'époque romaine, avaient enfouie avec d'autres images divines et royales dans une *favissa* (cachette)⁵⁷.

Mais il est un lieu, à Louxor, où l'étymologie du mot « enthousiasme » reprend toute sa valeur : un « transport divin », assurément ! Au centre de la cour solaire d'Amenhotep III où la double rangée de colonnes papyriformes fasciculées et cannelées semble un décor de péplum dans la lumière orangée des énormes spots, je m'arrête. Tout se met à bruisser et à tourner autour de moi comme si la vie était à nouveau réinjectée dans les veines du temple. Oui, l'Égypte est bien « un pays où l'on ressent tout plus intensément ». Dans ce hall majestueux où s'arrêtaient les processions, tout était entièrement peint de couleurs éclatantes, comme un cantique célébrant la beauté et la puissance expressive de la Création. Chaque partie du temple était aussi recouverte d'or et de pierres rares, cornaline, lapis-lazuli, turquoise et argent qui lançaient tous leurs feux, pur reflet de la lumière céleste et divine. Vertigineuse vision, sensation du sublime, état d'émerveillement qui dépassent de très loin les manifestations liées à un possible « syndrome de Stendhal⁵⁸ » mais qui emplissent le cœur, soudain débordant de beauté, et élèvent l'âme vers ces régions dont on ne peut rien dire. Laissons la parole au philosophe :

Quand on se laisse habiter par le sentiment de la présence, l'infini se met à vibrer en nous, et quelque chose de nous se met à vibrer dans l'infini (Bertrand Vergely).

Quand un dieu s'unit à une reine

Outre les scènes montrant les étapes de la belle fête d'Opêl durant laquelle, le roi en tête, une procession portait les barques de la triade thébaine jusqu'aux chapelles-reposoirs, la salle de la Naissance divine éclaire les origines surnaturelles de pharaon. Cette théogamie n'est qu'un des nombreux avatars d'un scénario mythologique et théologique bien connu et universel, avec ses étapes codifiées, qui fait qu'un roi ou un être d'exception est considéré comme le fils « charnel » d'un dieu. Ou de Dieu.

À Louxor, les images de l'hymen sacré entre Amon et Montemouia, la mère d'Amenhotep III, sont suggérées : le dieu des dieux rend visite à la reine sous les traits de son époux, Thoutmosis IV ; leur union est symbolisée par leurs jambes qui s'entrecroisent. Deux déesses soutiennent leurs pieds et Isis, la « sainte patronne » des femmes et du mariage, étreint la reine en signe de protection.

L'union réalisée, lui succède... l'annonciation par le dieu Thot, scribe et messenger des dieux (il tient ici le rôle de l'ange Gabriel) qui lui apprend qu'elle enfantera un fils.

Montemouia est soutenue par Hathor ; le dieu potier Khnoum lui tend l'*ânkh* (croix de vie), le nain Bès et Thouéris, la déesse hippopotame, deux divinités qui président aux accouchements et à la maternité, l'entourent de leurs soins attentifs. Puis Khnoum façonne l'enfant et son *ka* sur son tour de potier.

La naissance, enfin ! La délivrance de la reine sur son lit à balustrade nous montre l'enfant qu'Hathor présente à Amon pour qu'il le reconnaisse. Sur les genoux du dieu, sa destinée est désormais scellée.

Le nouveau-né royal est alors nourri au lait céleste d'Hathor, qui lui confère l'immortalité et il peut enfin monter sur le trône qui lui a été assigné.

La barque des dieux et des saints

Lorsque l'Empire romain se convertira au christianisme, des églises viendront s'installer dans l'enceinte du temple (dont une dans la cour de Ramsès II), laissant des traces de fresques coptes. Après la conquête de l'Égypte par l'islam, les musulmans élèveront à leur tour, au-dessus de plusieurs strates d'histoire, une mosquée qui est toujours en activité, celle d'Abû el Haggâg. Le saint patron de Louxor (XIII^e siècle) qui tire sa réputation des nombreux miracles qu'on lui a attribués, est considéré comme l'une des figures les plus populaires de l'islam de Haute-Égypte, d'où l'importance de son *mouled* (fête de saint égyptien), qui culmine lors de la nuit de la mi-Sha'bân. Une procession se rend de Louxor à Karnak puis revient à son point de départ, en tirant... une barque, réminiscence de celle d'Amon, portée jadis entre les deux temples⁵⁹.

Le saint musulman aurait-il supplanté le dieu Amon en s'installant dans ses propres murs ? D'autant qu'il en a hérité les attributs :

« Comme Amon jadis, Abû l-Haggâg fait une fois l'an, en barque, le tour de sa bonne ville de Louqsor [...], relatait l'égyptologue Georges Legrain. Au moment de la procession, la barque est chargée sur un support à quatre roues et recouverte de la grande étoffe multicolore qui, pendant l'année, dissimule la tombe du saint. Remorquée par les fidèles, ornée de drapeaux, la barque du saint avance lentement au milieu des chants, des acclamations, des prières et des coups de feu de la foule en délire qui se masse pour toucher le voile du saint, sous lequel sont accroupis quelques enfants privilégiés. »

En vérité, quelle stimulante survivance – même si elle tend à s'estomper – de la fête d'Opêt pour ces Égyptiens intimement liés au Nil, à la navigation et nourris par les représentations des bas-reliefs où Amon et sa famille étaient portés en procession !

Le temple de Louxor demeure l'un des plus anciens hauts lieux au monde : depuis trois mille cinq cents ans, les prières et les méditations des fidèles de l'ancien monde, puis celles des religions du Livre, s'y sont succédé de manière ininterrompue.

L'esprit l'a façonné sous le chef d'Amon l'Inconnaissable. Puis il s'est manifesté ici sous la forme du *noûs* grec, à travers le Dieu unique des monothéistes et dans la théologie apophatique⁶⁰ d'un Clément d'Alexandrie.

Divinité ultime (quelles que soient les formes qu'elle revêt) qui est « l'incompréhensible inconnaissable » (Victor Hugo) et dont le « souffle » vous entoure de toutes parts à Louxor et à Karnak, où elle n'a jamais cessé d'habiter. Au-delà du bruit et de la fureur des conquêtes, des destructions et du martèlement des ciseaux qui tentèrent d'effacer de la main des dieux l'*ânkh*, ce nœud qui lie et relie les époques et les hommes dans une même unité.

53. De *Ouaset*, son nom pharaonique, qui vient du sceptre *ouas*, longue tige terminée par la tête de Seth. Il est un symbole de domination garantissant la stabilité.

54. En 1869, Charles Blanc, visitant Louxor, écrivait : « Il ne subsiste plus rien que quelques monuments et un petit village bâti avec de la terre. »

55. Les habitants de Haute-Égypte.

56. Portail monumental de forme trapézoïdale qui symbolise à la fois le Nil et l'horizon, deux montagnes entre lesquelles apparaît le soleil.

57. Découvertes fortuitement en 1989 sous le coup de pioche d'un ouvrier, et protégées des injures du temps, elles sont désormais exposées au musée de Louxor.

58. Syndrome survenant à la vue d'une œuvre d'art et qui engendre une exaltation et une souffrance psychique qui peut conduire à une décompensation. « Dans certaines conditions d'intimité, une œuvre d'art fonctionne pour celui qui la regarde comme le symbole d'un drame intérieur », explique Graziella Magherini, psychiatre spécialisée dans ce syndrome.

59. On rencontre des barques, support privilégié du culte pharaonique, dans de nombreux *mouleds* musulmans, au nord comme au sud de l'Égypte. « Si aujourd'hui, une certaine tiédeur atteint ce *mouled*, comme beaucoup d'autres en Égypte, précise l'islamologue Éric Geoffroy, celui-ci continue néanmoins d'illustrer l'aura populaire dont jouit le saint, ainsi que la vitalité de sa transmission initiatique et familiale. »

60. Méthode de pensée qui se propose de concevoir Dieu en lui appliquant des propositions qui nient tout prédicat concevable.

VIII

EN ROUTE VERS L'OUEST

*L'Âme toujours retourne au lieu qu'elle connaît
Sans jamais dévier du chemin emprunté.
Rends, chaque jour, plus belle ta maison d'Occident.*

L'Enseignement pour Mérikarê

À cette heure, l'air est tendre et transparent. Il ne vous transperce pas encore comme un coup de baïonnette qui vous laisse pantelant.

Les felouques ont repris leur ballet et tirent des bords avec des nonchalances d'almée.

Je sors sur le balcon pour regarder la rive ouest et son décor minéral, avec ses plis et replis ocre rose dans lesquels se cachent des labyrinthes insensés, creusés par des rois non moins insensés qui pensaient s'y assoupir en paix pour l'éternité.

Ici, dans la touffeur des tombeaux, les stèles fausses portes ouvrent sur l'autre monde. Mais les entrées réelles, si bien cachées croyait-on, ont toutes été trouvées, fracassées. Les voleurs de bijoux et de sarcophages ont su déjouer les plans les plus élaborés pour pénétrer dans les « demeures d'éternité », bravant les châtiments humains et les malédictions divines.

Vallées des Rois, des Reines, des Nobles, toutes pleines encore de leurs rêves enfouis, de leur or enfuit, de leurs plafonds étoilés ou couverts de pampres ; toutes jonchées de momies en miettes dont le monologue intérieur se poursuit :

J'attends... l'éclipse du soleil et le dessèchement du Nil, et j'oublie que j'ai eu des enfants, des parents et des dieux, qu'il y avait le ciel, le soleil et la

nuit, l'Égypte et le Nil, qu'il y avait mon nom, qu'il y avait ma femme, les yeux et les parfums, le sommeil et l'éveil, j'oublie que je suis né, j'oublie que je suis mort⁶¹...

Des temples, à la lisière du désert, dits « château de millions d'années », ont aussi été bâtis sur la rive gauche du Nil, dans ce « far » Ouest qui marque la frontière ténue entre les vivants et les morts. Des « millions d'années »... Quelle formule pour nous qui ne rêvons au fond que d'immortalité, travestie sous les traits d'un « transhumanisme » qui, dans son désir prométhéen de toute-puissance, promet aujourd'hui d'en finir avec la mort !

Le message spirituel de l'Égypte ancienne nous propose une tout autre éternité, qu'il s'agit de gagner par sa rectitude morale, par une piété sans faille. En manifestant espoir et confiance dans le pouvoir du langage, de la représentation figurée et de l'action rituelle qui seuls peuvent faire obstacle à la dissolution, à la solitude, à la rupture et à la séparation d'avec le divin.

Temples des vivants et temples des morts qui s'inscrivaient totalement dans la logique égyptienne : chaque homme – et plus encore les rois – était appelé à mener une nouvelle vie dans l'au-delà. Alors que le corps reposait dans la tombe, l'âme descendait dans la statue placée dans le temple funéraire. Quoi de plus naturel alors que de nourrir et d'abreuver le défunt avec des offrandes quotidiennes. Car si, dans l'inframonde, celui-ci ne pouvait plus symboliquement s'alimenter, il pourrait connaître une mort définitive, ou « seconde mort ». Ces sanctuaires funéraires venaient donc en soutien aux sépultures, tels des annexes indispensables. Elles déploient encore leur architecture monumentale, à Médinet Abou, au Ramesseum et dans ce joyau enchâssé dans la montagne thébaine, à l'aplomb d'un cirque rocheux qu'est Deir-el-Bahari. C'est ici qu'un soir d'automne, alors que je méditais seule sur la terrasse supérieure du temple de la reine-pharaon Hatchepsout qu'un homme s'est approché, en silence. Il m'a regardée de loin tout d'abord. Puis, me fixant comme s'il voyait à travers moi, il m'a dit : « Bienvenue. Tu es donc de retour. » Il m'a fait signe de le suivre et je me suis exécutée, mue par la curiosité mais surtout par la sensation prégnante de vivre un événement unique.

Il a regardé derrière lui afin que personne ne nous dérange et a ouvert la porte du sanctuaire creusé dans la falaise, me faisant signe d'y entrer seule.

Puis il a refermé la porte derrière moi. Trois salles en enfilade s'y succédaient. Le ventre chaud de la montagne m'entourait tout entière.

Soudain, à la lumière de ma lampe torche, je vis se détacher la figure de Thoutmosis III agenouillé devant Amon, telle une apparition, et je me mis à pleurer, touchée au cœur par cette flèche de beauté et d'harmonie qui venait se planter dans mes ultimes résistances et questionnements. L'Égypte se manifestait à nouveau à moi et revivifiait notre lien originel. Me confirmant qu'elle demeurait ma terre et mon Orient, que je l'aimais d'un amour sans partage.

Quand je suis ressortie du cœur de la falaise, le soleil n'était plus qu'un point incandescent sur l'horizon. L'homme avait disparu et le *gafir* des lieux, sans un mot ni un regard, vint simplement refermer la porte derrière moi.

« Sortir au jour »

Mais cette fois-ci, je ne traverserai pas le Nil pour m'enfoncer dans les dédales des villes de l'au-delà. Un deuil, trop frais encore, m'en tient à l'écart, m'enjoignant de me rasséréner plutôt auprès des manifestations solaires du génie égyptien.

Au bord du Nil, depuis la rive est, je me représente le premier acte de l'enterrement à la mode égyptienne, qui fascina tant l'historien grec Hérodote⁶² : la traversée du fleuve de la maison du mort à l'atelier d'embaumement, dans une barque chargée du sarcophage et équipée de statues d'Isis et Nephtys, placées à la tête et aux pieds. Cette embarcation funèbre, remorquée par un bateau classique, servirait aussi au mort pour passer d'un monde à l'autre. Traverser vers la nécropole s'annonçait donc comme un passage qui conduirait à l'immortalité. Tout autant qu'à recevoir l'étreinte de la grande mère Hathor, sur l'autre rive, dans un espace de sécurité et de protection divine :

*À l'ouest ! Halez en direction de l'Occident,
vers le havre du juste (...)
Hathor, patronne de l'Occident, la commandante de la rive ouest,
Qui fait une place à tout juste,
Puisse-t-elle recevoir N. dans ses bras !*

lance le pilote à la proue de la barque-*neshmet*⁶³.

Comment rêver plus agréable accueil que les bras de la déesse, après une traversée qui ne se réduit pas au transport d'une dépouille mais qui prend ici une dimension de procession aquatique rituelle !

Alors, je m'assieds à distance, face à cette montagne et son lacs de chemins et de tombes, fastueuses ou plus modestes. J'ouvre l'indispensable guide des Anciens⁶⁴ en route vers l'Amenti, les Enfers égyptiens. Pour tenter de comprendre cette préoccupation qui a occupé sans relâche les Égyptiens, celle d'une mort qui n'est pas une fin mais un passage vers une nouvelle forme d'existence. Car la *Douât* égyptienne n'est pas un royaume des morts classique, comme l'Hadès grec ou le *shéol* biblique, ces pays sans retour : on n'y est pas vraiment mort, il est le lieu, associé à la notion de prière, où on échappe à la destruction. Un « entre-deux » où vivants et défunts se rejoignent dans l'adoration de la lumière quand les ombres de la nuit s'effacent enfin.

Voulant assurer leur existence future, les Égyptiens s'entouraient d'un luxe de rites et de détails – tombes décorées, momification élaborée, objets du quotidien enterrés près du défunt – mais aussi de recueils de formules, véritables viatiques pour l'au-delà que le défunt emportait avec lui. L'homme sage se devait de les connaître et de les lire chaque jour : elles étaient enseignées dans des cercles assez restreints qui les apparentaient aux cultes à mystères. Car si ces récitation visaient à protéger le mort et à l'équiper, elles le glorifiaient aussi pour l'éternité.

Les chapitres du *Livre des Morts* – dont la traduction exacte et autrement symbolique est le *Livre de Sortir au jour* – sont largement empruntés à des ouvrages antérieurs comme les *Textes des Sarcophages* et on y retrouve tous les modes opératoires pour accéder à cette immortalité qui étaient l'horizon des Égyptiens. Ses procédés puisent bien sûr à la superstition magique très en vogue à l'époque mais les différents chapitres témoignent également d'une haute élévation spirituelle et morale.

Face au tribunal de l'au-delà, le défunt se devait d'en connaître les formules. Ainsi, son cœur, où résidait sa conscience, ne devait pas témoigner contre lui lors du jugement face au tribunal d'Osiris, le dieu des morts :

Ô cœur de mon être, ne te dresse pas contre moi comme témoin... Ne montre pas ton irritation à mon égard devant le gardien de la balance... Vois ta réputation, si tu es juste de voix ! (chapitre XXX).

Plus loin (chapitre CXXV), face à la balance qui pesait son cœur et dont le poids était figuré par la Maât, le mort entamait la traditionnelle « confession négative » où il affirmait son innocence, et la pureté de ses actes. Car s'il était déclaré impie, son *ba* serait privé de sépulture, noyé ou inhumé loin de chez lui.

Cette longue énumération de fautes à ne pas commettre rejoint, dans ses élans lyriques, les grands textes moraux de l'humanité :

*Je n'ai pas porté la main sur l'homme d'humble condition.
Je n'ai pas fait pleurer.
Je n'ai causé de souffrances à personne.*

ou encore :

*Je n'ai pas transgressé ma nature.
Je n'ai pas méprisé le dieu.
Je ne suis pas enflé d'orgueil.*

Cette confession faite, le mort s'adresse aux habitants du monde souterrain comme à des pairs, son souhait étant d'être reçu parmi eux comme l'un des leurs :

*Ouvrez-moi ! Que j'entre parmi vous !
Je suis l'un d'entre vous !
Faites que mon ba (l'âme) vive, que mon corps soit invulnérable
Et que ma momie soit divine dans le royaume des morts.*

Quant au terme « sortir au jour », il témoignait du souhait du défunt de retourner dans le monde des vivants lors de la célébration des fêtes religieuses au cours desquelles il recevait les offrandes des survivants. Mais aussi, de son intention de participer, *post mortem*, aux « mystères d'Osiris » d'Abydos. Pour cela, et grâce à ces formules, le défunt pouvait se

métamorphoser en quelque forme que ce fût. Et ainsi, se libérer du monde de la mort.

À première vue, il y a une dichotomie entre cette hauteur de vue spirituelle – devenir « dieu en dieu », un Osiris N qui pour autant conserve son identité –, ce détachement, cette sagesse à l'œuvre et l'abondance d'objets rituels et quotidiens (nécessaire de toilette, vêtements et sandales, mobilier, « jeu de *Senet* » devant lequel le mort, seul face aux forces nocturnes, engage une partie essentielle pour son éternité) déposés dans les tombeaux égyptiens. Comment expliquer un tel luxe de détails matériels ?

Plutôt que de pérenniser l'existence terrestre, il s'agissait de faciliter le passage du défunt, trousseau funéraire à l'appui. Mais aussi de protéger le corps momifié et les autres composantes de l'être, grâce à une série de mesures magiques : toute représentation étant considérée comme animée d'une vie propre, la statue conservait non seulement une image de son propriétaire mais elle était aussi un support indispensable à son *ka*.

L'image du masque en or de Toutânkhamon s'impose à moi – d'autant qu'il est reproduit sous toutes les formes dans les souks égyptiens... comment lui échapper ? Ce visage sublimé nous fascine par la pureté de ses traits et la virtuosité des orfèvres qui y travaillèrent. Mais il est bien davantage : de métal précieux pour les rois ou en plâtre stucé pour le simple mortel, le masque présentait le visage idéalisé du défunt en route vers son éternité, à l'image d'Osiris. C'était aussi un moyen de reconnaître le propriétaire de la momie, au cas où celle-ci serait endommagée.

Le sarcophage formait un ensemble – une cuve extérieure, le plus souvent en pierre et un cercueil intérieur momiforme – destiné à mettre la dépouille hors d'atteinte mais aussi à permettre sa renaissance.

Pour que puisse s'accomplir une véritable alchimie dans ce creuset, se déployaient des couleurs – le noir, symbole de fertilité chtonienne, et l'or, chair des dieux, celui de la renaissance – mais aussi des symboles, des formules et des figures divines comme celle de Nout, déesse du ciel, dont le long corps étoilé épousait le corps du défunt.

Les vases canopes, dont les bouchons représentent les quatre fils d'Horus, renfermaient les viscères indispensables à la renaissance – foie, estomac, poumons et intestins, momifiés séparément – pour qu'ils ne se décomposent pas.

De nombreuses amulettes figurant des divinités ou des objets assuraient aussi la protection du mort : *ânkh* (la vie), pilier *djed* (colonne vertébrale)

d'Osiris), *tit* (nœud d'Isis) mais aussi scarabée de cœur, déposé sur la momie afin de se substituer au cœur-*ib* (de chair), si celui-ci disparaissait. Au dos, des chapitres du *Livre des Morts* ou « formules de sortie au jour » permettaient de triompher des périls du Monde-d'en-bas.

La vie éternelle égyptienne, une sinécure ? Sûrement pas ! Le défunt ne cessait jamais de participer à l'harmonie cosmique, aux rythmes et aux cycles. Il accomplissait les travaux agricoles dans les champs mythiques d'*Ialou*. Des statuettes à l'effigie du mort, les *shouabtis* ou *oushebtis*, étaient ainsi déposées dans sa tombe pour montrer sa détermination à participer au travail collectif⁶⁵.

Mais la grande terreur des Égyptiens était surtout de souffrir de soif ou de faim, au point de devoir – horreur suprême ! – boire leur urine ou manger leurs excréments. Voilà pourquoi on garnissait la tombe de grandes quantités de nourriture. Un service funéraire étant aussi assuré par les prêtres pour pourvoir aux besoins alimentaires du défunt. Pour pallier les manques éventuels, des scènes de banquet aux tables chargées de bière, pain, fruits, légumes et patte de bœuf décoraient les murs des tombes.

Aimer la vie, apprivoiser la mort

L'Égypte fait partie de ces sociétés qui ont refusé la mort et ont tracé une frontière nette entre l'homme et le reste de la création. Contrairement à nous, qui la masquons et la fuyons avec une cécité coupable, elle ne l'a pas refoulée, mais plutôt mise au rang d'organisation culturelle.

Oui, les hommes et les femmes de l'ancien monde haïssaient la mort. Comme nous, ils aimaient la vie. L'*Enseignement d'Hordjedef*, la plus ancienne des sagesses égyptiennes, insiste sur ce point :

La mort est pour nous ce qui vaut le moins – la vie est pour nous éminente.

Et il ajoute :

*Chacun sait que la mort ne dure qu'un moment,
Mais qu'ensuite la vie dure éternellement.
Ta maison mortuaire est donc maison de vie.*

Les fresques des tombes des nobles, dans leur fraîcheur des premiers jours, ne nous montrent rien d'autre : un couple dans l'éclat de sa jeunesse, accompagné de ses enfants, pratiquant son métier ou ses loisirs, pêchant ou chassant au boomerang dans des environnements giboyeux, mais aussi se présentant devant le tribunal de l'au-delà où son cœur serait pesé dans la balance du jugement, face à la plume de Maât. Son lien indéfectible à son pays, à sa terre bien-aimée, aussi, avec une faculté de se transformer et de revenir sous des formes diverses pour visiter sa maison, prendre le frais sous les acacias de son jardin d'antan, prendre part aux fêtes. Et surtout, vivre dans la grande proximité des dieux qui feraient de lui un *akh*, un être de lumière.

La lumière aveuglante frappe le Nil et la montagne de mort et de renaissance, cet incroyable athanor de régénération.

Notre société a rejeté un possible monde des morts qui était et demeure dans toutes les sociétés traditionnelles une conviction sans partage. En témoignent des survivances parfois étranges dans leurs manifestations contemporaines, comme la fête celtique d'Halloween. Mais ne font-elles pas sens dans nos sociétés prises d'un spleen abyssal ? N'y aurait-il pas un rapport étroit entre le désenchantement du monde et la négation d'un « autre monde » qu'auraient rejoints ceux qui nous sont chers ? Théorie du monde unique, dont la porte se claquerait sur la fin de vie et face à laquelle les Égyptiens ont donné leurs propres réponses. Cette vision de « deux » mondes parfaitement équilibrés fait partie des legs les plus précieux que l'Égypte nous a transmis. Avec son image positive de l'au-delà, elle fait partie des cultures qui, comme le christianisme, nous ont promis une vie meilleure.

À mon retour, j'irai fleurir de brassées de freesias jaune soleil le caveau familial où ma mère – qui m'a fait don de la découverte de l'Égypte – a rejoint mon père.

Dans le cimetière de campagne niché dans les vallons de la Loire, je rejoindrai un jour mes chers disparus et un nouveau marbrier gravera mon nom à leur suite. Leurs noms, je n'oublie jamais de les prononcer, à chaque visite, selon la formule égyptienne : « Appelle-moi par mon nom et il ne disparaîtra jamais. »

Il est l'heure de « laisser les morts enterrer les morts », selon la parole pleine d'audace de l'Évangile. Je marche rejoindre mes complices égyptiennes, Kamilia et Leila, qui m'ont appris cet *ana faransawia, ana masria* ⁶⁶ qui me définit bien.

Ensemble, sous les rayons de Rê, nous prendrons un bain régénérant et partagerons le pain *baladi* des vivants.

61. Michel BUTOR, *Monologue de la momie*, Silex, n° 13, 1979.

62. Son témoignage sur la momification est essentiel car il décrit ce que les sources égyptiennes ne nous disent pas.

63. Nom de la barque sacrée d'Osiris, utilisée lors des mystères d'Abydos.

64. Le *Livre des morts*, qui date du Nouvel Empire égyptien (1500-1000 av. J.-C).

65. En faïence, pierre ou bois, ces figurines peuvent se compter par centaines et être regroupées sous les ordres d'un contremaître.

66. « Je suis française, je suis égyptienne. »

IX

PHILAE

Au royaume de celle « qui donne la vie, la dame de la flamme »

Mon Dieu, quand donc se reprendront-ils, les Égyptiens, quand donc comprendront-ils que leurs ancêtres leur avaient laissé un patrimoine inaliénable d'art, d'architecture, de fine élégance, et que, par leur abandon, l'une de ces villes qui furent les plus exquises sur terre s'écroule et meurt ?

Pierre Loti, *La Mort de Philae*

À sept heures du matin, Assouan vrombit déjà. En un siècle, la « porte de l'Afrique » a perdu un peu de sa nonchalance et de ses qualités environnementales, elle que les voyageurs asthmatiques, fuyant les frimas de l'hiver européen, fréquentaient autrefois pour la pureté de son air et son climat sec. La ville s'est industrialisée, en témoignent les usines d'engrais azotés, les déchets dans le Nil et ces témoignages encombrants (au sens propre et figuré) qui rappellent l'amitié égypto-soviétique nouée dans les années 1960 entre Nasser et Khrouchtchev...

Mais à ce moment précis d'une journée qui s'annonce radieuse, depuis la corniche d'où je fixe la rive ouest du fleuve, rien n'émousse la lame du soleil, le bleu de métal pur du ciel – « épinglé sans un pli d'un bout à l'autre de l'horizon », comme l'écrivait Camus de celui de la baie d'Alger – ni ne vient troubler la trajectoire des felouques qui tirent des bords entre les îles. Paysage parmi les plus enchanteurs au monde, dit-on, où s'entrebâille

devant mes yeux la porte d'une région (encore un peu) sauvage : une vallée resserrée entre deux rives désertiques révélant la première cataracte que les Anciens considéraient symboliquement comme le seuil même de l'inondation bienfaisante.

Le fleuve, qui déboule ici depuis les montagnes d'Abyssinie, cinq mille kilomètres plus au sud, ondoie, lisse et doux, entre les rochers qu'il caresse et que les flots des crues ont érodés pendant des millénaires. À l'horizon, les dernières lueurs violettes de la nuit s'estompent au ras des dunes.

Les effluves de *molokheya* qui montent des cuisines de rue, avec ses senteurs d'ail, de coriandre pilée et de corète potagère, se mêlent aux relents tièdes de crottin et de sueur des chevaux attelés. Dans ma mémoire olfactive, cette odeur particulière est attachée à l'Égypte, de la même manière que le goût sucré et astringent des *balah* (dattes) fraîches et rouges qui attendent qu'on les déguste, bien serrées entre elles sur l'étal des marchands.

Mais je dois maintenant quitter la ville pour rejoindre « mon » île, Philae, avant que les tour opérateurs n'envahissent le site. Et perturbent la magie des lieux.

Les deux « Mères » de l'Égypte

Les klaxons incessants s'époumonent autour de moi ; en dépit de ma longue fréquentation de l'Égypte, ils parviennent encore à me faire sursauter et à maudire l'anarchie de la circulation, quand, courant comme un lapin chassé, je suis contrainte de zigzaguer entre les voitures pour gagner le taxi qui me conduira à Philae.

Rendez-vous a été pris hier avec Naguib, le chauffeur nubien qui m'attend placidement dans sa Peugeot décatie mais décidément increvable. Durant les huit kilomètres qui nous séparent, en amont de la première cataracte du Nil, de l'embarcadère de Shellal, il est le plus souvent volubile, sur fond de chansons sirupeuses crachées par la radio. Mais parfois, la grâce s'incarne sur cette route âpre et sèche : entre deux titres du top 50 oriental, la station programme une des mélopées de la grande Oum Khalsoum. Les longues plaintes d'amour de « la Dame » (*El Sett*, en arabe) modifient soudain l'espace. Cette musique-là résiste à l'analyse. Hypnotique, elle

commande sans le dire à ce qu'on s'y abandonne, elle qui conduit au *tarak*, un mot sans équivalent en Occident et qu'on pourrait traduire par « extase ». Mystère jamais dévoilé de cette voix chaude et pénétrante, « incomparable » comme la qualifiait Callas, autre diva, et qui, *nolens volens*, fait bouger nos lignes intérieures. Oum Khalsoum que les Égyptiens d'aujourd'hui ont quasiment placée au rang des déesses. *El Sett...* qui en évoque une autre : Isis, la grande mère de Philae, vénérée sur cette terre pendant trois mille ans puis jusqu'aux confins de l'Empire romain.

Alors nous restons silencieux, Naguib et moi, emportés par les géniales improvisations de l'« astre de l'Orient » qui commença sa carrière déguisée en garçon en chantant dans les *mouled* (fêtes religieuses) au son du luth.

Il y a entre le Nubien et moi cette qualité rare de respect, en dépit de nos différences de sexe, d'âge, de nationalité. Naguib a compris que, comme l'assure le dicton répété à l'envi par les guides touristiques, « qui a bu l'eau du Nil en boira à nouveau », j'ai dû souvent m'abreuver à ce fleuve pour ne pas réussir à me déprendre de ce pays. Mon statut d'égyptologue qui a eu pour professeurs certains des pionniers de la campagne de sauvetage des monuments de Nubie fait le reste.

Naguib est un fervent musulman, en témoigne le petit Coran posé sur la banquette avant et la marque sombre au centre de son front. Elle est due aux effets d'une prosternation répétée, fidèle qu'il est à ces paroles du Prophète :

Parfaites la gèneuflexion et la prosternation. Au nom de celui qui tient mon âme en sa main ! Je vous vois derrière moi [aussi bien] quand vous êtes en posture de gèneuflexion que quand vous vous êtes prosternés.

Mais comme d'autres avant moi qui ont vécu en terre musulmane, je me méfie des amalgames : fervent ne veut pas dire fondamentaliste. Mon ami au front de licorne fait bien ses cinq prières quotidiennes mais si le travail l'en empêche, il sait aussi y renoncer car nourrir ses quatre enfants est sa priorité. En revanche, le vendredi, pas question pour lui de transporter quoi que ce soit, la grande prière à la mosquée est incontournable. Naguib ne peut croire qu'il existe des athées : impensable pour lui. Son sourire se fige quand il entend des visiteurs critiquer quelque religion que ce soit. La laïcité, si elle fait des adeptes auprès des jeunes Égyptiens et de la classe moyenne éduquée, est loin de pénétrer dans ce peuple rural qui, depuis la

plus haute Antiquité, est profondément religieux. Une remarque que l'historien grec Hérodote s'était déjà faite lors de son voyage dans la vallée du Nil lorsqu'il écrivait, vers 450 avant notre ère :

Les Égyptiens sont les plus scrupuleusement religieux de tous les hommes.

Comme à chaque fois que nous faisons route vers Philae, mon chauffeur me montre l'ancien barrage construit au début du XX^e siècle par les Anglais : « Old Dam ! » répète-t-il alors qu'il sait pertinemment que je suis passée trente fois à travers ce paysage aride. Mais il aime prononcer ces deux mots, comme on suce une friandise. Avec gourmandise. Et je ne le reprends pas, de même lorsqu'il évite par miracle un cycliste, boulanger-funambule qui tient de sa main gauche un large plateau couvert de pain *baladi* au sommet de sa tête. Naguib se rabat prestement et cherche mon regard dans le rétroviseur, une manière d'acquiescement que je lui offre en lançant un *maalesh* sonore, cet idiome consacré que les Égyptiens prononcent cent fois par jour, à la fois expression de leur résignation ou réduction de l'importance de la faute commise. Cocteau en fit même le titre d'un livre. Non, « ce n'est pas grave ».

Mais ce matin, je l'écoute d'une oreille lointaine : il y a trois ans que je ne suis pas revenue à Philae, je me sens gagnée par une sorte de fébrilité, une sourde inquiétude, celle de ne pas retrouver cette virginité du regard, celle des toutes premières fois. Les épreuves que nous traversons ont aussi le pouvoir d'amoinrir notre capacité d'émerveillement...

Chasser ces pensées, se préparer à tous les bouleversements intérieurs. La « butte d'Isis », comme l'appelaient les Anciens, agit parfois à la manière d'une grande lessiveuse qui vous laisse sur le flanc. Essoré jusqu'à la trame. Comme tant d'autres hauts lieux en Égypte, le royaume d'Isis accomplit son travail alchimique sur la matière... humaine, en l'occurrence. Combien de fois ai-je croisé ici des regards embués, des bavards soudain cois, des visiteurs émus, renvoyés à eux-mêmes dans les cours et détours du temple d'Isis ?

Alors il faut varier les angles, choisir son heure, oublier les guides. Se faire discret. Se tenir prêt.

« *Maassalama*, va en paix » : Naguib me fait un petit signe de loin alors que je passe la guérite en bois de Shellal, mon ticket rutilant en main.

Mort et... renaissance de Philae

À l'embarcadère, les groupes de touristes ne se pressent pas encore pour monter dans les bateaux serrés le long du quai. L'eau prend des reflets grisés, la silhouette de la lune disparaît au-dessus des rochers qui ressemblent à des animaux marins, avec leur dos massif et luisant. Je ne peux m'empêcher de penser à ces voyageurs qui, au début du siècle dernier, découvraient l'île en barque dans un silence religieux, si ce n'était le bruit des rames fendant l'eau. La plupart des édifices étaient encore peints de couleurs vives, comme les savants de l'expédition d'Égypte menée par Bonaparte les décrivirent, mais ces teintes ont à jamais disparu, effacées par l'érosion. Ce voyage aux allures parfois fantasmagoriques dans l'Atlantide nubienne, que la montée des eaux du fameux « old dam », édifié en 1902, noyait dix mois par an, n'est heureusement plus possible. Philae a été « sauvée des eaux », elle dont l'état de dégradation et de ruine désespérait tant Pierre Loti. En 1909, lors de son second voyage en Égypte où il parcourt toute la vallée du Nil, l'écrivain lance un cri d'alarme prémonitoire au regard de ce qui se passera lors de la construction du Grand barrage d'Assouan dans les années 1960. Il prophétise rien moins que « la mort de Philae » – le titre de son ouvrage – et nous livre une vision apocalyptique de sa navigation autour de celle qu'il baptise la « Perle de l'Égypte » : « Promenade de fin des temps, semble-t-il, dans cette sorte de Venise déserte, qui va s'écrouler, plonger et être oubliée », écrit-il. Et d'évoquer « le bruit des anciennes pierres sculptées qui se détachaient des murailles et tombaient dans l'eau noire ». Cette image me glace chaque fois que je la lis, tout autant que ces photos sépia où l'on voit les chapiteaux des portiques rongés par le salpêtre émerger à peine de cette « eau noire », des femmes en dentelle et ombrelles posant l'air figé au plus fort de la canicule entre les pylônes, devant ce paysage de mort annoncée...

La « Butte sainte » de Biggeh

Alors, même si je rêverais de parcourir à la voile ces encablures qui nous séparent de l'île pour mieux me préparer à cette « réception » d'un genre particulier, je finis par oublier le bruit du moteur pétaradant, l'odeur du gasoil dans le matin transparent et tiède. Se laisser conduire durant les

dix petites minutes de la traversée par ceux qui ont longtemps défendu l'un des sites les plus sacrés du double-pays, les Nubiens et leur « visage brûlé » comme les nommaient les Grecs, revêt un sens profond, à mille lieues du stéréotype de l'Africain au sourire éclatant et au turban immaculé que l'on nous vend sur les sites des tour-opérateurs.

Car ces descendants des Blemmyes, redoutables tribus nubiennes et adorateurs d'Isis, n'ont jamais quitté ce territoire austère ; ils sont les gardiens immémoriaux de ce lieu ultime de résistance puisque Philae fut le dernier temple en activité alors que toute l'Égypte était christianisée. C'est ici même, entre le désert et les flots impétueux de la cataracte, qu'en 394, le hiérogrammate Hakhom grava les dernières lignes en hiéroglyphes d'une civilisation pharaonique obsédée par l'écrit, cent cinquante ans après que l'édit de Théodose eut prescrit la fermeture des temples « païens ».

Jusqu'au jour, en 540 de notre ère, où Justinien, l'empereur de Byzance, fit massacrer prêtres et prêtresses qui, protégés du monde par l'insularité de Philae, avaient maintenu jusqu'alors le culte divin journalier dont la fonction consistait depuis toujours à préserver le monde du chaos menaçant des origines...

Ce que résume admirablement Jacques Lacarrière dans *Marie d'Égypte*⁶⁷ :

Le pays d'Isis se voulait le réceptacle terrestre de tous les cieux, de tous les cultes, de tous les mondes que l'homme portait en lui, en leur offrant un infini commun. Jamais un tel réceptacle n'avait encore existé sur la terre, une telle promesse de fraternité spirituelle : le Christ, la Vierge, Zeus, Isis, Sérapis, Ishtar, Pythagore, Moïse et Abraham, encensés, adorés côte à côte ! Oui, cela eût pu être alors, ce rêve de la fraternité des âmes. Mais c'était compter sans l'intolérance des juifs et des chrétiens et surtout sans le fanatisme des frères. C'était compter sans l'histoire réelle de Dieu parmi les hommes.

C'est donc ici même que prit fin une civilisation qui avait produit pendant trente siècles des monuments et une spiritualité admirables. Philae fut transformé en lieu de culte chrétien et ses reliefs, martelés ; la croix, apposée sur les corps sensuels des déesses dont on avait détruit les visages d'Ève ou de Lilith pharaoniques. Seins triomphants de déesses dévoilées par leurs robes arachnéennes et parées de bijoux : une volupté toute

égyptienne célébrant la munificence de la Création mais totalement insupportable aux yeux des fondamentalistes d'alors. Une volupté tenue aussi pour diabolique par les moines de Thébaidé – on pense à la fameuse *Tentation de saint Antoine* de Flaubert où l'anachorète livre bataille contre des démons femelles – et autres Pères (*Abba*) du désert qui vivaient le plus souvent... dans des tombes violées où les jeunes femmes peintes sur les fresques hantaient leurs nuits.

Égypte qui avait su, dans sa sagesse, élever les déesses au même rang que les dieux et qui avaient compris – de même, l'Inde – qu'il existait un visage féminin de Dieu. La femme non pas « reflet de l'homme » mais composante essentielle de l'unité divine.

Lynchés les serviteurs d'Isis, profané le naos, décapitées les statues, brûlés les papyrus renfermant les grands textes religieux, les secrets des étoiles et des parfums et les prémices de l'alchimie. Et surtout, détruites, les images de celle qui, de ses ailes protectrices, avait illuminé le monde, la miséricordieuse à qui les fanatiques, et autres fous de Dieu hantés par leur propre ombre, ne firent pas miséricorde...

Mais persécutions et autodafés ne parvinrent pas à éradiquer complètement le culte isiaque : après l'an mil, on dit que les paysans nubiens venus des villages voisins se rassemblaient toujours sur l'île pour la fête annuelle de la déesse. Kessel, dans *Le Lion*, écrit :

Il y avait cette beauté mystérieuse des hommes noirs venus du Nil en des temps et par des chemins inconnus. Il y avait dans les mouvements et les traits cette bravoure insensée, inspirée...

Je ne les en aime que davantage encore...

Me placer aux avant-postes m'offre le privilège de voir l'île émerger derrière les gros rochers anthracite et à mesure que l'embarcation progresse, de me laisser gagner par l'émotion que je n'ai pas le goût de partager avec les autres passagers. Posé dans le chaos granitique de la première cataracte, le royaume d'Isis, *hwt-t-hnt* ou « château-du devant » comme l'appelaient les Anciens, ne se livre pas facilement. C'est avec humilité et gratitude qu'il faut approcher le territoire longtemps inviolé de la déesse favorite des Anciens, la *myronime*, celle aux dix mille noms, comme la nommaient les Grecs. L'épouse dévouée et l'archétype de la grande mère, démiurge

autocréatrice qui conçut seule son fils Horus après l'assassinat de son époux, mais aussi magicienne redoutable et déesse furieuse « grande de carnage en furie contre les ennemis de son frère (Osiris), celle qui dépèce ses adversaires, maîtresse du combat, du massacre, lionne », comme nous le précise une inscription de l'avant-cour de Philae. Un archétype du féminin spirituel qui incarne cette « conjonction des opposés » que les Anciens avaient parfaitement assimilée dans leur conception du monde. Et que l'on retrouve aussi bien à Sumer sous les traits d'Inanna, déesse de la fertilité et de la guerre qu'en Inde avec le double visage de Kali/Shakti.

Mais il est aussi un lieu, dans ce paysage aride et subjuguant à la fois, que les guides passent généralement sous silence : face au domaine d'Isis, se détache l'île de Biggeh, « la Butte sainte » avec ses falaises escarpées de gros rochers granitiques, baignée elle aussi par le lac de retenue de l'ancien barrage. Celle qui fut l'un des territoires les plus saints d'Égypte, la Senmout antique, abritait l'Abaton, « la montagne cachée » ou tombeau inaccessible d'Osiris, dieu de la renaissance dont le culte annonce les autres religions de salut qui conquièrent le monde antique. Tous les dix jours, la Dame de Philae se rendait sur cette île où le deuil était de rigueur (ni chant ni musique n'y étaient tolérés) pour accomplir les rites de purification à son frère-époux. Au moyen de son lait céleste qui confère l'immortalité et de l'eau, « celle qui donne la vie (l'écriture de *ânkh*, la vie, porte à Philae le signe des flots comme déterminatif et se retrouve fréquemment dans les épithètes d'Isis) procédait ici au service funéraire d'Osiris. La déesse nourrissait son ka, son essence de vie, et sauvegardait son intégrité tandis que les lymphes fertilisatrices exsudées par son cadavre manifestaient ici même, à Biggeh, les premières manifestations de la crue du Nil. Sans l'offrande du dieu sacrifié et sans les soins de celle qui « rafraîchissait son cœur », le beau pays d'Égypte n'aurait été qu'une terre aride et désespérée...

Rentrée à Philae, la « Dame de l'Abaton » pouvait ainsi continuer à veiller, de loin, sur celui qu'elle aimait, comme à son habitude. Et continuellement le protéger. Deux îles en miroir, l'équilibre subtil du masculin et du féminin qui maintient la création. Quel plus beau symbole des énergies en action dans le monde, et concrétisées ici ?

Je laisse mes mains traîner à la surface du lac, manière de lustration qui ne s'accomplit plus aujourd'hui pour avoir accès à ce qui fut en son temps

un « lieu pur ». « Ne pénètre pas ici si tu n'es pas pur », était-il spécifié à l'entrée des temples égyptiens. Car, quelques jours avant leur période de service, il était demandé aux prêtres *ouâb* (purs), outre d'avoir été circoncis, de pratiquer l'abstinence sexuelle. Une fois en fonction dans le temple, une propreté extrêmement stricte était exigée d'eux : épilation quotidienne et totale du corps, y compris la tête, bains rituels deux fois par jour, port de lin blanc, la laine et le cuir étant interdits car « il n'est pas permis à ce qui est pur de toucher ce qui est impur ». De même, interdiction de consommer certains aliments (viande de porc et de mouton, sel et presque tous les légumes).

Cet effort de purification physique était aussi d'ordre moral et spirituel : ne pas proférer des mensonges, être mesurés en toute chose : « Ne vous souillez pas d'impureté, lit-on dans les exhortations adressées aux prêtres d'Edfou. Ne commettez pas de faute, ne faites pas de tort aux gens, aux champs ou à la ville, parce qu'ils sont sortis de Ses yeux et qu'ils existent par Lui !... Ne couvrez pas de votre voix celle d'autrui ! Ne soutenez pas mensonge contre vérité en invoquant le Seigneur ! » Une pureté que les dieux et les déesses devaient préférer à « des millions d'objets précieux et des centaines de milliers de pièces d'or ». Ces prescriptions étaient renforcées dans le cas des prêtres d'Isis, connus pour leur sainteté proverbiale lorsqu'ils franchissaient la frontière invisible entre le « monde » et l'enceinte divinisée.

Au royaume des soleils féminins

Mais voilà que les pylônes se dessinent enfin, gravés des silhouettes de la « sainte trinité » égyptienne : Isis, Osiris et leur fils Horus. La famille archétypale de l'époque pharaonique semble suspendue dans les airs, comme si les trônes étaient gommés sous les héros du plus grand des mythes égyptiens. Mort et renaissance : le grand jeu philosophique des habitants de la vallée du Nil !

Face au roi qui leur fait face avec ses offrandes, père, mère, fils semblent léviter. J'aime particulièrement cette image car si elle relève d'une illusion d'optique, c'est pour mieux dessiller nos yeux aveugles : ces divinités ne sont décidément « pas de ce monde ».

La cour se devine entre les colonnes du portique mais déjà la barque l'a distancée et le mur d'enceinte oppose sa masse aux regards qui tentent une brève incursion par les ouvertures latérales... La barque prend son virage, le débarcadère approche et Philae se révèle enfin sur son socle de syénite qui, dans l'Antiquité, aurait revêtu la forme d'une oiselle. Le milan, ce rapace aux piqués vertigineux, n'est-il pas justement l'une des « métamorphoses » favorites d'Isis ? Celle à travers laquelle elle conçut son fils Horus « le sauveur-de-son-père » et à travers laquelle elle survola tout le double-pays à la recherche des membres éparpillés d'Osiris ?

Comment ignorer qu'ici, la magie continue « d'opérer », à l'image de celle qui détenait tant de pouvoirs : le territoire de la « mère divine » reste inviolé et son essence, secrète. Ni le transfert du temple, dans les années 1960, sur l'île d'Algilkia à trois cents mètres de l'île de Philae et plus élevée de treize mètres pour éviter sa disparition sous les eaux du nouveau barrage d'Assouan, ni les hordes quotidiennes de visiteurs n'ont vraiment perturbé ce subtil équilibre de l'eau et du minéral sur lequel « Isis vénérable » étend ses ailes.

Si le culte de la déesse se perd dans la nuit des temps pharaoniques, la construction de cet ensemble cultuel – l'un des trois temples ptolémaïques les mieux conservés, avec ceux d'Edfou et de Dendara, et qui nous sont parvenus quasiment intacts, jusqu'à leur toiture – est très tardive, sous l'impulsion du roi Nectanebo d'abord (IV^e siècle av. J.-C.) puis fut sans cesse agrandi et enrichi par les Ptolémées, successeurs macédoniens d'Alexandre et les empereurs romains, largement représentés ici en costume égyptien. Architecture et décors égyptiens ont su fusionner harmonieusement avec le goût gréco-romain pour donner un style original : durant cinq siècles, rois et empereurs-pharaons n'ont cessé d'embellir l'île verdoyante pour célébrer Isis, la *soteria*, « celle qui sauve », objet d'une incroyable ferveur en Égypte et dans toute la Méditerranée.

Dans cette efflorescence de constructions, un épiscénario, le sanctuaire de la déesse, long de soixante-cinq mètres, mais aussi deux pylônes, une salle hypostyle, des chapelles et des cryptes mystérieuses, une longue cour bordée d'un *mammisi* (maison de naissance). Mais aussi toute une série d'édifices secondaires, reliés symboliquement au temple de la grande mère divine : chapelle d'Osiris, temple dédié à Hathor, autre visage du divin féminin, chapelle d'Imhotep, le génial architecte de Saqqarah qui fut divinisé à l'époque grecque pour ses dons de thaumaturge. Où l'on

comprend, si l'on regarde cette « constellation », qu'elle n'est pas le fruit du hasard mais celui d'une idée performative, un réseau sacré qui courrait d'un point à l'autre de Philae et dont les édifices se répondraient entre eux. Du saint des saints isiaque, naos vivant de l'île, se déploie cette énergie divine qui relie les autres « planètes », et noue une manière de dialogue avec elles : avec l'époux bien-aimé d'abord, puis avec la déesse de l'éros divin et de la joie à laquelle Isis est assimilée à cette époque, avec le *mammisi* où se jouaient les « mystères » de la naissance divine ensuite, puis avec son *alter ego* médecin, dans ce lieu où chaque pèlerin pouvait implorer la guérison (Isis possède, elle aussi, des qualités de thaumaturge). Sans oublier d'autres édifices aujourd'hui disparus, comme ce temple consacré à Horus, le fils sauveur, et ces obélisques à l'image du rayon solaire dispensant ses bienfaits alentour.

Des kiosques, aussi, ponctuent l'île mais je préfère ne pas m'attarder dans celui de Nectanébo I^{er}, à la pointe méridionale du site, d'où Isis embarquait. Et imaginer que la déesse Hathor, dont l'effigie surmonte les chapiteaux, m'accueille en souriant...

Traverser la cour à portique évoque une plaisante promenade dans la nature avec ses chapiteaux composites tous différents dans leur profusion végétale. Comment ne pas penser aux marais du delta du Nil et son environnement luxuriant, là même où l'on situe les origines d'Isis ? Cette région où l'on trouve tant de marécages profonds et de forêts de papyrus symbolisait les eaux maternelles aux yeux des Égyptiens. Une légende raconte que les marais de Chemmis, près de Bouto (une des grandes cités de la Basse-Égypte), furent le refuge secret où Isis revient à chaque fois pour cacher et protéger des foudres de son frère Seth, les hommes de sa vie : Osiris d'abord, puis Horus-Harpocrate, son enfant. Tout est symbole dans l'art égyptien, cette omniprésence de « signes » m'enchanté car j'en découvre toujours de nouveaux, comme des pépites sortant de la roche.

Sur le môle du pylône, le pharaon Ptolémée XII Néos Dionysos (le Dionysos mystique, il s'entend, celui des mystères orphiques) – dit *Aulète*, joueur de flûte, à laquelle il s'adonnait – massacre les ennemis captifs qu'il tient par les cheveux devant Isis-Hathor et Horus. Scène rituelle et traditionnelle de l'iconographie pharaonique destinée à affirmer le pouvoir royal mais aussi à éloigner loin d'ici les forces négatives et à montrer le triomphe de l'ordre sur le chaos... Ce roi qui dut faire appel aux Romains pour être rétabli sur son trône et laissa l'Égypte dans un tel délabrement,

s'efface pour moi derrière sa fille Cléopâtre VII, dont Plutarque écrit qu'elle « portait la robe sacrée d'Isis et se comportait comme une nouvelle Isis ».

Sans doute en était-elle un fidèle reflet, celle qui, polyglotte formée au « musée » d'Alexandrie où travaillaient les plus grands esprits du temps, éblouit César par sa culture et son sens politique. L'auteur du « Canon » qui porte son nom, et l'un des premiers traités d'alchimie, tenta d'allier l'Orient à l'Occident à travers l'union d'Isis-Aphrodite – dont elle se voulait l'incarnation terrestre – et de Dionysos-Osiris, *alias* Marc Antoine qui en arborait fièrement le titre... Quel audacieux dessein !

M'engageant dans la porte du pylône, je lève les yeux sur un texte gravé qui, sous l'influence amplificatrice de l'esprit des lieux, revêt un sens nouveau :

Quant à cette butte, Philae est son nom, c'est la butte d'Isis, Dame de Philae, elle traverse vers l'Abaton par période décadaire pour faire la libation à Osiris au moyen de lait, elle ne le fait pas en tout autre liquide.

La déesse veillant sur son frère-amant qui gît, étendu dans son linceul, dans l'Abaton tout proche ? Me voilà renvoyée à deux destins jumeaux, en miroir l'un de l'autre : celui de la toute première reine d'Égypte, « qui gouverne son royaume au ciel et sur terre », avec son trône sur la tête – le signe S.t, le « siège », est également l'hiéroglyphe de son nom – et celui de Cléopâtre, dernière reine d'une Égypte dont elle défendit de toutes ses forces l'indépendance et qui, dans la grande tradition pharaonique, se voulut intercesseur entre son peuple et les puissances divines. Telle sa déesse tutélaire, ne se pencha-t-elle pas elle aussi sur le cadavre de Marc Antoine, mais sans réussir cette fois à lui redonner vie ?

Car, même si elle était la descendante d'un général d'Alexandre le Grand, tout inclinait la Macédonienne du côté de l'Égypte. Fervente des cultes à mystères, la dernière des Ptolémées avait été initiée à ceux d'Isis ; comme le rappelle Apulée dans *L'Âne d'or*, lui aussi myste de cette déesse, celui ou celle qui s'affrontait à ces épreuves avait « touché aux portes du trépas » et posé le pied « sur le seuil de Proserpine ». La mort, après cette expérience de la transformation, ne l'avait-elle pas en quelque sorte apprivoisée ? Son suicide – qui inspirera des générations de peintres et de dramaturges – fut une sortie royale qui lui évita d'être traînée, enchaînée, à travers les rues de Rome par un Octave aigri, relayé par un Virgile qui la

traitera de « prostituée », de « courtisane », de « reine de l'incestueuse Canope ». Ou d'un Pline l'Ancien et sa « putain couronnée »...

Toujours remis au monde

Odieuse propagande romaine et misogynie viscérale qui me donnent envie de me réfugier dans un des endroits les plus intimes et les plus « habités » de Philae, le *mammisi*, cette « maison de Naissance » (*per mesout*) où, chaque année, était célébrée la fête de la naissance divine. Si chaque temple avait son propre calendrier, toutes les naissances divines se tenaient au début des récoltes, au mois de *Shemou*, la troisième saison de l'année. Au cœur de cette petite chapelle entourée d'un portique où les colonnes séparées par des murs-bahut la protègent des regards extérieurs et d'une lumière trop vive, favorisant ainsi le climat d'intimité propice à toute venue au monde, se jouait un drame sacré, à la manière de nos mystères médiévaux, comme on peut encore le voir sur les scènes et les inscriptions figurées sur les parois du *mammisi*, avec musique et chants variés.

Rares sont les visiteurs à connaître l'importance de ce qui se déroulait vraiment ici. Et plus rares encore, ceux qui prennent le temps de s'attarder dans cette fraîcheur bienvenue, pour laisser la lente alchimie des lieux travailler en eux... Pour ma part, je crois profondément que nous sommes la vraie *materia prima* en voie de transmutation. Et que l'Égypte en est l'un des creusets... les plus efficaces. Mais s'abandonner à ce « grand feu » transformateur requiert de lâcher ses peurs les plus profondes, et d'accepter d'être malaxé, démembré comme Osiris ; pour que, à partir des scories qui gisent au fond de l'athanor, nous changions notre cœur « en l'or le plus fin », comme le pensait Angelus Silesius...

Au sommet des chapiteaux composites, sur quatre faces, les visages d'Hathor, avec leurs petites oreilles de vache retenant les lourds bandeaux des cheveux, émergent d'un bouton de lotus. Cette évocation de la déesse quadrifrons symbolise l'universalité de celle qui régit le monde dans les quatre directions cardinales ; surmontée du sistre-naos qui est son symbole, la déesse de l'amour et des réjouissances vient offrir sa protection à la parturiente Isis.

Le souverain régnant, quant à lui, a préparé des offrandes pour la mère et l'enfant : collier, barque, représentation du soleil. Un vrai « roi-mage » lagide !

La façade elle-même est baignée par les premiers rayons, afin, comme le pensait l'égyptologue François Daumas, « de traduire symboliquement dans l'architecture l'assimilation théologique du jeune dieu de la triade locale au soleil levant ». Dans le même esprit, un escalier permettait d'accéder au toit : à chaque Nouvel An marqué par le début de la crue du Nil, on y installait les statues divines afin qu'elles se régénèrent au contact de l'astre. Et on comprend combien ce rite avait d'importance lorsqu'on est soi-même sous le soleil égyptien avec cette puissance de feu qui transforme tout en lumière...

« Dans le *mammisi*, Isis met au monde Horus », récitent les guides d'une même voix... Mais saisir la portée symbolique d'une telle naissance nous intime de revenir au mythe, à ce lien vital qui nous unit à ce répertoire inépuisable, inscrit depuis l'enfance dans nos histoires personnelles et notre mémoire la plus ancienne.

Celui d'Isis raconte qu'au solstice d'hiver, qui marque la nuit la plus longue de l'année et la victoire de la lumière sur les ténèbres, la déesse, à la suite de couches douloureuses, mit au monde l'enfant solaire, au milieu des grands roseaux du Delta. Événement « extraordinaire » qui nous renvoie bien sûr à d'autres naissances sacrées autour de cette date, celle de Mithra, d'abord, divinité venue de Perse à l'origine lui aussi de rites à mystères sous les auspices du *Sol invictus* (le soleil invaincu, un culte qui fut très populaire dans l'Empire romain) ou encore celle de Jésus de Nazareth, nés tous les deux un 25 décembre.

La déesse mère éleva son fils sans que nul ne sache où ils étaient cachés, pour garder le nourrisson des entreprises et des attaques de Seth, l'oncle félon qui avait assassiné, découpé Osiris et jeté ses morceaux aux quatre coins du pays. Avec ses yeux d'un bleu intense comme le lapis-lazuli, le jeune Horus (*Hor-pa-khered*, Horus l'Enfant ou Harpocrate) incarnait chaque jour l'amour qui l'avait unie à Osiris ; il se préparait à devenir l'héritier divin, qui allait bientôt venger son père assassiné.

Devant moi se dessine justement un jeune garçon nu portant la mèche de l'enfance : il arbore le signe de vie *ânkh*, son index dans la bouche comme le font les petits-enfants. Puis il se métamorphose et prend la forme du faucon émergeant des marais de Chemnis où Isis l'a caché à sa naissance

pour le protéger. Des scènes de joie et de musique accompagnent cet événement : les « sept Hathor », ou sept fées bénéfiques du destin se penchent sur le berceau du prince nouveau-né, jouent du tambourin ou agitent des sistres pour célébrer cette naissance. Le souverain régnant – « roi de Haute et Basse-Égypte, maître des Deux-Terres, fils de Rê, maître des trônes, Ptolémée » – tend les bras pour recevoir le nouveau-né des mains de la déesse-mère car il est lui-même assimilé au jeune dieu plein de vigueur, qui incarne les forces organisatrices de la création, victorieuses des puissances de destruction : c'est l'éternel recommencement de la victoire de Maât sur le chaos des origines. Assimilé à Horus enfant, le pharaon est de fait un fils divin dont la force est régénérée par la naissance dans le *mammisi*. En outre, il est nourri du lait divin de la déesse comme le rappelle une des offrandes les plus fréquentes sur les parois des *mammisis*. « Vie-stabilité » : quel beau nom il porte, ce lait divin qui régénère, rajeunit le pouvoir du souverain émergeant de sa chrysalide, tout en étant en même temps un être achevé trônant sur le double-pays ! La médiation du Féminin spirituel pour que l'homme s'accomplisse fait sans cesse retour dans l'Égypte ancienne : et si nous l'avions oublié ? Et si cette médiation, justement, était la seule issue pour sortir de la violence fondamentaliste et de l'aveuglement des hommes ? Plus que jamais aujourd'hui, nous devrions prier pour le retour de Maât sur terre... non pas celui de la divinité égyptienne originelle mais bien de tout ce qu'elle incarne d'harmonie et de justice face au tumulte des armes, aux menaces terroristes et aux abjectes destructions du patrimoine culturel de l'humanité.

J'essaie d'imaginer quelles étaient les statues de culte qui occupaient la salle des offrandes lorsque tous les murs étaient peints de couleurs éclatantes. Isis allaitant Horus-pharaon assis sur ses genoux comme on en connaît tant de statuettes ? La grande mère de Philae était-elle entourée d'autres divinités comme l'alchimique Hathor ? Quelles pouvaient bien être les étapes du triple service quotidien qui était célébré ici ?

Des visiteurs entrent et flashent tout alentour, sans regarder les mille détails qui ornent le sanctuaire ; ils semblent presque fébriles, comme s'il leur fallait lutter contre eux-mêmes pour ne pas s'abandonner à l'utérus protecteur d'une mère surnaturelle et tendre à la fois...

Je préfère attendre qu'ils s'en aillent pour détailler les signes prophylactiques qui couvrent parois, murs et colonnes : piliers *djed* évoquant la stabilité osirienne, *ânkh*, la vie éternelle et nœuds magiques *tit*

d'Isis dansent devant mes yeux. Le vertige me prend à la lecture de ces « paroles à dire... » mentionnées ici, de ces hymnes, pérennisés dans la pierre et rendus efficaces lorsqu'ils étaient psalmodiés lors des cérémonies liturgiques. Ce n'est pas la première fois que cette confrontation avec les signes hiéroglyphiques me fait « tourner la tête », comme si, en les murmurant, toutes ces litanies dormantes se réactivaient, reprenant vie et forme. Tant de signes gravés ici et qui témoignent d'une frénésie d'écriture de la part des prêtres de l'Égypte tardive. Tentative ultime pour perpétuer les traditions spirituelles autochtones dont ils sentaient la proche disparition. Et l'avenir allait leur donner raison...

À l'extérieur, l'air s'est singulièrement réchauffé et pas une seule écharpe duveteuse ne traverse le ciel. Une fois encore, je me suis retirée hors du temps commun tandis qu'une grande sérénité m'habite, moi, l'hyperactive ! Je ne sais pas s'il est d'autres endroits au monde – pour avoir beaucoup voyagé – qui agissent sur moi, en moi, à une telle profondeur... Mais la réponse s'impose d'elle-même.

Vivre en Égypte change même l'allure de mon pas. Toute chose, chaque événement passé ou présent de ma vie se remettent ici dans une juste perspective... Le choc est d'autant plus brutal quand je reviens en Europe comme lors d'un mois de décembre où, après avoir vécu dans la nature en Haute-Égypte, entourée de champs d'alfa, de palmiers doum et de bananiers, je marchais sur les grands boulevards parisiens avec leurs illuminations, leurs vitrines débordantes de cadeaux de fin d'année. Les sourires radieux des habitants de Gournah, avec qui j'avais partagé le pain *baladi* ou bu un verre de thé, étaient loin et les visages fermés que je croisais en disaient long sur notre société désenchantée.

Perdue dans mes pensées, je ne remarque pas tout de suite un groupe d'enfants qui sont venus avec leur instituteur découvrir les œuvres de leurs grands – et parfois encombrants – ancêtres. Soudain ils se dispersent et leurs rires montent de toute part, comme si la vie, grâce à eux, revenait dans ces ruines. Me voilà soudain entourée par une nuée de gamines piailleuses et irrésistibles avec qui j'échange quelques mots d'arabe. L'une d'entre elles ressemble à s'y méprendre à l'une des jeunes filles peintes dans la tombe de Mena : mêmes jambes effilées, même port de tête souverain et cette façon de se tenir si élégante qu'on l'imagine portant un bouquet de papyrus ou un

sistre. Tous veulent être photographiés avec moi et leur joie est à son comble. Puis soudain, comme une nuée d'oiseaux, les voilà envolés !

Sainte trinité

Avant d'entrer dans le saint des saints proprement dit du temple d'Isis, je décide de faire une pause à la buvette, sous les arbres, au ras du lac, car je sais trop que le fameux « syndrome de Stendhal » ne frappe pas seulement au contact des œuvres d'art florentines ! L'Égypte a plus d'un tour dans son sac pour vous terrasser quand vous vous y attendez le moins, j'en ai fait l'expérience devant des fresques à peine exhumées avec leurs couleurs aussi éclatantes qu'au premier jour. Et ce n'est pas une posture ! Flaubert et Du Camp, en 1849, évoquent une émotion si intense face au Sphinx que la tête « leur tourne ». Expérience esthétique bouleversante qui confine au *sublime*, où les deux amis ne maîtrisent plus rien au point d'éprouver des symptômes physiques (pâleur et vertige). Intensité d'une rencontre avec la vieille Égypte qui semble revivre devant leurs yeux, et qui leur fait un effet si « tétanisant » que Flaubert tente de mettre à distance ses émotions en taxant les pyramides de « bougresses » !

Je commande un *karkadé* (infusion d'hibiscus) bien sucré, avec son jus rouge sang qui brûle la gorge et vous remet sur pied. Les oiseaux pépient dans un vacarme incroyable et s'approchent des tables pour picorer les restes de pain. Un gros amas de rocher granitique émerge de l'eau bleu roi : « Tout n'est que luxe, calme et volupté... »

Face à cette eau qui revêtait une telle importance pour les Anciens, j'imagine ce que devait représenter, à Philae, la procession de la barque d'Isis, telle qu'elle nous est montrée sur les reliefs du temple : quatre prêtres vêtus de longues robes et chaussés de sandales, la portent sur leurs épaules. À l'intérieur d'un petit naos décoré de piliers et de nœuds *tit*, symbole de l'union des époux divins, deux figurines ailées entourent la déesse assise. À l'arrière de l'embarcation, c'est le fils de la « sainte trinité », Horus à tête de faucon, qui tient le gouvernail.

Quelle liesse devait accompagner cette fête, d'autant que les fidèles n'étaient pas admis dans le secret du temple, seulement fréquenté par les prêtres ! Il fallait donc patienter pour l'apercevoir, cette grande mère à la fois terrestre et cosmique. Cosmique et surtout solaire comme le sont toutes

les déesses égyptiennes, en dépit de ce qu'en fit la tradition grecque – dont nous sommes peu ou prou les héritiers, nous qui accréditons cette thèse – c'est-à-dire placer ce qui relève du féminin du côté de la lune... et de la passivité. En Égypte, la déesse n'est autre que l'« œil de Rê », l'uraeus qui lui a donné son trône et qui peut se faire œil, flamme, lionne, et serpent – un cobra femelle – qui se dresse à l'avant des couronnes des dieux, des rois, et parfois des reines d'Égypte. Uraeus qui incarne toute l'ardeur du Rê, « son souffle enflammé » – on lui attribuait même le pouvoir de protéger dieux et rois de leurs ennemis, prêt qu'il était à cracher la flamme de son venin à leur face.

Ici, les textes montrent bien le caractère solaire d'Isis, qui est à l'image du dieu Rê à qui elle emprunte la double navigation à travers l'océan céleste. Assimilée à la barque du soir et à celle du matin, Isis traverse le ciel tel le Soleil son père et brille, « déesse lumineuse » dans sa navigation.

Isis, l'égale du « dieu des dieux ». Pas seulement sa parèdre ? Voilà de quoi étonner. Mais les hymnes, eux, sont formels qui la tiennent pour :

La Vénérable, la Puissante, en paix, maîtresse du diadème à cornes, déesse Soleil, deuxième Soleil, au beau visage et aux yeux joyeux, Isis, dispensatrice de vie.

On devine aussi que l'on faisait brûler de l'encens devant elle pendant la procession et Ptolémée proclame :

L'encens fait que ton parfum soit doux, il fait que tes vêtements soient beaux, il illumine ton cœur avec sa beauté.

Luxe et volupté...

La barque n'est pas un simple objet de culte, elle se mue en Isis elle-même, incarnant la divinité dont elle transporte l'image. L'apparition de la déesse dans sa barque était alors bien davantage pour le fidèle qu'un simple support de vénération, mais plutôt l'objet d'une « illumination » au sens propre du terme en même temps qu'une révélation de la nature solaire d'Isis.

Le retour de la Lointaine

Comme à Dendera, on entre à Philae dans le royaume des déesses dont Isis est la maîtresse de cérémonie d'un vaste rituel cosmique sans cesse renouvelé par les rites divins journaliers pratiqués dans ses murs⁶⁸. Car située à la porte méridionale de l'Égypte, Philae était aussi le lieu d'accueil de la « Lointaine », cette déesse qui se manifestait sous la forme d'une lionne sauvage et furieuse et qui ravageait la contrée reculée où elle s'était établie, se nourrissant du sang de ses victimes qui imprégnait sa robe. Il fallait donc l'apaiser lorsqu'elle revenait de la Nubie avec l'inondation. En se plongeant dans la première cataracte, la « Lointaine » (et furieuse) perdait son caractère de déesse dangereuse pour retrouver ses aspects bénéfiques. Est-ce à cause d'une peur viscérale de la « puissance » féminine (par opposition au « pouvoir » qui possède une telle attraction pour le masculin) que l'Occident a passé à la trappe ce double aspect de la manifestation divine ? La déesse, comme je l'écrivais plus haut, arbore bien deux visages : l'un rayonnant, aimant, solaire et maternelle. Mais son autre face est une figure dangereuse, totalement prise par le feu divin qui peut aussi punir. Et je ne peux m'empêcher de penser à cette parole de la grande sainte indienne, Ma Anandâ Moyî, dont on raconte qu'elle avait parfois le visage déformé par Kali qui s'exprimait à travers elle : « Le feu brûle, nous brûle si on l'approche, qu'on le veuille ou non. Si vous approchez la déesse sans le savoir, c'est la même chose. Bien sûr un objet pris dans la glace ne flambera pas aussitôt. Mais le feu le léchera. Si vous approchez un être habité par la Déesse, cela risque de vous laisser des traces... », disait-elle dans les années 1960.

Je me suis finalement rendue dans le saint des saints d'Isis où le cadeau de ce jour ne fut pas seulement l'image chère à mon cœur dont j'ai parlé ailleurs (« ses ailes immenses, telles des voiles d'artimon, s'éploient de part et d'autre du corps rigide de l'époux dans ses langes funéraires. Isis, la "Grande de magie", qui maîtrise la science divine et rend les paroles efficaces, enveloppe et protège Osiris, elle repousse les régions ténébreuses loin du presque mort⁶⁹... ») mais celle, modeste et infiniment touchante d'une maman voilée aux yeux immenses et maquillés de khôl (tiens...) qui déposa son nouveau-né sur le socle de granit du naos de la grande mère divine, en signe de protection pour cette vie qui débutait...

Quel symbole, s'il en fallait, du lien continu, puissant qui existe entre l'ancien monde et cette Égypte d'aujourd'hui dont les habitants ont raison

d'être tellement fiers : « *Misr Oum el Dounia.* » Oui, l'Égypte est bien la mère du monde !

Il ne me reste plus qu'à reprendre le bateau des Nubiens, l'âme toujours plus riche et bouleversée et, fixant Philae jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière son rempart granitique, à saluer de loin ma déesse tutélaire, cette Isis qui nous tend la main pour monter à ses côtés « avec allégresse dans la barque du Soleil ».

67. Éditions Jean-Claude Lattès, 1983.

68. « Quelle jubilation de découvrir que la sonde de la mission Rosetta a reçu le nom de Philae car les scientifiques du Centre d'études spatiales ont pensé que cette mission qui explore la comète Tchouri permettra de "déchiffrer" les éléments ayant conduits aux fondements de la vie sur Terre. »

69. *Isis l'éternelle. Biographie d'un mythe féminin*, Albin Michel, 2012.

Conclusion

L'Égypte n'est pas un conservatoire. Sous ses apparences de vaste musée de plein air, transparaît tout un corpus de textes inspirés, qui n'ont rien perdu de leur dimension ontologique, ni de leur actualité. Car au-delà de leur formulation ancienne, qu'ils soient vade-mecum pour affronter les routes de l'au-delà, *Enseignement* avec leur morale intemporelle, poèmes d'amour qui célèbrent la jubilation des corps et des âmes lorsque ceux-ci se *rencontrent* vraiment, récits cosmogoniques et mythologiques ou prières vibrantes aux déesses lumineuses et aux dieux bienveillants (ou non !), ces écrits nous proposent de nous guider, de nous soutenir et de nourrir nos questionnements. Et pourquoi pas de nous distraire, comme ces dignes prédécesseurs des Fables qu'ils ont parfois même inspirées, et qui nous brossent des portraits qui n'ont pas pris une ride ? Quant aux vestiges de ces hauts lieux, si bien conservés pour certains qu'on les croirait abandonnés hier par leurs desservants, ils nous invitent à dériver sur le Nil de notre imaginaire. Imaginaire qui dépasse la simple imagination mais qui renvoie plutôt à l'imaginal, tel que l'a défini le philosophe et islamologue Henry Corbin, c'est-à-dire au monde de l'image métaphysique, ce « lieu de l'âme » et des événements visionnaires et mystiques.

Cette civilisation nous a aussi livré les témoignages – du plus fragmentaire au mieux conservé – d'une quête incessante de beauté, dans le sens platonicien du terme, c'est-à-dire de beauté éternelle, incréée et impérissable. C'est sans doute la qualité particulière de la lumière qu'ils portent, comme leur mystère diffus, qui nous touchent encore tellement. Et nous renvoie sans cesse à nous-même. Parfois à notre insu, mais toujours avec ce parfum d'éternité que ces traces laissent dans leur sillage.

Nous sentons plus ou moins confusément que tout nous échappe aujourd'hui ; dans nos sociétés sécularisées, nous cherchons ce « sens » qui se dérobe devant nos pas, brouillé par la multiplication des sources

d'information et par un syncrétisme souvent superficiel qui ne retient que l'écume des enseignements spirituels élaborés pas à pas par l'humanité.

Le message de l'Égypte ancienne, sa pérennité, la stabilité de ses institutions et la profondeur de sa métaphysique sans cesse reformulée et approfondie peuvent être pour nous un ancrage ferme dans l'espace-temps.

Plus encore, un Orient spirituel, un Orient de l'âme, « notre vraie patrie », comme l'écrivait Novalis, le poète « relié », et que cette civilisation nous invite inlassablement à rejoindre. Et qui s'offre à nous comme un horizon insurpassé, pour qui a été touché par la grâce de *Kemet*, qui nous fait tous rois et reines.

Tu as dit : « J'irai par une autre terre, j'irai par une autre mer. »

Il se trouvera bien une autre ville, meilleure que celle-ci.(...)

Tu ne trouveras pas d'autres lieux, tu ne trouveras pas d'autres mers.

La ville te suivra partout.(...)

Toujours à cette ville tu aboutiras. Et pour ailleurs – n'y compte pas.

La Ville, Constantin CAVAFY (Alexandrie, 1863 – Alexandrie, 1933)

Il ne se trouvera pas d'autre pays, ni d'autre terre, ni d'autre mer.

Plus d'autre ville.

Où me porteront mes pas, l'Égypte me suivra partout.

Montpellier-Le Caire, juin 2015.

Chronologie de l'Égypte (des origines à la conquête arabe)

- Vers -5500 – -5000 : Établissement progressif des conditions climatiques actuelles. C'est vers cette période que se cristallise sans doute la population égyptienne qui va développer la civilisation que l'on sait au cours des millénaires suivants. Elle serait ainsi le résultat de la fusion d'éléments proto-berbères sahariens connaissant déjà l'élevage avec des populations vivant de la chasse, de la pêche et de la cueillette plus anciennement installées sur les rives du Nil.
- Vers -5700 – -4700 : Apparition, dans l'oasis du Fayoum, de la culture néolithique dite de Fayoum A. Les habitants cultivent l'orge, les lentilles, les pois chiches et le lin.
- -5 500 – -3500 : Époque prédynastique. Les cultures identifiées pour cette époque sont le Gerzéen (El-Girza), le Badarien (Badari) et l'Amratien (El-Amrat). Le site le plus important demeure cependant celui de Nagada qui, au sud d'Abydos, en Haute-Égypte, voit augmenter la densité du peuplement et se mettre en place l'utilisation de la crue du Nil. Déjà les tombes livrent un matériel destiné à permettre la survie du défunt, ce qui signifie que l'une des croyances caractéristiques de la civilisation égyptienne ultérieure est déjà établie. Au cours de la seconde moitié du IV^e millénaire avant J.-C., cette culture d'éleveurs devenus agriculteurs est capable d'exploiter méthodiquement et régulièrement la crue du Nil, grâce à la réalisation de travaux d'irrigation, même s'ils demeurent primitifs ; elle va se répandre dans l'ensemble de la vallée entre la première cataracte et le delta.
- Vers -3500 – -3200 : Période dite protodynastique. Elle est dite aussi phase de Nagada II et précède directement l'unification

pharaonique. Les villages se multiplient en Haute-Égypte, de la région d'Assiout aux frontières de la Nubie.

- -3200 – -3100 : Période archaïque ou de Nagada III. Dans la dernière partie du IV^e millénaire, trois proto-royaumes sont en compétition pour faire l'unité de la Haute-Égypte. Ils sont organisés autour de Hiérakonpolis, de Nagada et d'Abydos. C'est à cette époque que l'on place la « dynastie zéro ». Dès cette époque, l'existence d'un territoire défini, d'une autorité unique, d'une idéologie royale, d'une écriture, d'un artisanat de luxe et d'échanges commerciaux avec des pays assez lointains tels que la Palestine, d'un système fiscal et d'une administration hiérarchisée conduit à conclure que l'Égypte est bien entrée dans l'histoire durant cette période de transition qui sépare, entre -3200 et -3100, la culture de Nagada II et la première dynastie. C'est par la soumission du Delta – obtenue sans doute par la force, ce que semble confirmer la palette de Nârmer – que s'est réalisée l'unité.
- Vers -2900 : L'unité est faite de la Méditerranée à la première cataracte. C'est à cette époque qu'apparaissent les premiers documents écrits et les palettes sculptées telles que celle de Nârmer. Cette phase correspondrait à la I^{re} dynastie, qui aurait régné de -3100 à -2900 et aurait compté huit souverains. Aha et Djer, les descendants supposés de Nârmer, longtemps présenté comme l'unificateur du pays – l'unité est en fait antérieure à son règne –, auraient conduit des expéditions contre les Libyens et les Nubiens et auraient entretenu des relations avec le Proche-Orient.
- Vers -2900 – -2700 : Deuxième dynastie. Elle aurait compté neuf souverains.

Ces deux dynasties correspondent à la période thinite (du nom de la ville de This) qui confirme les caractéristiques de la civilisation progressivement constituée à la fin du IV^e millénaire.

- Vers -2660 – -2180 : *ANCIEN EMPIRE*

Vers -2660 : III^e dynastie. Le personnage le plus marquant de cette époque est le vizir Imhotep, architecte du roi Djoser, à qui l'on doit la pyramide à degrés de Saqqara. C'est à la fin de cette dynastie qu'est édifiée la pyramide de Meïdoun. La capitale de l'État pharaonique est alors établie à Memphis. La pierre remplace la brique et le modèle du tombeau-mastaba s'impose. La religion égyptienne ancienne se met alors en place, le panthéon est constitué et les rituels sont établis en même temps que s'impose la prépondérance du culte solaire de Rê honoré à Héliopolis.

Vers -2600 : IV^e dynastie. Elle correspond aux règnes de Snéfrou, Chéops, Djedefrê, Chéphren, Bikheris, Mykerinos et Shepseskaf. Durant cette époque, les pharaons organisent des expéditions en direction du Sinaï et de la Nubie. Après les premières expériences contemporaines de la III^e dynastie, la IV^e correspond à l'apogée du « temps des pyramides ». S'élèvent en effet alors, après celle de Dashour, celles de Gizeh et d'Abou Roash, alors que les mastabas reçoivent de brillants décors funéraires.

Vers -2480 : V^e dynastie. Cette période voit les pharaons tenir à distance les Libyens et établir des contacts, sur la côte de la future Phénicie, avec le port de Byblos avec lequel l'Égypte ancienne entretiendra des relations commerciales régulières. Le culte du dieu Osiris se développe à Abydos. La pyramide d'Abousir, le temple solaire d'Abu Gourab, le scribe accroupi du Louvre et le cheikh-el-Beled datent de cette période.

Vers -2330 : VI^e dynastie. Les pharaons s'efforcent de soumettre la basse Nubie. L'autonomie qu'ils laissent aux nomarques, c'est-à-dire aux pouvoirs locaux, ne peut qu'affaiblir à terme leur pouvoir.

Vers -2180 : VII^e et VIII^e dynasties. Début de la première période intermédiaire.

Vers -2140 à -2040 : IX^e et X^e dynasties, installées à Hérakléopolis en Moyenne-Égypte. Ces périodes troublées et mal connues voient une évolution religieuse marquée par le succès grandissant du culte d'Osiris

- *Vers -2040 – -1780 : MOYEN EMPIRE*

Vers -2040 : Thèbes impose son hégémonie à l'ensemble de l'Égypte. Le pharaon bat le royaume héliopolitain et reconstitue l'unité égyptienne. Essor du culte d'Amon.

Vers -1990 : XII^e dynastie. Au cours des deux siècles de la XII^e dynastie, l'Égypte conquiert la Nubie jusqu'à la deuxième cataracte, au contact du royaume de Koush, renoue des relations avec Byblos et pousse des expéditions en Palestine et en Libye. L'oasis du Fayoum est mise en valeur et le sanctuaire osirien d'Abydos attire des foules de pèlerins.

- *-1780 – -1560 : Deuxième période intermédiaire*

Vers -1780 – -1660 : XIII^e et XIV^e dynasties caractérisées par une succession confuse de souverains et par un retour de la capitale à Memphis. Le pays est alors victime des envahisseurs Hyksos venus de Palestine qui s'installent dans le Delta oriental et y établissent leur capitale Avaris.

-1660 – -1560 : XV^e, XVI^e et XVII^e dynasties. Des souverains hyksos gouvernent le nord du pays et recherchent l'alliance des souverains nubiens de Koush alors qu'une dynastie indépendante se reconstitue autour de Thèbes.

- *-1552 – vers -1070 : NOUVEL EMPIRE*

-1552 : Avènement de la XVIII^e dynastie.

-1552 – -1527 : Règne d'Ahmosis. Fin de la domination hyksos.

-1527 – -1506 : Règne d'Amenophis I^{er}. Expansion égyptienne en Canaan et vers l'Euphrate.

-1506 – -1494 : Règne de Thoutmosis I^{er}. Expansion vers l'Orient. Victoire sur le Mitanni. Conquête de la Nubie. Construction du temple d'Amon-Rê à Karnak.

-1493 – -1490 : Règne de Thoutmosis II.

-1490 – -1468 : Règne de la reine Hatshepsout. Régente au nom de Thoutmosis III, elle exerce en fait un pouvoir sans limites jusqu'à sa mort. Construction du temple de Deir-el-Bahari. Expédition vers le pays de Pount – sans doute les côtes d'Érythrée. Les tombes des souverains sont aménagées dans la vallée des Rois, dans la montagne thébaine.

- 1490 – -1436 : Règne de Thoutmosis III, fils d'Hatshepsout et de Thoutmosis II. À l'issue de dix-sept campagnes victorieuses, il impose son protectorat à la Palestine, la Syrie et la Phénicie.
- 1436 – -1412 : Règne d'Amenophis II.
- 1412 – -1402 : Règne de Thoutmosis IV. Le mariage du pharaon avec la fille du roi mitannien Artatama I^{er} ouvre la période d'alliance avec le royaume indo-européen établi au nord de la Mésopotamie.
- 1402 – -1364 : Règne d'Aménophis III. Construction du temple d'Amon Rê à Louxor et du temple de Montou à Karnak.
- 1364 – -1347 : Règne d'Amenophis IV-Akhenaton qui tente d'imposer une révolution religieuse monothéiste fondée sur le culte d'Aton. Il se heurte pour cette raison au clergé d'Amon et installe une nouvelle capitale à Tell-el-Amarna où un art naturaliste d'un style nouveau supprime les modèles traditionnels.
- 1347 : Le règne éphémère de Semenkhkaré marque la fin de « l'hérésie » amarnienne.
- 1347 – -1338 : Règne de Toutankhamon. Restauration du culte d'Amon. Abandon de Tell-el-Amarna. Thèbes redevient capitale. Le trésor funéraire du pharaon révèle l'apogée alors atteint par l'art égyptien.
- 1337 – -1333 : Règne de Ay qui, co-régent sous le règne de Toutankhamon, a épousé sa veuve.
- 1333 – -1306 : Règne de Horemheb, un général qui rétablit l'ordre après la période de confusion qui a suivi la révolution amarnienne.
- 1306 – -1186 : XIX^e dynastie.
- 1306 – -1304 : Règne de Ramsès I^{er}, un ancien compagnon d'armes d'Horemheb, fondateur de la dynastie.
- 1304 – -1290 : Règne de Séthi I^{er}. Construction de son temple à Abydos. Construction à Karnak de la grande salle hypostyle du temple d'Amon-Rê.
- 1290 – -1224 : Règne de Ramsès II. Il livre aux Hittites du roi Muwatalli la bataille indécise de Kadesh que la propagande royale présentera ensuite comme une grande victoire. Le règne est marqué par de nombreuses campagnes victorieuses en Syrie

et en Phénicie. C'est sous Ramsès II que sont construits le Ramesseum et les sanctuaires d'Abou Simbel édifiés au nom du roi et de son épouse Nefertari.

- 1224 – -1204 : Règne de Merenptah qui doit faire face à la menace nouvelle que constituent alors les « peuples de la mer ».
- 1204 – -1194 : Règne de Séthi II qui renverse Merenptah et épouse sa veuve.
- 1188 – -1186 : Règne de la reine Taouseret, suivi de celui d'un certain Iarsou, usurpateur d'origine palestinienne. Une situation plus ou moins anarchique marque la fin de la XIX^e dynastie.
- 1186 – -1070 : XX^e dynastie.
- 1186 – -1184 : Sethnakht renverse Iarsou et fonde la nouvelle dynastie.
- 1184 – -1153 : Règne de Ramsès III, qui remporte une grande victoire sur les peuples de la mer, fait campagne contre les Libyens et rétablit l'autorité égyptienne sur la Palestine. Construction de son temple à Médinet Habou.
- 1153 – -1070 : Fin des Ramessides – règnes des pharaons allant de Ramsès IV à Ramsès XI. Nouvelles périodes de troubles. Le grand prêtre Hérihor prend le pouvoir en Haute-Égypte. Fin du Nouvel Empire.

Basse Époque

Au tournant du premier millénaire, l'Égypte entre dans une époque de déclin qui n'exclut pas quelques brillants réveils tels que celui correspondant à la période de la dynastie saïte. Ce déclin est dû principalement à un environnement extérieur plus menaçant. Les chefs militaires d'origine libyenne, les souverains nubiens de Kouch ou de Napata, les grands empires orientaux assyrien et perse, enfin les conquérants macédoniens affaiblissent la civilisation égyptienne avant de se substituer au pouvoir pharaonique qui, pendant les deux millénaires précédents, avait constitué sur les rives du Nil le premier des grands foyers culturels de l'Orient ancien.

- Vers -1070 – -945 : XXI^e dynastie. L'Égypte est divisée en deux parties. On voit s'établir en Haute-Égypte un « État du dieu Amon » contrôlé par des grands prêtres qui prennent parfois le titre royal. En Basse-Égypte, les pharaons établissent leur capitale à Tanis.
- Vers -945 – -722 : XXII^e dynastie « libyenne ». Les souverains sont des chefs militaires d'origine libyenne qui établissent leur capitale à Bubastis.
- Vers -800 : Alors qu'une dynastie puissante se constitue à Napata, au Soudan, l'Égypte est menacée de morcellement, en particulier dans le Delta.
- -808 – -730 : XXIII^e dynastie.
- Vers -730 : Invasion nubienne conduite par Piankhi, un roi de Napata qui, fervent adorateur d'Amon, veut faire valoir des droits sur l'Égypte.
- Vers -725 – -713 : XXIV^e dynastie dont les souverains s'établissent à Saïs dans le Delta.
- -713 : « L'Éthiopien » Chabaka – un Nubien – conquiert l'Égypte.
- -713 – -664 : XXV^e dynastie « éthiopienne ».
- -671 – -663 : Les Assyriens envahissent la Basse-Égypte et pillent Thèbes en -667.
- -664 – -525 : XXVI^e dynastie « saïte ».
 - 664 – -610 : Règne de Psammétique I^{er}. L'Égypte se libère de l'occupation assyrienne.
 - 610 – -595 : Règne de Néchao II. Aménagement du canal des deux mers.
 - 565 Fondation de Naucratis qui devient le principal comptoir grec en Égypte. Dès le II^e millénaire avant J.-C., Crétois et Mycéniens avaient commercé avec l'Égypte.

- -525 – -404 : XXVII^e dynastie. Elle correspond à la domination perse et aux règnes successifs de Cambyse (-525 – -522) qui fait de l'Égypte une satrapie perse, de Darius (-522 – -485), de Xerxès (-485 – -464), d'Artaxerxès (-464 – -424) et de Darius II (-424 – -404). C'est à cette époque qu'est réalisé le canal reliant le Nil à la mer Rouge.
- 404 : Soulèvement de l'Égypte contre l'occupant perse.
- -399 – -380 : XXIX^e dynastie, marquée par le règne d'Achoris (-393 -380).
- -380 – -343 : XXX^e dynastie « sébennytique ». Règnes de Nectanébo I^{er} (-380 – -362), de Teos (Djedhor) (-362 – -360), de Nectanébo II (-360 – -343) qui ont installé leur capitale à Sebennytyos dans le Delta.
- -345 : Artaxerxès III reconquiert l'Égypte. Nectanébo II, dernier pharaon de la XXX^e dynastie, se réfugie en Haute-Égypte, puis en Nubie.
- -343 – -332 : Deuxième domination perse. Alexandre y met un terme en remportant ses victoires du Granique et d'Issos sur le souverain achéménide Darius III et en réalisant la conquête de l'Égypte.
- -331 : Alexandre fonde Alexandrie puis va consulter l'oracle d'Amon à Siwah où il se fait reconnaître comme le fils du dieu et donc comme le maître de l'Égypte.
- -323 : Alexandre meurt à Babylone.

L'Égypte lagide, romaine et byzantine

- -323 – -282 : Règne de Ptolémée I^{er} Sôter – le Sauveur –, fils de Lagos et l'un des plus proches compagnons d'Alexandre, qui voit reconnaître ses droits sur l'Égypte. En -321, Ptolémée a détourné le

convoi funéraire d'Alexandre pour faire inhumer le conquérant à Memphis.

- -305 : Ptolémée prend le titre de roi d'Égypte en réaction à la décision des différents diadoques de prendre eux-mêmes ce titre (-306).
- -290 : Fondation du musée d'Alexandrie.
- -282 – -246 : Règne de Ptolémée II Philadelphe qui a épousé sa sœur Arsinoë. Il embellit Alexandrie et fait construire le phare et la bibliothèque. C'est à cette époque que la Bible est traduite en grec et que Manéthon rédige son *Histoire de l'Égypte*. Les médecins Hérophile et Érasistrate pratiquent les premières dissections et Aristarque de Samos calcule la distance de la Terre à la Lune.
- -278 : Célébration des premières Ptolemaia en l'honneur de Ptolémée I^{er} et de Bérénice, divinisés en tant que « dieux sauveurs ».
- -246 – -221 : Règne de Ptolémée III Evergète I^{er}.
- -238 : Lors d'une assemblée tenue à Canope, le clergé égyptien accepte d'introduire dans ses temples le culte des « dieux évergètes », c'est-à-dire des souverains de la dynastie lagide.
- -221 – -205 : Règne de Ptolémée IV Philopator. Le déclin de la dynastie lagide commence avec lui, marqué par la multiplication des intrigues de cour et par de sanglants règlements de comptes familiaux. Le nouveau souverain favorise l'essor du culte de Dionysos.
- -197 : Ptolémée V se fait couronner à Memphis selon le rite égyptien et accorde de nombreux privilèges au clergé indigène.
- -145 – -116 : Règne de Ptolémée VII Évergète II. Frère de Ptolémée VI, il épouse sa veuve et fait assassiner son neveu Ptolémée VIII Eupator.

- -80 – -51 : Règne de Ptolémée XIII Aulète, le « joueur de flûte ». Chassé d’Alexandrie par l’émeute, il se réfugie à Rhodes où la protection de Pompée lui permet de récupérer son trône.
- -59 : Le souverain égyptien est reconnu par le Sénat comme « l’allié et l’ami du peuple romain ».
- -51 : Ptolémée XII laisse son royaume à son fils Ptolémée XIV Dionysos âgé de dix ans et à sa fille Cléopâtre VII.
- -48 : Pompée vaincu à Pharsale se réfugie en Égypte où il est assassiné sur l’ordre de Ptolémée XIV. Cléopâtre accompagne César à Rome.
- -47 : Cléopâtre VII a un fils de César, Césarion, dit aussi Ptolémée XVI.
- -44 : De retour à Alexandrie après l’assassinat de César, Cléopâtre se débarrasse de son frère Ptolémée XV et prend comme co-régent Césarion (Ptolémée XVI), le fils qu’elle a eu de César.
- -41 : Cléopâtre séduit Marc Antoine rencontré à Tarse. Il la suit à Alexandrie, part ensuite faire campagne contre les Parthes et la retrouve en -37 à Antioche. Marié à Octavie, la sœur de son allié Octave, le futur Auguste, Marc Antoine décide alors de rompre le pacte conclu à Brindes en septembre -40 avec ce dernier, pacte qui lui réservait le gouvernement de l’Orient. Il décide en effet de réorganiser l’Orient conquis par Rome en faveur de la monarchie lagide qui se voit attribuer Chypre, une partie de la Crète, la Cyrénaïque et une partie de la Cilicie.
- -34 : À Alexandrie, Cléopâtre est proclamée « Reine des Rois » et les enfants qu’elle a eus d’Antoine se voient attribuer le titre royal et de vastes territoires : l’Arménie et l’Empire parthe, qui restait à conquérir, pour Alexandre Hélios, la Libye et la Cyrénaïque pour sa sœur jumelle Cléopâtre Séléné, les régions situées à l’ouest de l’Euphrate pour le jeune Ptolémée Philadelphe. L’Orient devenait

ainsi, selon l'expression d'E. Will, « une sorte d'empire fédéral ptolémaïque, qui avait Alexandrie pour capitale ».

- -31 : Défaite de la flotte d'Antoine et de Cléopâtre à Actium. Suicide d'Antoine et de Cléopâtre (-30). C'est la fin de la dynastie lagide.
- Août -30 : Octave entre en vainqueur à Alexandrie. Il accorde son pardon à la ville et aux Égyptiens qui ont soutenu Cléopâtre et Marc Antoine mais prive la capitale des Lagides de son Sénat, la *Boulé*. L'Égypte devient de fait une province romaine.
- -27 : L'Égypte est désignée comme province impériale de type procuratorien, confiée à un préfet équestre. Il est interdit aux sénateurs de s'y rendre sans autorisation impériale, ce qui marque bien l'importance accordée à l'Égypte, dont les exportations de blé représentent un tiers des quantités consommées à Rome.
- -26 : L'Égypte adopte le calendrier julien.

Milieu du I^{er} siècle après J.-C. Formation du milieu judéo-chrétien d'Alexandrie, correspondant à la tradition d'une fondation de l'Église d'Alexandrie par l'évangéliste Marc dont le martyre, placé généralement en 61, correspondrait aux massacres anti-juifs de 66.

La période correspondant à la monarchie flavienne est pour l'Égypte une ère de prospérité qui se poursuit sous les Antonins au cours du siècle suivant.

- 98-117 : Règne de Trajan qui ne se rendra jamais en Égypte mais qui s'intéresse au pays et fait creuser un canal reliant le Nil à la mer Rouge.
- 117-138 : Règne d'Hadrien. Il s'avère très bénéfique pour l'Égypte que l'Empereur visite avec l'impératrice Sabine en 130. Il fonde Antinoopolis, en l'honneur d'Antinous, son jeune favori noyé dans le Nil, et fait construire la Via Hadriana qui relie le fleuve au port de Bérénice, sur la côte occidentale de la mer Rouge.

- 180 : Création de la Didascalée, une école qui, en formant les catéchistes, va être le principal instrument du prosélytisme chrétien, illustré successivement par Pantène, Clément d'Alexandrie et Origène. L'Église adopte rapidement la langue copte héritée de l'ancien égyptien. « Copte » vient du grec *Aiguptos* signifiant « Égyptien ».
- 202 : Édit de Septime-Sévère interdisant le christianisme. Début des persécutions, qui font de nombreux martyrs à Alexandrie et en Thébaïde (Haute-Égypte).
- 249-251 : Règne de Dèce, marqué par une importante persécution des chrétiens. Les persécutions se poursuivent sous le règne de Valérien en 257 mais cessent en 259 avec l'édit de Gallien. Le christianisme égyptien, né à l'origine dans le milieu alexandrin, connaît un rapide essor dans la vallée du Nil et le pays comptera cinquante-sept évêchés au début du IV^e siècle, quand se déclencheront les grandes persécutions du règne de Dioclétien.
- 270-275 : Saint Antoine, l'un des premiers anachorètes, se retire au désert et fournit le modèle de l'érémisme oriental.
- 323 : Saint Pacôme fonde le premier couvent. Il est à l'origine du cénobitisme. Les communautés se multiplient, à Hermopolis, Hermothis ou Ptolemaïs en Haute-Égypte mais aussi dans le Delta occidental, à Canope où est établi le monastère de la Metanoïa.
- 391 : L'édit de Théodose fait du christianisme la religion d'État et interdit les cultes païens.
- 392 : Des chrétiens détruisent le temple de Sérapis.
- 415 : Meurtre d'Hypatie, fille du mathématicien Théon, victime du fanatisme anti-païen.
- 537 : Justinien fait fermer le temple de Philae où un culte était toujours rendu à la déesse Isis.

- 619 : Conquête de l'Égypte par les Perses sassanides.
- 619 : La reconquête byzantine menée à bien par l'Empereur Héraclius est perçue en Égypte, attachée au monophysisme, comme le début d'une période d'occupation étrangère – un non Égyptien est même nommé alors à la tête du patriarcat d'Alexandrie –, ce qui explique pour une part l'étonnante facilité avec laquelle se réalise, quelques années plus tard, la conquête arabe.

La conquête arabe

- 619-639 : Amr ibn al-As envahit le Sinaï et s'empare d'El-Arish avant de marcher sur Bubastis et Héliopolis sans rencontrer de résistance. Babylone d'Égypte tombe au printemps 641.

Avec l'aimable autorisation de Clio

Remerciements

Je voudrais remercier ici Olivier Germain-Thomas, qui m'a accompagnée dans ce chemin vers l'Orient et prodigué encouragements et conseils. Mais aussi à Bruno Nougayrède, pour sa confiance.

Enfin, j'ai une pensée pour ma mère qui, avec la personnalité exceptionnelle qui fut la sienne, m'a toujours soutenue dans ma vocation égyptienne et qui m'offrit, avec ce voyage inaugural en Égypte, le cadeau d'une vie. Ainsi que pour François Daumas, égyptologue humaniste qui m'ouvrit les portes d'un savoir millénaire.

Table des matières

Incipit

Marcher vers soi

I - GIZEH

Les « ouvriers de la pierre »

Sur le fleuve du temps
Et gravir les marches vers le ciel...
Quand Pharaon navigue...
Au cœur du mystère

II - AU FAYOUM

Quoi ? L'éternité

À l'ombre des tamaris et sous les palmes
« Tu ne périras point ! »

III - OAMARNA

Sol invictus

Cité du Soleil
L'invention du monothéisme ?
La Belle est venue
Akhenaton et Rimbaud, poètes et prophètes

IV - DENDARA

L'Héliopolis féminin

Mémoire transtemporelle

Érotique Hathor
Un grand livre d'astronomie
Les noces alchimiques de la Déesse
Dans les chapelles d'Osiris
La crypte de l'origine du monde

IV - SUR LE NIL

« Qu'il est beau, Rê, lorsqu'il traverse les ténèbres ! »

Fleuve-Roi
Pieux et conservateurs
Le *big bang* vu d'Égypte
Les voyages du soleil
Des dieux et des sages

VI - KARNAK

Le domaine de l'Inconnaissable

Amon, « l'Unique qui demeure dans son unité »
L'horizon sur terre
Une invitation à se régénérer

VII - LOUXOR

Au cœur de la « ville du sceptre »

Bienvenue à la « belle fête d'Opêt »
Quand un dieu s'unit à une reine
La barque des dieux et des saints

VIII - EN ROUTE VERS L'OUEST

« Sortir au jour »
Aimer la vie, apprivoiser la mort

IV - PHILAE

Au royaume de celle « qui donne la vie, la dame de la flamme »

Les deux « Mères » de l'Égypte

Mort et... renaissance de Philae

La « Butte sainte » de Biggeh

Au royaume des soleils féminins

Toujours remis au monde

Sainte trinité

Le retour de la Lointaine

Conclusion

Chronologie de l'Égypte (des origines à la conquête arabe)

Remerciements

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France